This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Library
of the
University of Wisconsin

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MALADIES
DES CARACTÈRES

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

I. — OUVRAGES DE MÉDECINE

Clinique thérapeutique du Praticien, par Huchard et Ch. Fiessinger, 3e édit., revue et augmentée par Ch. Fiessinger, 1 vol. in-8, 812 pages. Maloine, édit. Traduction en italien et en espagnol.

La thérapeutique en vingt médicaments, par Huchard et Ch. Fiessinger, 3e édit., 1913, revue et augmentée par Ch. Fiessinger, 1 vol., 420 pages, Maloine, édit. Traduction en italien, espagnol, anglais, allemand, russe.

Vingt régimes alimentaires, par Ch. Fiessinger, 1 vol., 280 p. Traduction en espagnol, 1913. Maloine, édit.

Le traitement des maladies du cœur et de l'aorte, par Ch. Fiessinger, 1 vol., 320 pages, Maloine, édit., 1914. Ces trois derniers volumes font partie de la collection : *Comment guérir*, éditée par M. Maloine sous la direction de Ch. Fiessinger.

L'hygiène du cardiaque, par Ch. Fiessinger. Delagrave, édit., 1908, 1 vol., 210 pages.

La thérapeutique des vieux maîtres, par Ch. Fiessinger, 2e édit. (épuisé). *Société d'éditions scientifiques*, 1 vol., 380 pages.

La grippe infectieuse, Doin, édit., 1 vol., 210 pages. Couronné par l'Académie des sciences (Prix Montyon), et l'Académie de médecine (Médaille d'or).

La croissance au point de vue morbide. Couronné par l'Académie de médecine, 1889. (Prix d'hygiène de l'enfance.)

Nombreux mémoires sur les maladies du cœur et des reins, les maladies infectieuses (scarlatine, rhumatisme articulaire). Couronné par l'Académie des sciences (Prix Montyon), et l'Académie de médecine (Médailles d'or, 1890-1900).

II. — OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

Science et spiritualisme, Perrin, édit., 2e édit. (épuisé). 1907.

Erreurs sociales et maladies morales (Perrin, édit., 1908), 1 vol., 380 pages 3 50

La Formation des caractères, 1 vol. in-16, 1914. Perrin. 314 pages 3 50

Digitized by Google

Docteur Ch. FIESSINGER
Membre correspondant de l'Académie de Médecine.

LES MALADIES DES CARACTÈRES

ÉTUDE DE PHYSIOLOGIE MORALE

La louange ne grandit pas l'homme, ni le blâme ne le diminue. Il est ce qu'il est.
(*Imitation de Jésus-Christ.*)

Nouvelle édition revue et augmentée.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1916

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by Google

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Copyright by Perrin et Cie, 1915.

Digitized by Google

228846
NOV 11 1919

LES MALADIES DES CARACTÈRES

BL
.F46

INTRODUCTION

Dans quelle mesure la maladie affecte-t-elle le caractère et si elle se laisse influencer par lui? tel est le problème que ces pages ont tenté d'aborder. Sérieuses, familières, fermées à toute attitude de dogmatisme comme à tout accent de ton professoral, elles n'ont d'autre ambition que d'ouvrir plus profondément les avenues où les rapports du physique et du moral ont été parcourus depuis longtemps.

Ce travail est divisé en cinq parties : 1° considérations physiologiques; 2° les types morbides; 3° les types organiques; 4° les types intellectuels et affectifs; 5° les types professionnels.

Les étiquettes des cadres adoptés nous renseignent sur la signification du contenu. Les *considérations physiologiques* abordent la vie des sentiments

Digitized by Google

telle qu'elle semble engendrée par les divers modes de vibration du nerf grand sympathique. Pour les *types morbides*, aucun doute, ce sont des malades, à l'émotivité plus ou moins altérée, jouant sur un instrument mental resté sain. Les aliénés proprement dits demeurent en dehors du programme. Les *types organiques* subordonnent les tendances des sujets à l'une ou l'autre de leurs fonctions nutritives ; c'est ainsi que nous croiserons les sanguins, les gloutons, les maigres, les obèses, les sexuels, etc. Dans les *types intellectuels et affectifs*, dont nous avons fait un seul groupe par difficulté d'établir entre eux une limite décisive, se rangeront à la fois ceux où la volonté commande une sensibilité peu affinée et parfois embryonnaire (égoïstes, sots, certains indifférents, etc.), et ceux aussi dont la sensibilité ombrageuse règne en maîtresse, servie par une intelligence parfois lumineuse, parfois voilée (bons, tendres, poltrons, susceptibles, jaloux, etc.). Les *types professionnels* grouperont certaines particularités inhérentes à la situation sociale. Ouvriers, paysans, médecins, hommes politiques, artistes, soldats, etc., seront l'objet de notations familières qui s'inscriront au-dessus du commerce un instant entretenu avec eux.

La faveur du public qui nous a suivi dans nos productions antérieures voudra peut-être nous demeurer acquise dans ce domaine, à la fois philo-

Digitized by Google

sophique et médical, encore gros d'inconnus ; d'avance nous remercions nos lecteurs fidèles de leur indulgente sympathie, en les priant de vouloir bien excuser ce qu'un essai entrepris sur un sujet nouveau comporte forcément d'incomplet [1].

[1] Entre les divers auteurs qui se sont d'une façon moins scientifique, mais exclusivement psychologique, préoccupés d'un pareil sujet nous citerons entre tous M. Ribot (*Psychologie des sentiments*) et M. Paulhan, ce philosophe pénétrant qui a écrit son beau livre sur les *Caractères*.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LE CERVEAU ET LES RÉACTIONS NERVEUSES

Dans un caractère, deux facteurs interviennent qui décident de son tour particulier : le cerveau, pétri par l'hérédité, modifié par l'éducation et le milieu, d'une part, et de l'autre, le grand sympathique, nous voulons dire les réactions nerveuses et glandulaires à leur tour préparées par le type nutritif des ascendants, et dans leurs relations avec le cerveau, ordonnant les divers modes de sensibilité.

Entre ces deux facteurs la balance n'est pas égale. Le grand sympathique et les sécrétions internes pèsent d'un poids beaucoup plus lourd. Les sécrétions internes, produit de certaines glandes profondes (foie, surrénales, thyroïdes, paratyphoïdes) règlent la nutrition, maintiennent la composition du milieu intérieur, élaborent les déchets, ordonnent le mécanisme même de la vie. Le grand sympathique, nerf directeur, met en branle ces roues glandulaires en même temps qu'il actionne

Digitized by Google

le jeu des fonctions viscérales (tube digestif, cœur, organes sexuels).

Toute excitation vive, d'origine cérébrale, se répercute en ondes soulevées à distance dans le domaine du grand sympathique. Les émotifs connaissent ces bouillonnements tumultueux ; chez les esprits prudents, logiciens au cœur sec, les chocs retentissent en sonorités plus sourdes, et le sympathique échappe à leur vibration. D'où un ébranlement à son tour très atténué dans les sphères du système nerveux sensitif supérieur, c'est-à-dire de la mentalité du sujet. Celle-ci cessant d'enregistrer les images que lui envoient les filets nerveux viscéraux languit communément et cesse de stimuler. Les idées n'allument pas à distance les foyers émotifs du sympathique et ceux-ci n'échauffent pas les idées aux reflets de leur flamme.

A titre de prélude, un mot sur les réactions nerveuses du cerveau sur le sympathique. Elles peuvent être groupées en quatre classes : gastriques, intestinales, cardiaques et vaso-motrices, glandulaires. Quelques lignes directrices suffiront pour en esquisser les traits.

1° *Réactions gastriques.* — Elles se traduisent le plus souvent par de l'excitation associée à la paresse. Les termes de dyspepsie acide, hyperchlorhydrie, hypersthénie (Albert Robin), gastral-

Digitized by Google

gie, sont communément apposés à titre d'étiquette sur le tableau de ces troubles. Le sujet a de l'appétit, mais se plaint de vertiges, accuse des douleurs, sensations de brûlure, de pincement, de plénitude, qui se produisent quelques heures après les repas, s'accompagnent de renvois gazeux, cèdent avec l'ingestion de boissons chaudes, entraînent un amaigrissement rapide. Les sujets sont inquiets, abattus, fatigués dès le réveil, d'autant qu'ils ne trouvent pas dans le sommeil la réparation espérée. Une insomnie toute spéciale s'installe, coupe le sommeil vers une heure ou deux heures du matin, se prolonge fort avant dans la nuit. Quand le malade se rendort, il est trop tard : c'est l'heure du lever et de reprendre la tâche quotidienne. Rien qui énerve, agace, irrite comme la réapparition à heures prévues de ces malaises qui aboutissent à la neurasthénie confirmée.

2° *Réactions intestinales.* — L'excitation de l'estomac entraîne une hyperacidité habituelle du suc gastrique qui irrite l'intestin, d'où spasmes plus ou moins douloureux. La constipation est habituelle, provoquant surtout chez la femme, et du fait de la contracture en jeu, une hypersécrétion de la muqueuse. L'entérocolite muco-membraneuse est constituée, analogue chez la femme à la dyspepsie acide (hyperchlorhydrie) de l'homme.

Digitized by Google

3° *Réactions cardiaques et vaso-motrices.* — Des palpitations, étouffements, faux pas du cœur surgissent surtout après les repas. Anxieux, les malades redoutent une maladie grave. Une hygiène alimentaire appropriée a vite fait de réduire ces troubles qui sont une conséquence journalière des états dyspeptiques. Une émotion, en effet, suffit pour provoquer les phénomènes vaso-moteurs : spasme des vaisseaux, pâleur des traits, fourmillement des extrémités, tendances syncopales ou bien les phénomènes inverses, à savoir : rougeurs, congestions, battements des artères ; une tare dyspeptique, superposée, n'est point nécessaire à l'éclosion de ces accidents, seulement il n'en va pas de même des étouffements et des faux pas du cœur. Les uns suivent une réplétion gazeuse de l'estomac, et les autres, une excitation nerveuse de l'estomac qui, se transmettant aux nerfs du cœur, contracte le cœur avant terme, en manière de choc sec perçu dans la région thoracique correspondante. Rien de grave à ces accidents qui guérissent le mieux du monde avec l'aide de médications très simples.

Réactions glandulaires. — Les réactions glandulaires des chocs nerveux ne sont pas toutes également connues. On a pénétré les réactions de la thyroïde qui peuvent suivre un accès de colère et

Digitized by Google

fixent ensuite, dans la permanence du regard irrité, l'image de la colère initiale (maladie de Basedow). Pour la perturbation d'autres glandes : surrénales, hypophyse, glandes sexuelles, les documents commencent également à éclairer la voie. Nous en reparlerons en croisant les névroses dont un grand nombre paraissent liées à des modifications dans l'activité des glandes profondes.

Ces multiples réactions, en inscrivant dans le cerveau les images de leurs modalités diverses, engendrent des manifestations multiples de caractère. Elles dessinent les physionomies, appuient certains traits, en corrigent ou en effacent d'autres. Les réactions digestives font de l'abattement et de la tristesse, les réactions cardiaques de l'anxiété; les réactions vaso-motrices soufflent l'emportement et la colère ou s'éteignent dans l'inertie et la fatigue; aux réactions glandulaires appartiennent l'activité motrice et l'énergie émotionnelle du sujet.

Le cerveau entre en collaboration avec ces sollicitations émotives. C'est lui qui prononce en dernier ressort. Le libre arbitre n'est pas un mythe quand il s'agit d'un acte. L'éducation de la volonté a toujours pouvoir de s'inscrire contre les appels des réactions organiques. Pour ardu qu'il soit, l'effort court chance de rentrer victorieux, si son intervention s'est exercée à temps. Il ne s'agit

Digitized by Google

pas d'attendre qu'il soit trop tard. Possédant la faculté de prévoir, le cerveau préviendra l'heure des tentations imminentes. Il organisera son attitude en conséquence et une défensive vigilante lui permettra de résister. Les âmes élevées ne glisseront pas sur la pente en dépit des tentations de leur sympathique ; les âmes basses rouleront avec volupté, enivrées de la chute. Seulement, si le cerveau est maître de ses actes, il ne l'est nullement de ses pensées et de ses impulsions, et les réactions organiques et glandulaires réclament, dans cette participation, leur large part d'influence. Ce sont elles en fin de compte qui décident de la note dominante : le caractère ; en dehors de l'élévation ou de la bassesse primordiale qui leur échappent, ce sont elles qui créent le type fondamental. La personnalité dérive du caractère, l'intelligence et la pensée n'y figurent qu'à titre de rayons qui éclairent certains traits sans tracer les lignes de ressemblance individuelle. « L'intelligence est la lumière, elle n'est pas la vie, ni par conséquent l'action.[1] »

Sur un même type de caractère convergent les rayons d'intelligences très inégales. Nous croiserons des agités niais et des agités intelligents, des apathiques d'esprit éveillé et d'autres parfaitement

[1] Ribot. *La psychologie des sentiments*, p. 392.

Digitized by Google

engourdis. Ainsi de toutes les variétés. L'intelligence est une fleur ; le caractère la tige. Combien de tiges vertes, et sans la moindre fleur !

Pouvons-nous pénétrer plus profondément dans le mécanisme physiologique et démêler par l'intermédiaire de quel procédé s'opèrent ces rencontres de réactions glandulaires et de sollicitations nerveuses ? Des ferments excitent par leur présence, on le sait, mais ces ferments actionnent une circulation d'énergie, influx nerveux, force vitale, dont nous ignorons tout. On peut supposer que cette énergie, de nature sans doute radio-active, pèche en mode de qualité, de quantité, de répartition et que bien des troubles naissent de ces variantes. Satisfaisante à l'esprit, cette interprétation demeure malheureusement à l'état de nuée qu'aucune épreuve expérimentale n'a encore concrétée en substance de vérité palpable et précise.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES RÉACTIONS RÉCIPROQUES DES CARACTÈRES ET DES MALADIES

La maladie agit sur le caractère à la façon d'un choc dont la violence commande les effets. Les affections aiguës terrassent rapidement l'intelligence, la volonté, et le tour d'humeur de chacun est vite enseveli sous l'effondrement des forces morales et physiques. Dans les maladies chroniques, la défense mentale a le temps de s'organiser. L'instinct de conservation prend le dessus et avec lui les tendances égoïstes de l'être. Quant à la forme que revêtent ces dernières, elle est tracée par les plis du caractère amplifiés, déformés, effacés, qui s'ajustent sur les contours de l'égoïsme en éveil. L'aigre deviendra plus aigre, l'agacé plus agacé, le jaloux plus jaloux ; d'autres au contraire perdront leurs défauts, non par sagesse, mais par impuissance à les employer. Le glouton, le

Digitized by Google

sexuel, comment feraient-ils pour ne pas être sobre ou chaste? Chez d'autres encore, les susceptibles, les timides, les indécis, les signatures de leur travers s'effaçant par faute d'objet où ils puissent s'inscrire, ce n'est guère que dans les menus détails de tenue ou de conversation que se révélera la petite tare personnelle qui les fait reconnaître.

A l'état normal, chacun apprécie qu'il soit favorablement parlé de lui. Le malade double cette satisfaction par le besoin qu'il éprouve de voir adjoindre la promesse de la santé à l'éloge de sa personne. C'est le rôle du médecin de répondre à ce désir. Seulement, pour réussir dans sa tâche, il lui faut trouver les paroles qui pénètrent, et voilà le difficile. Les mots qui charment l'un exaspèrent l'autre. L'attention sympathique ne va qu'aux formules qui flattent les faiblesses de l'intéressé. Pour dire « cela guérira » le médecin avisé enveloppera son affirmation d'un cortège d'arguments médicaux, cela s'entend, mais présentés dans le groupement qui recevra le meilleur accueil. Les anciens médecins possédaient à fond la technique de cet art. Ils savaient la manière d'aborder une sensibilité. Le tact, la finesse, une compréhension avertie du mécanisme des sentiments leur permettaient sans peine de réussir au premier contact et de convaincre.

Si la maladie retentit sur le caractère en réac-

Digitized by Google

tions diverses, à son tour le caractère est susceptible de modifier, de ralentir, ou d'exciter l'allure du mal. Les tendres, les susceptibles, les timides, tous ceux qui sentent vivement, allument vigoureusement, en cas de fièvre, les foyers thermiques, atteignent des degrés de température plus élevés que les médisants et les sots. S'acharner à baisser un degré thermique est s'insurger contre le mode de sensibilité d'un sujet. La véritable thérapeutique consiste à s'attaquer à la cause de la fièvre, non à la fièvre elle-même, de même qu'en matière morale, toute considération sociale mise à part, il convient moins de flétrir la faute que de déplorer les conditions préliminaires qui l'ont fatalement préparée. Une sensibilité riche signifie en effet abondance d'énergie et celle-ci ne restreint pas son cours à l'irrigation du caractère. Elle déborde, inonde les nerfs et les ganglions du sympathique, s'agite, à la moindre alerte, en mouvements impétueux et soudains. Ne nous effrayons pas de ce tumulte ; sachons que maintes fois il traduit un effort curatif de la nature, effort un peu bruyant, tantôt efficace, tantôt impuissant. Une main prudente veillera simplement à tirer le meilleur parti de la situation, à réprimer doucement l'effervescence, à la diriger, à ne jamais l'éteindre brutalement sous les manœuvres d'une médication agressive et maladroite.

Digitized by Google

Ces considérations générales se prêtent naturellement, en manière de cadre, au contenu de maints faits particuliers dont l'exposition figurera dans la galerie des caractères que nous parcourrons tout à l'heure.

Digitized by Google

CHAPITRE III

L'AMOUR-PROPRE

Dans sa page célèbre, La Rochefoucauld, définissant l'amour-propre, l'amour de soi-même, ajoute fort justement : « Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins. » Le cerveau ne décide pas : il suit. Compagnon incertain, sa présence n'est nullement indispensable. On voit des sots gonflés d'amour-propre, et les hommes supérieurs n'en sont pas exempts. Parfois même un étonnement saisit ; la boursouflure augmente avec le dénuement. L'amour-propre se distend à mesure que l'esprit se rétrécit. Une semblable dilatation rétablit l'équilibre. Les sots et les hommes de génie ne sont pas les uns moins que les autres, satisfaits de leur personne. Une grande tristesse s'abattrait sur le genre humain si le rayon d'illusion venait à s'éteindre. Il brille heureusement d'un éclat qui pare sans distinction les intelligences les plus inégales. La splendeur de sa lumière réchauffant le cœur des fortunés autant que des misérables,

Digitized by Google

les uns et les autres entretiennent sa flamme consolatrice dans l'ardeur de leur sympathique viscéral.

Plus ce foyer nerveux brûle, plus l'amour-propre se campe avec ostentation. Il se drape dans une toge d'orgueil ou bien il éclate en explosions de vanité, et les traits de cette vanité sont empruntés à la vitalité de l'organe dominant. Un utérus excité ouvre à la vanité les portes de la coquetterie et l'amour des conquêtes, un estomac robuste fait la gloire des gros mangeurs. A Strasbourg, un buveur de bière s'enorgueillissait, pendant les douze coups que sonnait l'heure de midi à la cathédrale, d'avaler ses douze bocks à la brasserie. Un jour son amour-propre subit la plus cruelle des injures. Un rival, à l'occasion d'un pari, ingurgita les douze bocks qu'il sustenta avec le surcroît de douze cervelas. Les heures de la cathédrale avaient beau sonner lentement. C'était un triomphe; pour le dégustateur des douze bocks, il résonna comme un soufflet, et les douze coups de la cathédrale retentirent dorénavant comme un glas. Fiers de leurs biceps, les Hercules de foires n'auraient pas la volupté d'en faire saillir les nœuds si la richesse des sécrétions internes ne leur assurait la certitude d'un balayage énergique et permanent. Les déchets de la fatigue étant éliminés par l'œuvre de ce

Digitized by Google

vigoureux récurage, les Hercules ne se carrent en posture d'athlètes que sous l'œil vigilant d'un sympathique qui ne s'endort pas.

La vanité du corps, de l'estomac, des muscles, ne fait qu'amorcer le chapitre. Il reste les vaniteux de leur esprit, de leur mérite, de leur compétence, de leur plume, les vanités de relations, de fortune, de titres; quoi encore, tous les modes d'ostentation par où l'homme ou la femme s'évertuent à imposer à autrui l'évidence d'une supériorité dont ils s'estiment congrûment les possesseurs. L'esprit fait défaut, le mérite est absent, la compétence n'a jamais existé, la plume ne sait pas écrire, les relations, la fortune, les titres se réduisent à moins que rien, qu'importe! Le sympathique a pouvoir par le coup de fouet qu'il imprime à la sensibilité d'animer nos ambitions, et de donner l'essor à toutes ces chimères. La vanité du corps offre au moins l'avantage de reposer sur des constatations tangibles : une femme est belle, le dégustateur de bocks a un estomac, l'Homme-canon des muscles. Les vanités de l'esprit manquent de base : il suffit d'une fantaisie de l'imagination pour leur faire prendre corps. Elles évoluent dans le vide et s'irritent contre l'ironie dont les accueille le sourire des incrédules.

Commandé par les types divers de tempéraments,

Digitized by Google

l'amour-propre varie naturellement au gré de l'âge. L'enfant est fier de ses jouets, de sa force, de la fortune de ses parents ; la femme jeune a l'orgueil de sa ligne, la femme vieille rappelle avec complaisance ses succès d'autrefois. A mesure que le sympathique fonctionne avec moins de feu, l'amour-propre se refroidit. Le vieillard réduit son amour-propre à la constatation de sa verdeur : il a quatre-vingts ans et son esprit, demeurant alerte, court dans l'agilité des belles années.

Dans les maladies aiguës, même note. Le souci de sa beauté abandonne la femme et l'homme cesse de se carrer dans la complaisance de ses mérites. Si la maladie se prolonge et respecte les frontières du sympathique, l'homme, comme le vieillard, se remémore le passé et les belles époques de ses ardeurs. Il en va autrement de l'aliéné ; ici le sympathique veille et l'esprit se trouble. L'amour-propre s'exalte avec la perte du contrôle de soi. Les aliénés s'affublent d'oripeaux, de décorations et de plaques ; les femmes se composent des toilettes invraisemblables. Ne sourions pas à leur misère : ils exagèrent peut-être, mais combien peu !

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES ÉMOTIONS ET LES SENTIMENTS

Nées du plaisir ou de la douleur, les émotions sont seules susceptibles de développer les sentiments affectifs. N'aime pas qui n'a point goûté la joie de vivre ou qui n'a point souffert. Si les deux causes exaltent la faculté d'aimer, elles diffèrent toutefois par l'énergie du sentiment qu'elles gravent dans le cœur. L'amour qui naît de la joie est fugace et frivole, celui qui jaillit de la souffrance s'enfonce en traits autrement profonds.

C'est pourquoi la mère, qui enfante dans la douleur, s'attache plus à ses enfants que le père ; c'est pourquoi encore les enfants traités durement par les parents, leur vouent une reconnaissance plus émue que ceux qui en ont reçu gâteries et tendresses. L'an dernier, le professeur Pinard entretenait l'Académie de médecine d'une méthode anesthésique qui supprimait la douleur de l'accouchement. L'amour maternel ne souffrirait-il pas de cette amputation de la souffrance et, cette dernière fai-

Digitized by Google

sant défaut, qu'adviendrait-il de l'affection maternelle pour le nouveau-né? A voir certaines mères qui, ayant subi des chloroformisations à chaque accouchement, ne continuent pas moins d'adorer leur progéniture, il semble vraiment que la douleur de la procréation ne soit point indispensable. Les neuf mois de gestation avec les fatigues qu'ils comportent, les joies de l'allaitement, les soins consécutifs aux nourrissons avec les peines et les angoisses qui les ponctuent, agissent à titre de pédales émotives suffisantes. Serait-il établi que la diminution du mal refroidit la température de l'amour, peut-être les médecins feraient-ils bien de ne point vulgariser une méthode d'adoucissement qui par ailleurs exposerait à un pareil risque. Le médecin doit soulager, mais dans la mesure où son intervention met d'accord l'intérêt particulier avec les devoirs sociaux, et l'ambition qui le guide est satisfaite, si cette condition double, aisément remplie dans les circonstances habituelles, l'est encore lors de la mise au monde d'un nouveau-né.

En affinant la tendresse, la douleur trempe du même coup la résistance. Entre la sensibilité accrue et les défenses de l'organisme mieux assurées, s'établit une harmonie mystérieuse et bienfaisante. Les vibrations morales entretiennent les vibrations

Digitized by Google

physiques et réciproquement. Nous ne dirons pas que la femme qui a eu plusieurs enfants doit à la douleur seule de ses accouchements cette virilité de tempérament qui la redresse triomphante vis-à-vis les atteintes des maladies. A côté de l'action morale, réservons une large place aux influences physiques, à l'activité des sécrétions internes fouettées par les phénomènes conceptionnels, au rajeunissement général de l'organisme que fait reverdir l'évolution d'une grossesse normale. M. Pinard a raison d'insister sur la longue jeunesse des femmes qui ont eu plusieurs enfants : trois grossesses sont le terme moyen. Seulement ces mères ne restent pas seulement plus jeunes ; elles se montrent aussi plus aimantes et plus robustes.

Certaines maladies qui guérissent complètement — les maladies infectieuses aiguës par exemple, — semblent agir sur la sensibilité à la façon d'un violent choc émotif. Les antitoxines que la guérison des fièvres installe dans l'organisme assurent maintes fois une santé plus prospère et une longévité durable. D'autre part, le système nerveux ébranlé par l'assaut morbide acquiert des antennes plus subtiles et, si le sujet est apte à se dominer, une fermeté mieux assise.

Les coups de cravache émotive et infectieuse sont de grands éducateurs. A eux appartient le mo-

Digitized by Google

delage du caractère. Ils mettent en branle les filets nerveux du sympathique, font de la tristesse quand le tube digestif est atteint, de l'anxiété quand ce sont les rameaux du cœur, de l'abattement ou de la colère quand les vaso-moteurs sont particulièrement touchés, de l'amour ou de la haine quand ce sont les filets sexuels; les réactions plus ou moins vives sur les sécrétions internes semblent déterminer l'activité du sujet, son besoin de dépense extérieure et de mouvement, tellement que l'ensemble des phénomènes réactionnels réalisés de la sorte fait chanter dans une note personnelle le timbre des vibrations et la gamme des divers sentiments particuliers. Ceux-ci inscrivent dans le cerveau des images mentales, souvent incohérentes, d'autres fois logiques et maîtresses d'elles-mêmes, suivant que la raison est obscurcie devant tout cet éclat ou qu'elle veille, dans la plénitude de sa lucidité.

« Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas », la formule de Pascal se traduit en un langage physiologique : « Les images émotives, fournies par les vibrations du sympathique, commandent des pensées ou des actes contre lesquels s'insurge en vain l'intelligence ».

La psychologie contemporaine depuis longtemps a établi une corrélation entre la conscience d'une émotion et son expression organique. L'analyse

Digitized by Google

plus fine des répercussions du sympathique ouvrira sans doute jour sur les diverses modalités de sentiments qui jaillissent au frémissement de ses multiples rameaux.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES SENTIMENTS ET L'ESPRIT DE SUITE

L'esprit de suite est attaché à la fermeté des idées, mais cette fermeté doit sa possibilité de résistance à la puissance de domination qu'elle a conquise sur les sollicitations des mouvements affectifs. Plus robuste de nature, doué d'un système nerveux moins vulnérable, l'homme triomphe dans cette maîtrise où la femme ne peut l'égaler. La pauvre créature a trop à se débattre au milieu des répercussions émotives où la bouscule son sympathique pour dominer cet orage dans une attitude de persévérance et de calme. L'esprit de suite lui fait défaut et cette lacune paie la rançon de sa sensibilité débordante. Trop de nerfs, un utérus tumultueux sont des bases fragiles à l'édification d'une volonté. Les maîtresses femmes le deviennent surtout au retour d'âge ; leurs organes devenus paisibles ne déchaînent plus des vents contraires sur le frêle esquif où naviguent leurs résolutions.

Digitized by Google

Sans doute, dans la jeunesse, certaines conditions d'entraînement favorisent l'aptitude à fixer les désirs : l'exercice physique exerce un rôle modérateur, encore que l'influence de son action ait été sensiblement grossie. Une jeune fille qui fait travailler ses muscles, ne calme pas forcément son sympathique viscéral ; elle le stimule et l'effet est inverse. Pour l'apaiser il faudrait pousser jusqu'à la fatigue et alors le cerveau risquerait de chavirer directement. Plus sûrement que l'exercice physique interviennent, à titre de pacificateurs, les éléments éducateurs et l'expérience de la vie. Un but à atteindre, carrière, examen, orientent l'esprit dans l'unicité de sa voie. La nécessité de la réussite commande la continuité de la contrainte. A cet effort, le cerveau s'aguerrit et impose silence aux rumeurs intempestives de la sensibilité. Le risque est même réel qu'un mutisme affectif incurable finisse par stériliser les terrains du sentiment, si fertiles chez la femme. Maintenir l'équilibre est difficile ; fortifier l'esprit sans dessécher le cœur, tel apparaît l'idéal. Il est plus près d'être cueilli par la femme qui, au lieu de travailler, se contente de souffrir. Les peines et les humiliations dévorées en silence, voilà les grandes éducatrices. Aidées du sentiment religieux, ce sont elles qui enseignent la droiture, l'égalité d'humeur, la constance dans les affections, la suite des idées.

Digitized by Google

Cherchez-vous une femme complète, celle qui associe en elle la faculté d'aimer tendrement et de régler ses pensées avec méthode, vous ne la découvrirez que sur une nature dont le rêve brutalement déchiré s'est laborieusement adapté aux conditions du réel qui tracent la destinée de chacun.

L'esprit de suite annonce la maîtrise de soi, la maîtrise de soi signifie subordination des images affectives aux images mentales. Communément, dans les âmes fougueuses, cette subordination n'est obtenue que dans un domaine restreint, celui où se peignent les images du but prémédité de longue haleine ; en dehors de cette région limitée, les vagues des secousses émotives continuent d'ébranler et souvent de ravager les abords d'une volonté errante, fragile et désemparée.

Demandez à un esprit de cette sorte de se fixer sur un ordre de considérations qu'il estime dénuées d'intérêt, il se reconnaîtra incapable, et c'est un autre à côté de lui qui décidera à sa place. Pour dressé qu'il soit à l'acceptation d'une idée permanente que ménagent ses heurts, le sympathique entrera en révolte si vous abusez de sa docilité. Il n'est consentant que pour l'esprit de suite appliqué à un mode de pensées défini ; pour celles dont il n'a point été informé par une délibération énergique, il se regimbe et continue d'inscrire dans le cerveau les représentations émotives de ses exci-

Digitized by Google

tations rapides et mobiles. De là une grande faiblesse : des velléités inconsistantes, des décisions incertaines et contradictoires dans les circonstances accessoires de la vie. Nombre d'hommes de marque ont été domestiqués par des femmes subalternes ; l'autorité de ces dernières était attachée à la démonstration de cette infériorité maritale. Le côté par où l'homme les domine, non pas seulement elles, mais ses contemporains, leur échappe ; ne l'apercevant pas, elles n'ont de regards et d'impatience que pour les mille détails de second ordre où leur mari s'avoue impuissant à prendre parti, alors qu'elles, les harengères, avancent et foncent devant elles, résolues et sans timidité.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LE GRAND SYMPATHIQUE FÉMININ

Chez l'homme, la pensée peut demeurer fixée dans le cerveau ; étant une émotive, la femme lui impose la complication d'un circuit à travers les branches du grand sympathique. La pensée part du cerveau, ébranle les régions irritables du système nerveux viscéral, et revient au cerveau chargée d'ondes émotives et passionnelles.

L'homme pense, la femme sent. A cette sensibilité diversement affinée, correspond une intelligence inégale. La femme supérieure associe en elle la fermeté d'un esprit agile et la véhémence d'un sympathique riche en accès tempétueux. La femme subalterne, au cerveau inerte, peut sentir vivement ; elle s'irrite autant que l'autre, mais comme ses associations d'idées sont lentes, une fois le rythme de pensées accordé dans son cerveau, elle s'obstine sur le même ton et en joue éperdument. Reste la femme inférieure d'esprit dont le sympathique somnole autant que la tête. C'est la pire de

Digitized by Google

toutes. En elle germent et s'enfoncent les sentiments bas : envie, cupidité, méchanceté, avarice.

L'inquiétude, ce malaise sans objet dont souffrent nombre de femmes, tient à une excitation du sympathique qui éveille dans le cerveau des ombres vagues au lieu d'images précises. La femme supérieure tire de cette excitation motif à tristesse intérieure et besoin de solitude ; la femme inférieure y puise une source de bavardage et de curiosité, la curiosité n'étant que le bavardage de l'œil et de l'oreille.

Au-dessus des sollicitations inquiètes se rangent les sentiments aux contours nettement arrêtés ; chez la femme : la bonté, la tendresse, l'enthousiasme, le dévouement, l'amour, avec leurs images contraires : l'indifférence, la froideur, la sécheresse, l'égoïsme, la haine. La femme qui aime ardemment se surprendra saisie par des accès de froideur soudaine et les vagues d'amour qui la soulèvent se déchirent maintes fois en ondes de haine subite et profonde. Les excitations venues de la sphère sexuelle semblent attiser la flamme où s'échauffent toutes ces ardeurs et qui surgit au-dessus de leurs cendres. Les sentiments féminins les plus divers nourrissent leurs radicelles sur cette tige première de l'amour où ils se suspendent.

Digitized by Google

La colère, l'ambition, la vanité deviennent des excitations élaborées dans les branches génitales du sympathique ; colère, quand l'attrait du sexe est dédaigné ; ambition, quand la passion amoureuse allume l'énergie des longs desseins et maintient l'éclat de l'esprit de suite ; vanité avec le besoin instinctif d'éveiller le désir chez les hommes. Ce n'est point une simple rencontre de hasard qui croise le dévergondage de la conduite chez certaines femmes dont s'est affirmée la supériorité d'esprit. Elles étaient supérieures non parce que dévergondées, mais parce que la pente au dévergondage leur avait été imposée par disposition de nature. Que l'éducation, la dignité de soi, le sentiment religieux surtout, ce sentiment formulé au nom d'un principe éternel et absolu, que toutes ces barrières aient pouvoir d'enrayer la chute, à cela aucun doute. La niaiserie contemporaine a cru favoriser la floraison de la morale par la culture de la raison. Chez la femme, plus encore que chez l'homme, le sympathique a des exigences dont la tyrannie ne se musèle pas par un appel à la logique. Il faut des freins autrement solides, des sentiments de protection enfoncés à coups d'habitudes et de pratiques journalières. Sinon, c'en est fait de toute résistance possible. De par ses sonorités nerveuses retentissantes et orchestrales, la femme vibre éperdument à l'impression de la minute ; pour ne

Digitized by Google

pas succomber, quelle vertu, indispensable, et à quelle source en puiserait-elle l'énergie sinon à ces nappes souterraines où coulent les sentiments de défense devenus instinctifs à force de volonté soutenue et de contrainte quotidienne sur soi ?

La constatation du péril, c'est elle qui, depuis des siècles, a inspiré l'indulgence des moralistes. Une femme qui tombe, si l'amour la fait choir, est un pauvre être à qui nul n'a droit de jeter la pierre. Avant de condamner, il faut connaître ; et qui pourrait se flatter de posséder en main tous les éléments d'information ?

Trois sortes d'amour se disputent le cœur de la femme : l'amour sexuel, ennobli par l'adjonction d'éléments intellectuels fréquents ; l'amour maternel, qui a moins besoin d'intelligence pour durer, constatation qui explique la permanence fréquente de l'amour de la femme pour les enfants, en regard du naufrage rapide où se noie l'amour pour le mari : l'amour divin, le plus dématérialisé, le plus riche, le plus ardent. Nombre de saintes de l'Église ont appartenu à l'élite intellectuelle.

Qui ne se souvient de sainte Thérèse, la femme la plus extraordinaire, peut-être, par ses facultés de dompteuse intellectuelle, qui cravachait impitoyablement les révoltes d'un sympathique de haute marque ?

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES SYMPATHIES ENTRE FEMMES

Les sympathies entre femmes sont réglées par le ton de leurs sonorités nerveuses et aussi par les mouvements de l'amour-propre excité. Les femmes à sympathique ardent s'éprendront d'amies échauffées dans un même moule de sensibilité, à moins que pour une cause parfois futile, mais qui les pique au point vulnérable, elles ne leur vouent une haine furieuse et éternelle. Entre femmes à sympathique flambant et femmes à sympathique cendré s'établissent des commerces aimables, où la supériorité de la première l'entretient dans une prééminence d'autorité où elle trouve satisfaction. Dédaigneuse quelque peu, elle accepte l'amitié de sa compagne à la façon d'un hommage. Quand les deux représentantes du sexe s'ignorent, l'impression qu'elles reçoivent l'une de l'autre dans la rue n'est nullement favorable. La première passe et écrase, la seconde se redresse et méprise. « Une sotte »,

Digitized by Google

prononcera la femme ardente; une « femme à hommes », clamera la femme éteinte.

Il faut être bien intelligent, ou du moins nourrir en soi des associations d'idées singulièrement agiles, pour comprendre et estimer un type de nature conformée différemment de la sienne. Une femme à sympathique engourdi, une fois qu'elle se sera au surplus enfoncée dans une opinion, n'en changera que sous le choc d'une secousse émotive violente : le peuple assène des coups de bâton, et c'est excellent; l'homme du monde n'a guère à sa disposition que l'acte d'amour, et il n'est pas à la portée immédiate de chacun. Faute de ces armes psychologiques, la place demeure inviolable. Modifier ses idées, pour une femme à sympathique délavé, est une grosse affaire. Tout son mécanisme physiologique s'insurge contre la possibilité de ce miracle.

C'est pourquoi, si elle accable de ses injures une rivale aux sonorités nerveuses retentissantes, ne lui tenons pas rigueur de sa colère. La médisance dans de pareilles natures est un vice irréductible. Contentons-nous d'en observer en silence le bourgeonnement et les verrues. Il est toujours intéressant de suivre l'évolution d'un sentiment sous la température d'un climat moral analysé avec précision.

Dans de pareilles natures, il y a du reste place

Digitized by Google

pour d'autres mouvements que la haine; les louanges s'y glissent aisément, mais c'est à l'adresse d'autres tempéraments, de ceux dont la placidité et les qualités de soumission annoncent les marécages d'un sympathique vaseux. « Une femme de haut mérite », proclamera de ces dernières l'opinion, si la femme est mariée; « une perle », s'il s'agit d'une jeune fille. Seulement, voyez la malchance. Autour de la femme de haut mérite, le cercle des relations entretient une distance prudente, et la jeune fille perlée, à moins d'une grosse dot, court chance de refroidir autour d'elle le zèle des prétendants. On dit beaucoup de bien des deux, et ce jugement est sage. La première est fréquentée avec parcimonie et la seconde ne se marie pas.

Il est une sorte de femmes dont le groupe, constituant un ordre ecclésiastique dans l'Eglise primitive [1], attire sur sa tête, depuis qu'il est rentré dans la vie profane, les foudres vengeresses du sexe. Nous voulons dire les veuves. Veuves de trente à quarante-cinq ans, quel que soit le chant de votre sympathique, ou effacé et timide, ou triomphal et claironnant, la critique n'épargnera pas en vous les accents dissemblables de votre instrument physiologique.

Toutes, les belles, les laides, les séduisantes, les

[1] E. Renan. *Marc-Aurèle*, p. 552.

Digitized by Google

disgracieuses, les longues, les efflanquées, les grasses, vous serez en butte aux méchants propos dont la malice sera calculée d'après l'étiage de vos charmes. L'être hideux, quelquefois, échappera à la curée; votre sort, en général, est d'être déchirées à belles dents. Acceptez sans désolation la fatalité de votre destin. Outre qu'il vous vaudra les hommages plus empressés des hommes, il donne échappée à vos puissances de séduction qui, enfermées hier encore dans la gaine du lien conjugal, voltigent aujourd'hui comme des feux follets, légères et charmantes, et se posent où et quand il leur plaît. Voilà votre crime, Mesdames, il n'est pas de ceux qui sont pardonnés.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

L'INCONSCIENT DU CARACTÈRE

Les images inconscientes du cerveau découlent d'une double source : le système nerveux de la vie de relation et le système nerveux du grand sympathique. Le système nerveux de la vie de relation enregistre deux sortes d'images : les premières, conscientes à l'origine, sont devenues inconscientes du fait de leur répétition automatique ; les secondes, inconscientes dès leur réception, sont cueillies à notre insu par les organes des sens. L'oreille entend, l'œil voit, mais nous restons sourds aux perceptions de l'oreille, et aveugles aux lumières. L'attention ne se fixant pas, les sons frappent le tympan ; les mots, les lignes, les contours pénètrent dans notre rétine sans que nous soyons informés de leur apparition. Peu à peu, les dépôts s'entassent de ces sensations ignorées, les magasins de l'inconscient se garnissent, nous nous enrichissons de connaissances où notre effort d'enregistrement est demeuré étranger. Leur ensemble figure un domaine dont la culture a échappé à notre vigilance

Digitized by Google

et qui encadre les terres où s'étend l'*inconscient de l'esprit*. A côté de lui et le dominant parce que les parties les plus intimes de la personnalité lui appartiennent, s'épanouit l'inconscient du grand sympathique qui est réellement l'*inconscient du caractère*.

C'est en lui que s'élaborent les véritables manifestations instinctives, celles où l'éducation n'a point ou peu de place, où l'hérédité impose impérieusement sa volonté. Les rouages du sympathique s'engrènent suivant un mécanisme qui nous a été légué par nos ascendants. La délicatesse de notre estomac est un héritage ancestral, la faiblesse congénitale du cœur, des reins, des organes glandulaires internes, la langueur ou l'excitation sexuelle, autant de copies dont l'original était fixé dans la constitution de nos père et mère. Les manifestations du caractère dérivent des images que le fonctionnement des organes divers inscrit dans le cerveau. La timidité irréductible, la peur, le courage, la tendresse semblent en relation avec la paresse ou l'activité sexuelles; la finesse, la délicatesse de la pensée, si l'éducation les affine, enfoncent des tiges résistantes dans la fragilité de l'estomac; la bonté est un sentiment complexe où l'influence sexuelle joue son rôle : les enfants, en effet, sont rarement bons, mais la sensibilité de certains filets vaso-moteurs, ceux, par exemple,

Digitized by Google

qui actionnent la sécrétion lacrymale, l'irritabilité des nerfs du cœur avec les battements précipités qu'elle entraîne, agissent de leur côté à titre de cordes émotives. Les souffrances subies affinent à leur tour ; l'énergie des sécrétions internes, en stimulant les ferments organiques, engendre l'activité générale et, au point de vue psychique, favorise les essors imaginatifs qui ouvrent à la bonté la prescience des misères où elle doit aborder.

Cela est tellement vrai qu'un détraquement organique suffit pour tout abattre : les effusions du cœur, le besoin de répandre un peu de soleil autour de soi, se tarissent ou se rétractent aussitôt que, sous l'effet de la maladie, les nerfs de la vie végétative remplissent imparfaitement leur rôle de stimulants et d'informateurs. La bonté s'écroule ; sur ses ruines se dresse l'égoïsme, sentinelle féroce de l'instinct de conservation menacé.

La vieillesse, sorte de maladie physiologique, agit dans le même sens d'alanguissement et de torpeur. La bonté, chez les vieillards, se racornit et se dessèche ; elle ne demeure active que dans les natures d'élite où le grand sympathique, toujours alerte, ne s'endort pas dans l'indifférence et vaillamment tient tête aux attaques de la fatigue.

L'inconscient ne limite pas son champ d'action aux domaines de la physiologie ; il intervient dans

Digitized by Google

les rapports sociaux, impose les sympathies ou les antipathies soudaines entre sujets qui se voient pour la première fois et dont les cordes vibrent à l'unisson ou sont déchirées de dissonances réciproques, marque son entrée dans diverses constructions de l'esprit, éclaire d'une lumière vive la grande querelle qui au XVIIe siècle s'est élevée entre jansénistes et catholiques. Les jansénistes, munis d'un sympathique débonnaire, n'en recevaient pas des images tumultueuses qui s'inscrivaient en lettres de feu sur les registres du péché. D'où leur conclusion que ces images, dont ils n'étaient pas troublés, pouvaient à volonté être chassées du champ mental : c'était risquer la perdition de son âme que d'accepter la honte d'un pareil contact. Affligés d'un rétrécissement du cœur, les jansénistes taillaient le restant de l'humanité sur l'infirmité du patron qui déparait leur mentalité. De là, le cilice de Pascal. Bâti sur un type différent, le seul grand homme de Port-Royal, désespéré de ne pouvoir mieux faire, se labourait les chairs pour étouffer les clameurs d'un sympathique qui refusait de se soumettre. Ses amis s'étonnaient à pareilles manœuvres ; ils ne comprenaient pas. Logiciens, leur cerveau fonctionnait avec méthode suivant un rythme prévu ; les images inconscientes du sympathique ne les bouleversaient pas.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'ÉLÉVATION DES CARACTÈRES

Un caractère élevé, comment s'oppose-t-il à la dégradation par des sentiments bas ? Les sollicitations du sympathique le laissent-ils indifférent, ou du moins possède-t-il en soi une faculté de résistance suffisante pour triompher des excitations avilissantes ? Deux sortes de natures élevées, bien connues des théologiens, se partagent l'honneur de siéger aux sommets : celles qui résistent à des tentations, celles qui n'en sont point tourmentées. Les premières ont un sympathique véhément et les secondes un sympathique cotonneux.

Peu intéressantes, ces dernières : c'est d'elles que, parlant des natures féminines dont l'élévation réside dans la placidité des sens, Bacon a écrit[1] : « Trop souvent les femmes chastes, enflées du mérite de cette chasteté et fières de leur terrible vertu, sont d'un caractère revêche et intraitable. »

[1] Bacon, *Essais de polit. et de morale.* Œuvres complètes 1836, p. 463. Introd. par Buchon.

Digitized by Google

N'étant pas attaquées, elles s'érigent en citadelles imprenables, et quel mépris souverain pour les malheureuses qui ont succombé !

Les vraies grandes natures chassent loin d'elles les sentiments bas : culte du succès, frénésie de l'argent, manœuvres tortueuses, avarice, envie. L'ardeur de leurs sensations n'allume en elles que des images nobles, et cette constatation suffit pour rétablir le cerveau dans la prééminence de son autorité. Les excitations émotives enfoncent chacun dans la vérité de sa nature, celle-ci ayant été modelée par l'éducation des sentiments poursuivie à travers l'atmosphère salubre de la famille. Aux parents de ne point exalter la fortune, de ne pas envier, d'inculquer la dignité de soi, le sentiment du respect, de ne consentir à aucune abdication de caractère. Les enfants peu à peu pétrissent leur sensibilité sur l'exemple qu'ils croisent à la maison ; en imitant, ils se réfrènent ; à force d'étouffer les clameurs mauvaises, ils les font taire. La noblesse de l'attitude et des actes entre dans la vie instinctive du sujet. Il pourra se permettre des faiblesses, mais les vilenies d'âme échapperont à l'effort de sa volonté. Sur la gamme des sentiments organiques — amour et appétits, répulsions — se sera lentement édifiée toute une symphonie de sentiments épurés, élevés, participant de la chaleur des premiers, mais ne rappelant la matérialité

Digitized by Google

initiale de leur nature que par l'éclat de la flamme dont ils s'illuminent. La maxime : « Dans une grande âme, tout est grand », manque de justesse. Les chutes, si elles sont profondes, épargnent constamment les ressorts intimes de l'âme, ceux où le sujet puise le principe de sa supériorité morale. Certaines abjections de conduite lui répugneront dans les pires de ses égarements; grande, son âme ne le sera jamais dans l'acceptation de l'ordure.

C'est un point par où les âmes à sympathique vibrant diffèrent de celles à sympathique aphone. L'élévation de ces dernières est fort sujette à caution ; coupoles fortement bétonnées, elles se laissent écraser à la première sommation, et alors gare à la débâcle de la place.

Hommes ou femmes deviennent la proie des pires catastrophes morales. Les hommes volent ou épousent leurs cuisinières, les femmes que l'inertie de leur sensibilité avait jusqu'à présent garanties des périls de la séduction qui émanait de leur personne, jettent leur bonnet par-dessus les moulins les plus fantastiques.

En fait, n'ayant pas été préparée par une éducation des sentiments greffée sur un sympathique de haute sève, l'élévation de caractère n'était que de surface et n'avait point pris racine. Tellement que ces natures, aux heures fatales de leur destinée, se rapprochent singulièrement des natures

Digitized by Google

tout uniment basses qui, elles, dès le premier jour, se traînaient dans la sordidité de leurs besoins.

Comme les natures élevées, les natures basses sont régies par un sympathique sonore ou silencieux dont l'action s'exerce surtout sur le mode d'activité de l'intéressé. L'envie ou la médisance étant l'unique mode de jugement qu'il porte sur le spectacle du monde, cette envie et cette médisance s'accompagnent d'une curiosité plus inquiète chez le porteur d'un nervosisme agité. C'est à lui que s'applique la formule de Bacon qui, dans toutes ces questions de psychologie, a multiplié les aperçus ingénieux : « L'envie, dit-il, est une passion remuante, une coureuse, qui se tient rarement à la maison. » Celle qui ne dépasse pas le pas de la porte est animée par un sympathique stérilisé. C'est le concierge des natures basses, tandis que l'autre, celle qui se démène et qui jacasse, en figure le commis voyageur.

Digitized by Google

CHAPITRE X

L'ACTIVITÉ DES CARACTÈRES

Parmi les diverses sortes de caractères, si nous distinguons les deux types fondamentaux : les actifs et les sensitifs, quelle raison physiologique déterrerons-nous à la racine de leurs tempéraments? Les actifs sont des sexuels, à sécrétions internes véhémentes ; chez les sensitifs le tapage génital et sécrétoire fortement réduit est adouci par les coups de flûte que soupire la sensibilité d'organes plus délicats (estomac, tube digestif en général). Débordante dans les périodes de jeunesse où l'instinct sexuel et les sécrétions internes atteignent leur apogée, l'activité s'éteint avec les années à mesure que les sollicitations génitales baissent de ton et que l'athérome, cette rouille des artères, apparaît comme le signe d'abdication des sécrétions internes. Incapables de détruire les déchets organiques, elles les laissent accumuler au petit bonheur et sans crier gare.

Digitized by Google

La sensibilité, elle, continue de briller d'un éclat non modifié ; les sensitifs le demeureront jusqu'à leur dernière heure, les organes d'où jaillit la faculté de vibration ne s'endorment dans la torpeur qu'avec la rupture de la fibre suprême. On dit : les vieillards ne sentent pas. Quelle erreur ! La sensibilité est d'un autre ordre, elle a retourné sa rétine en dedans, voilà tout. Dans le jeune âge, trouvant à s'échapper dans l'action, elle se colorait d'espoirs en fleurs et d'allégresse expansive ; retenue dans uu fauteuil, avec l'apparition de la décrépitude, des nuées de regrets s'abattent lentement sur elle et la couvrent d'une brume opaque et glacée. Tant que les fonctions sexuelles chantaient leur symphonie orchestrée par la vigilance des sécrétions internes, la sensibilité s'épanchait largement au dehors; maintenant que c'en est fini de la bagatelle, la sensibilité s'accumule, s'altère, fermente, rancit, en même temps que la souplesse des organes se perd dans la raideur des incrustations fibreuses ou calcaires.

Les maladies du retour d'âge sont liées à la fois à la diminution de vitalité qui accompagne le déclin des fonctions sexuelles, et l'abandon de leur poste par les sentinelles des sécrétions internes. La surveillance ne s'exerçant plus, la lésion organique s'installe. Seulement, ce n'est point nécessité, si un sujet âgé se plaint de troubles, de les imputer

Digitized by Google

à l'existence d'une lésion matérielle ; la sensibilité, sur certaines natures, ne s'émoussant pas avec les années, de simples manifestations d'ordre nerveux, sans altération organique superposée, peuvent fort bien inscrire à leur actif la raison des malaises accusés.

Les sensitifs, physiquement et moralement, continueront de souffrir de leurs aiguillons piqués sans atténuation dans les chairs. Les actifs à la sensibilité émoussée, verront avec l'âge non pas se flétrir en eux une fleur d'émotivité qu'ils n'ont jamais possédée, mais ils deviendront maussades, querelleurs, épuisant en mille combativités d'humeur la provision d'activité qu'ils ne peuvent plus dépenser en manifestations motrices : voyages, exercice physique, marche ou sports.

Quant aux apathiques, l'activité sexuelle et des sécrétions internes n'émeut guère en eux une placidité qui n'est en défaut que sous forme d'explosions épisodiques et courtes. Ribot dit de leur personne qu'ils représentent « par excellence le tempérament moral, mais d'une moralité froide, constituée en habitude, qui inspire le respect plus que la sympathie... Ce tempérament se rencontre chez les martyrs et les héros passifs qui ne courent pas au-devant du danger, qui ne sollicitent pas le supplice ou la mort, qui sans entraînement, mais

Digitized by Google

sans peur ni recul, font leur devoir jusqu'au bout[1] ».

La vieillesse de l'apathique est la période la plus heureuse de sa vie ; il n'a plus rien à faire et a droit de se laisser vivre. Un vieux curé m'affirmait un jour que le rayon radieux n'avait commencé à luire sur sa carrière que du jour où il avait atteint quatre-vingts ans. Il est mort quelques années plus tard et avant le terme de quatre-vingt-dix que son ambition lui assignait comme limite.

Une certaine sensibilité, maintes fois associée, si elle n'assure pas aux apathiques, dans le courant de la vie extérieure, les facultés offensives des sensitifs actifs, leur confère au moins, quand l'organisme est menacé, la possibilité de réactions défensives qui suffiront à venir à bout des maladies intercurrentes. Et ils vivront aussi vieux que les autres, parfois plus vieux, parce que l'absence de tentations les aura, leur vie durant, prémuni contre l'inconvénient des écarts et le péril des excès.

[1] Ribot. *La psychologie des sentiments*. Alcan, 3e édit., p. 401.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

L'ÉGALITÉ MORALE

Si l'égalité physique et intellectuelle sont des chimères, on pourrait augurer, et nous l'avons cru pour un moment, que l'égalité morale, c'est-à-dire une aspiration commune vers le bien, rentrait dans le cadre des aptitudes humaines. L'expérience de la vie a violemment rabroué nos illusions. L'égalité morale n'existe pas. L'observance des pratiques religieuses ouverte au plus dénué pourrait faire illusion et nous incliner à l'adoption d'une égalité possible de mérites, si le formalisme extérieur d'une doctrine préjugeait en rien des mouvements profonds de l'âme. Chacun sait que la réalité en dispose autrement. La dévotion s'allie fort bien à la sécheresse du cœur et contre celle-ci inutile de tenter un effort. Un cœur est sec comme un autre tendre, non par la volonté du sujet, mais du fait de sa conformation physiologique.

L'esprit de charité, le vrai, celui qui se dépense, se sacrifie, ne s'acquiert point du fait d'une éduca-

Digitized by Google

tion spéciale. Il répond à une organisation de nos instincts profonds. Pour être charitable, il faut sentir vivement. Une certaine exaltation des sécrétions internes est indispensable. Aux cœurs secs, manque la vertu de cet aiguillon unique. Tout au plus, par une faveur spéciale de l'amour-propre sera-t-il permis à ces derniers de rehausser à leurs propres yeux la valeur des actes rares où s'est traduit leur effort à répandre un peu de bien autour d'eux. Ils se souviendront beaucoup mieux que les cœurs riches du geste de la main qui après mille hésitations s'est ouverte un jour. Celui que sa pente incite à se prodiguer ne garde de ses générosités nulle trace dans sa mémoire. Il se dévoue comme il vit, par nécessité de nature.

Si cette condition physiologique primordiale fait défaut, les tentatives vers le bien s'arrêteront vite à court de souffle. Rappelant les règnes de Tibère, de Caligula, de Néron qui avaient si bien commencé et celui de Titus qui régna trop peu de temps pour se montrer peut-être sous son véritable jour, Renan[1] ajoute : « Un tempérament philosophe et vertueux vaut mieux qu'une moralité de parti pris. Le tempérament ne change pas et le parti pris change. On a donc pu supposer que la bonté de Titus ne fut que l'effet d'un arrêt de développe-

[1] E. Renan : *Les Evangiles*, p. 151.

Digitized by Google

ment; on s'est demandé si au bout de quelques années il n'eût pas tourné au Domitien ». Que d'hommes, au cours de la vie, recouvrent un fond sec et rude sous des fleurs apparentes de dévouement et de douceur! L'intérêt de leur situation, la diplomatie des relations mondaines, l'amour de la louange, le culte de la notoriété, leur composent ainsi une âme de surface différente de l'âme profonde. Pareillement, que de cœurs chauds animent des esprits glacés, amers, ironiques, détachés! Éclate une secousse émotive, la vraie nature se démasque. Les premiers roulent dans des abîmes d'égoïsme ignominieux, les seconds dévoilent des âmes ardentes, riches en étincelles.

L'esprit de charité dans l'ordre moral est l'équivalent de l'esprit de foi dans le domaine religieux. « La foi est un don de Dieu », dit Pascal. Rien de plus juste. Seulement ce don en présume un autre qui lui est antérieur et réside dans les facultés vibrantes du sympathique. Aux théologiens de concilier les enseignements du dogme avec les évidences de la physiologie. Une âme qui croit passionnément implique un sympathique qui sent avec feu. Avant de devenir un saint, nombre d'hommes ont passé par toutes les folies, et les femmes donc! Rappelons-nous sainte Madeleine. Leur sympathique en fait de toutes les couleurs avant de gravir les cimes de la foi.

Digitized by Google

Du fait de leurs variétés primordiales, les sonorités nerveuses carillonnent donc dans l'âme de chacun un chant moral de valeur différente. Même les actes extérieurs, quand ils excitent l'applaudissement, il est difficile de préjuger du degré de beauté qui les anime. Il faudrait vivre auprès d'une personne, pénétrer ses états d'âme, détacher leur masque, ne pas conclure d'après un faux pas passager, suivre pendant des mois le cours régulier d'un caractère, discerner vers quelles aspirations plus ou moins confuses il ne cesse de tendre. Alors peut-être, serait-il possible de porter un jugement. Jusque-là gardons-nous d'émettre la moindre appréciation : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé » a dit le Christ. Parole profonde qui, dans son raccourci énergique, résume toute la sagesse et une connaissance lumineuse du cœur humain.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LA RECONNAISSANCE

Comme exemple de la solidarité fonctionnelle du cerveau et du sympathique sur l'évolution d'un sentiment, nous citerons la reconnaissance.

Il est puéril d'en vouloir à l'homme dont les images de la gratitude se sont effacées dans le cœur. Le miroir n'a point fixé l'empreinte. L'ingrat oublie, c'est sa nature. Pour garder le souvenir d'un bienfait, la volonté ne suffit pas, ou plutôt il faut une volonté fortement trempée et cette richesse n'est pas à la portée de chacun. Subordonnée du reste à la volonté la plus robuste, la reconnaissance n'est point de ce fait épanouie et vivante ; elle a besoin d'un adjuvant sans lequel elle apparaîtrait comme une fleur stérilisée et privée de sève, nous voulons dire l'effusion d'un mouvement spontané du cœur. La mémoire de la reconnaissance enracinée dans le cerveau est rafraîchie par les ondes affectives et celles-ci prennent leur source dans les filets des nerfs de la vie viscérale.

Digitized by Google

Une double condition est donc nécessaire à qui prétend conserver profondément gravés dans son esprit les traits d'un service qui lui a été rendu : d'une part une planche résistante et c'est le cerveau, d'autre part, des tailles vigoureuses et nettes et ce sont les répercussions émotives du sympathique qui les enfoncent. L'homme ingrat est celui qui ne sait pas vouloir ou qui ne peut sentir. Sa volonté est fragile ou sa sensibilité inerte.

L'homme reconnaissant l'est par le cerveau ou le cœur, ou les deux à la fois ; la femme reconnaissante l'est surtout par le cœur. La reconnaissance du cerveau nécessite l'éducation de la volonté et l'acquisition de l'esprit de suite, l'entraînement de la volonté n'étant possible qu'à la faveur d'un instrument mental de marque ; c'est une erreur répandue un effet que de croire au pouvoir exclusif de l'effort sur la formation de la volonté. L'effort indispensable ne féconde qu'un terrain déjà riche. Sur un terrain loqueteux ne pousseront que des volontés étiques, brisées au moindre souffle, et, pour ne pas choir, devant s'agripper à l'appui d'un tuteur étranger. Au rebours, les volontés résistantes et robustes s'épanouiront sur un sol nerveux ouvert préalablement par l'hérédité à une sève vivifiante et forte.

L'homme ingrat parce qu'il ne sait pas vouloir

Digitized by Google

n'encourt pas plus le blâme que l'homme ingrat parce qu'incapable de sentir. Ce dernier, nature sèche, n'étant pas remué par le bienfait reçu, ne laisse pas germer dans son cœur la graine du souvenir. La sollicitude qui l'a entouré lui étant due, aucun motif à en inscrire les manifestations sur un registre des comptes. Quand par un « merci » courtois, il a fait droit aux lois de la politesse, il s'estime libéré de toute autre gratitude. Insistez-vous, il vous regarde étonné et ne comprend pas. N'a-t-il pas dit : merci ?

Sur ce chapitre du cœur, combien supérieures les femmes, du moins la plupart ! Un mot aimable ne les remue pas, il les bouleverse, — un service qui les tire d'embarras les précipite dans des abîmes d'effusion et de gratitude. L'empreinte première est si profonde qu'elle se grave, à moins que la mentalité charmante de l'intéressée, sautant de branche en branche, impuissante à se fixer, ne reçoive de ces secousses émotives un ébranlement si violent que les réactions soudaines qui y font suite en épuisent la substance et n'en laissent aucune trace. Immédiate, la reconnaissance s'éteint en elles après une orchestration tumultueuse et ce silence les rapprochant de celles dont le cœur ne s'est jamais souvenu, fait, des natures trop émotives et trop sèches, deux sœurs qui sur le thème de l'ingratitude se tendent cordialement la main.

Digitized by Google

L'éducation sans doute a pouvoir de corriger en surface cette infirmité cachée. La soumission aux exigences sociales atténue aux yeux de la galerie le jeu des ressorts profonds. On dit « Je suis reconnaissant » sans le penser et de le dire contente cette sorte de respect humain qui n'admet pas l'étalage d'une vilenie de cœur, sans qu'elle soit recouverte d'un feuillage décent de protestations mensongères et d'invocations enflammées.

Nulle autre classe plus que les médecins n'ayant à souffrir de l'ingratitude des hommes, ils conviendront peut-être que la reconnaissance étant un sentiment qui ne colore de tons vigoureux que les cœurs d'élite, ils sont encore bien partagés, si dans leur clientèle, de temps à autre, bien rarement sans doute, ils trouvent quand même un malade qui, remis sur pied, se rappelle leur dévouement avec un rayon chaud dans la mémoire.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

LE CARACTÈRE DES RACES

Le terme de race, dans son acception un peu vague, sous-entend un certain nombre de conditions qui réalisent son caractère, conditions dont les valeurs réciproques n'ont point, ce semble, été l'objet d'une estimation précise. Pourquoi l'Allemand se montre-t-il dur, sauvage, cruel, pourquoi le Français nourrit-il une flamme généreuse au cœur et pourquoi oublie-t-il si vite? Différence d'éducation et de mœurs, nous dira-t-on? Sans doute. Influence du climat? C'est à discuter. En fait un élément de formation prime tous les autres : le régime alimentaire, et si celui-là est en partie subordonné aux conditions climatériques, quand même revêt-il un caractère d'indépendance qui lui permet, sous des ciels peu dissemblables, de modifier largement les articles de son code.

Manger, boire, voilà ce qui détermine la sensibilité de l'être. Dépasser la mesure, se gaver de

Digitized by Google

certains aliments, distendre l'estomac à l'aide de boissons surabondantes, peu à peu, sous l'effet des excitations ou de la fatigue que les habitudes ainsi prises communiquent au sympathique, c'est transformer un rythme nutritif, dissocier les rouages profonds, altérer les engrenages des sécrétions internes. Le caractère du sujet change, et aussi son humeur, sa manière de recevoir les impressions extérieures, de concevoir, d'imaginer, de réagir. Le Kolossal des Allemands est né de l'aptitude de distension stomacale que leur a conférée, depuis des siècles, l'absorption de leurs tonneaux de bière.

La bière épuise par une action mécanique, elle engourdit directement par l'effet des substances qui y sont contenues. Le buveur de vin est gai, léger, bon enfant, il plaisante, n'appuie pas, et ses colères n'ont pas de durée. Le buveur de bière est d'une jovialité lourde qui s'obstine sur les mêmes motifs, rit à gorge déployée, ignore le sourire, et quand l'ivrogne se fâche, c'est dans une ruée de fureur qui ne désarme pas. Une action différente doit être exercée par le vin et la bière sur l'activité des sécrétions internes. Le vin les excite, de là l'aménité de l'abord, la souplesse des mouvements, l'agilité des idées, leur répugnance à se cristalliser et à se déduire copieusement. La bière engourdit les sécrétions internes. La preuve la plus convaincante n'est point seulement dans

Digitized by Google

la lenteur de conception et la lourdeur du geste, mais surtout dans l'embonpoint considérable que prend le sujet. L'obésité est une réaction de défense contre l'intoxication. Le buveur de bière engraisse pour ne point s'empoisonner. Transmettez maintenant cet empoisonnement à travers les âges et de génération en génération. Peu à peu se constituera, parmi les descendants, un type d'individus dont la tolérance pour les victuailles pesantes, charcuterie, saucisson, fromage et bière, sera assurée par les développements de tissu adipeux qui emprisonnera le trop-plein de substances toxiques, et grâce à cette précaution salutaire, défendra les tissus nobles contre l'envahissement par les déchets d'une nutrition viciée et trop copieuse. Un Allemand maigre, remarquez-le, a quelque chose de caricatural; il faut qu'il soit épais pour répondre à la vérité de sa nature.

Ce goût immodéré des aliments grossiers et gras s'étant transmis aux femmes comme aux hommes, il en résulte que le sexe, en Allemagne, est représenté surtout par des ménagères et des nourrices. La femme cultivée, fine, délicate, intuitive, n'existe point. L'Allemande demeure dans son foyer, boit du café au lait, accommode de la choucroute aux confitures et fait des enfants. Elle n'a exercé aucune influence sur la civilisation de

Digitized by Google

son pays, et la sauvagerie des hommes, sa main a toujours ignoré l'art d'en adoucir la rudesse.

L'Allemand est un buveur de bière non dégrossi et sa femme l'accompagne à la brasserie. Joignez maintenant, comme chez tous les esprits subalternes, une haute infatuation de son mérite. Accordez à cette boursouflure morale un semblant de justification dans l'étalage où elle se complaît, d'une force militaire éblouissante, un autre trait de caractère se dessine ; dans la masse ainsi pétrie s'enfonceront aisément des instincts de cruauté. L'étincelle étant mise aux poudres, l'homme se venge de son infériorité intellectuelle par les engins de destruction mis au service de ses jalousies et de ses rancunes.

La supériorité d'une race ne s'acquiert qu'au prix de conditions de régime préalablement observées. Comme il faudra des siècles pour que, leur mode d'alimentation étant corrigé, le grand sympathique des Germains puisse reconquérir ses aptitudes de vigilance et rallumer le feu des sécrétions internes, la victoire de nos ennemis n'eût pas seulement compté comme un écrasement de la civilisation par la barbarie, mais aussi comme un triomphe de la maladie sur la santé, et de la torpeur sur la flamme qui allume la pensée et rayonne sur le bonheur de comprendre.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

L'ALIMENTATION DES RACES

Les races qui consomment de la viande semblent plus violentes que celles dont l'alimentation lacto-végétarienne compose l'unique subsistance. Chez les animaux toutefois la différence, pour habituelle qu'elle soit, comporte des exceptions courantes. Les taureaux et les coqs n'éprouvent nul besoin de viandes pour s'échauffer dans leurs combats. Résistant aux langueurs du régime végétarien, ce tempérament batailleur paraît plutôt dépendre de l'excitation produite par les glandes sexuelles et la vérité de cette constatation remonte des animaux pour s'étendre jusqu'à l'homme.

La condition alimentaire, dont la pénétration est la plus profonde, n'est point attachée à l'usage plus ou moins abondant des viandes. Elle dépend bien davantage du régime des boissons. Les buveurs de vin, nous l'avons vu, buveurs modérés s'entend, activent le fonctionnement des sécrétions internes dont la répercussion sur le caractère est acquise.

Digitized by Google

Les buveurs d'eau manquent de cette stimulation salutaire. Ils se laissent aller, découragés, fades et gris, ou bien raides et incapables de s'évader de l'attitude mentale qu'ils ont une fois adoptée. Ce second type de buveur d'eau est très répandu; l'énergie apparente de la surface fait illusion sur la pauvreté d'un fonds qui demeure identique parce qu'il avoue son impuissance à se renouveler.

Le buveur d'eau est celui qui ne change jamais. A cinquante ans il sera ce qu'il était à vingt; les formules qui avaient enchanté sa jeunesse continueront d'enivrer son âge mur. Les notions neuves qu'enregistrera son esprit ne seront assimilées que dans la mesure où elles corroboreront les idées premières dont il s'était nourri; tout le reste, contradictions, démentis, impossibilités, tenu à l'écart du champ mental, sera considéré comme non avenu et parfaitement inexistant. A côté de la paresse des idées, la cristallisation des sentiments. La bouderie s'incruste dans la sensibilité et la persistance de nombre de vibrations émotives se transmettant à travers les générations maintient dans leur descendance le contact entre des facultés identiques de sentir. Chez le buveur d'eau, le traditionnalisme est la doctrine familière, mais un traditionnalisme court, indiscuté, agréé non de par les vérités qu'il renferme, mais par indolence de l'esprit qui répugne

Digitized by Google

à se tourner d'un autre côté. Les races qui ne boivent que de l'eau ne progressent guère, les siècles de civilisation les recouvrent sans modifier la mentalité originelle. Le culte des ancêtres, chez les Chinois, s'il n'est point totalement lié à l'habitude de boire de l'eau qui caractérise l'hygiène de la race, est sans doute redevable d'une partie du tribut qui lui est assigné, à cet usage alimentaire qui maintient dans leurs accords héréditaires le rythme des pensées ancestrales.

Une telle mentalité arrête l'essor de l'imagination et l'immobilise dans la fixité d'un cadre effacé et modeste. Les œuvres d'art éclosent difficilement sur un semblable terrain. On remarquera le caractère peu artiste des races qui n'usent que de l'eau, à moins, comme nous le verrons tout à l'heure, qu'elles n'éclairent les grisailles de l'esprit par la vivacité du tempérament sexuel, et c'est l'histoire des peuples méridionaux. L'influence de la femme, si elle s'exerce partout, nulle part cependant n'a acquis l'empire dont elle dispose dans le midi de la France, en Italie et en Espagne. La femme remplaçant le vin, plus d'une fois, cette substitution s'est opérée et a marqué de son empreinte le caractère des œuvres qui étaient nées de ce stimulant d'une autre nature. Il y a près de vingt ans, déjà, cette double influence nous avait arrêté dans l'étude que nous avions consacrée aux vieux Maîtres de

Digitized by Google

la médecine[1]. « A la femme, disions-nous, Paracelse préférait la bouteille. Si l'une et l'autre détournent à l'occasion de la tâche imposée, au moins revient-on à la besogne, un peu las parfois de la distraction prise, mais quand même plus lucide lorsque la distraction ne s'est égarée que vers la femme. De n'avoir estimé que la bouteille a valu une des caractéristiques de Paracelse. D'être resté sobre a valu plus de jugement à Van Helmont. »

Au régime exclusif de l'eau, si l'esprit s'engourdit, le corps s'encombre de déchets. Des statistiques anglaises confirmées en Belgique[2] ont démontré que les buveurs de vin et de bière vivent plus longtemps que les abstinents. Toute exception faite en faveur de privilégiés qui atteignent un âge avancé, les abstinents semblent exposés à l'incrustation calcaire de leurs vaisseaux (athérome) moins peut-être du fait des sels calcaires que renferment les eaux de boisson que de l'absence de stimulation sur les sécrétions internes. L'eau ne stimule pas ; elle se contente de balayer et encore avec mollesse. Elle n'empêche nullement les artères de se durcir et une étude serait à entreprendre sur les morts précoces par hémorragie cérébrale chez les sujets qui, indemnes d'une maladie rénale ou infectieuse,

[1] Ch. Fiessinger. La Thérapeutique des Vieux Maîtres (*Soc. Edit. Scient.*), 2e édit. 1896, p. 133 (épuisé).

[2] Legrand. *La longévité à travers les âges*, p. 247.

Digitized by Google

de syphilis en particulier, ont succombé entre cinquante et soixante ans à des ruptures de leurs vaisseaux cérébraux[1]. Seulement, le fonctionnement des glandes sexuelles, provoquant par harmonie organique l'activité d'autres glandes chargées de la destruction des déchets, a charge de suppléer en quelque sorte à ce défaut de stimulation et combat les effets de l'engourdissement engendré par l'eau. Il y aurait donc lieu, outre le régime alimentaire, de s'informer des habitudes intimes du sujet.

Pareille enquête ne sera nullement à tenter auprès de la race allemande. Elle ne boit pas d'eau, chacun le sait, mais les fleuves de bière qu'elle engloutit la conduisent au même résultat : à savoir, étroitesse d'esprit, entêtement, amour des détails oiseux et des puérilités, tout ce qu'elle sous-entend par le terme générique de Kultur. Et la femme allemande existe-t-elle ? C'est à croire puisque le chiffre de la population monte ; par ailleurs et au point de vue mental, le doute persiste. Existerait-elle même réellement, ce n'est point sur des outres gorgées de bière que son charme aurait chance d'allumer quelque rayon.

[1] Le Dr Simbad (Gabriel) [de New-York] a observé plusieurs faits semblables. L'enquête se poursuit.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LA BRUTALITÉ ALLEMANDE

La grossièreté de la nourriture amenant, comme nous l'avons dit, l'alourdissement du grand sympathique, s'unit chez l'Allemand à la signification de sa philosophie pour engendrer la brutalité de l'esprit et la sauvagerie des actes. Il faut lire, dans une belle conférence de M. Victor Delbos[1], la lente déviation de la pensée allemande, mise en branle par Descartes et s'égarant peu à peu sous la plume complaisante et les ambitions exaspérées de ses écrivains. Leur mysticisme ravale la divinité au niveau de « toutes les passions, de toutes les ambitions, de toute la concupiscence de l'individu qui l'invoque ». Leur idéalisme, au lieu de concevoir la raison et la mesure des choses en dehors d'elles, dans certains types de perfection et d'intelligibilité, se traîne dans la vulgarité des

[1] *L'esprit philosophique de l'Allemagne et la pensée française*, par Victor Delbos, de l'Académie des Sciences morales et politiques (Bloud, édit.).

Digitized by Google

contingences journalières. « Idéalisme signifie pour eux que les choses existantes ont en elles les raisons qui les expliquent et du même coup les justifient. » Tellement que les notions de droit et de morale se subordonnent aux conditions sociales présentes et ne planent pas au-dessus d'elles. Le droit ne compte pas. La victoire seule mérite considération. « La victoire est pour le peuple qui la remporte la preuve irrécusable du droit qu'il a de vaincre. » Comme les encyclopédistes en France ont répandu au XVIIIe siècle les semences desséchantes du rationalisme, ainsi Hegel et ses disciples ont empoisonné la pensée allemande avec cette sophistication de l'idéalisme. Les Français ont atrophié la psychologie par l'omission des sentiments affectifs ; les Allemands ayant mélangé les aspirations de l'homme vers l'Infini avec des passions de rapines et de lucre ont fait de la mixture un breuvage national où s'enivre leur démence. « Dieu ne parle plus aux princes, écrit l'historien Treitschke, par des prophètes et par des songes ; mais il y a vocation divine partout où se présente une occasion favorable d'attaquer un voisin et d'étendre ses propres frontières. »

Ce n'est point que ces formules de massacre dogmatiquement enseigné aient du premier jour été acceptées à titre de vérités irréfragables. Il a fallu du temps. L'influence du cartésianisme rece-

Digitized by Google

vant dans son creuset les conceptions de Rousseau a peu à peu, comme le montre M. Delbos, opéré cet amalgame de la pensée allemande avec les besoins de ses appétits et enjolivé les blocs frustes de ceux-ci avec les paillettes en faux de celle-là. Les accusations de Tacite et de Velleius Paterculus, les déprédations des reîtres au XVIe siècle ont attendu des siècles avant de trouver une philosophie qui puisât dans la vilenie d'âme et les horreurs dont elles témoignaient, matière à glorification et à exaltation sublime. Le cerveau a justifié le sympathique et toute une littérature s'est jetée fiévreusement dans l'accomplissement de la besogne d'harmonisation où les tendances brutales de l'esprit s'accordaient avec les frénésies du ventre.

L'Allemagne, disait Fichte, est la Race ; non une race quelconque, mais la race type. De là viendrait son nom : Allman, toute humanité. En citant cette affirmation, M. Delbos place dans la bouche de son philosophe l'expression de la vérité même. L'Allemagne est unique en effet. Nul autre pays du monde n'a pratiqué cette habileté de célébrer le culte de ses instincts de proie avec la religion d'une philosophie expressément édifiée à cet usage. En France, les idées ont germé et fructifié en dehors et comme au XVIIIe siècle en étouffant les principes d'ordre où se réfugie l'intérêt de conservation sociale. D'autres pays, comme la Pologne,

Digitized by Google

dont M. Strowski[1] a parlé avec l'âme tendre et la délicatesse d'un artiste, ont payé de leur vie des essors imprudents vers un idéalisme qui perdait trop vite pied avec les contacts du réel. Cependant que l'Allemagne, elle, transformait son idéalisme en doctrine de rapport, une sorte de maison de commerce, de caisse sociale, où les philosophes commanditaires versaient en manière de bénéfices l'exaltation frénétique de la force qu'ils célébraient, au détriment du droit.

La décadence qui a atteint la Pologne éprise d'une magnanime générosité de cœur, frappera-t-elle l'Allemagne enfoncée dans la sordidité de ses calculs, et la rapacité de ses instincts ? La vie d'une nation ne s'accommode d'une certaine hauteur non plus que d'une semblable bassesse. Les climats où elle prospère appartiennent au genre tempéré : ni l'ardeur des accents désintéressés, ni la glace des combinaisons avilissantes ; une moyenne de qualités est la condition de la durée d'un pays, comme la composition d'un régime alimentaire aussi éloigné du raffiné que de la grossièreté assure avec le plus de chances la longévité d'une vie humaine.

[1] F. Strowki : *La reconstitution de la Pologne*. Paris, Plon, 1915.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

LA PSYCHO-ANALYSE ALLEMANDE

Les systèmes allemands, dogmatiques et lourds ont trouvé trop longtemps en France des admirations qui s'exclamaient sur la profondeur de la pensée germanique, — Freud [1] voit dans les névroses des manifestations travesties de l'instinct sexuel. — La psycho-analyse est le terme qui désigne les procédés mentaux dont le professeur de Vienne parfait cette démonstration, copieuse toujours, ingénieuse par endroits. Une idée juste éclaire la base de la conception : l'influence du système nerveux organique et des sécrétions internes sur les manifestations d'ordre émotif et les tendances affectives du sujet. L'erreur de Freud est de localiser cette influence à l'action d'un seul organe : le système génital. Déjà des médecins français avaient protesté : « L'origine des névroses

[1] E. Régis et A. Hesnard : *La psycho-analyse des névroses et des psychoses.*

Digitized by Google

n'est point toujours ni nécessairement de nature sexuelle » déclare M. P. Farez [1].

Un fait primordial domine toute l'histoire des névroses : la valeur du *choc émotionnel*. Ce dernier produit une secousse organique et pour l'ordinaire, à l'état normal, fait suite à la représentation d'une image mentale. Reçue avec force et grossie démesurément, celle-ci déborde les cadres psychiques et envahit les domaines du système nerveux sympathique. Il en résulte des excitations de diverse sorte aboutissant à des réactions variables (angoisses précordiales, pâleurs, rougeurs, sécrétions, sueurs, larmes, crises syncopales) et grâce à l'apport de ces modifications circulatoires, le cycle émotionnel est constitué. Le fait de conscience représentatif s'est doublé d'un fait de conscience affectif.

Les femmes, les enfants ne sont guère accessibles qu'à ce dernier. Les idées ne les impressionnent qu'autant qu'elles se transforment en sentiments, c'est-à-dire en images mentales renforcées par des attitudes émotionnelles. Tous les êtres faibles — y compris les espèces animales — possèdent un appareil nerveux organisé sur un pareil type. Il les met en garde, commande le geste approprié,

[1] Paul Farez : *La psycho-analyse française*, 23e séance de la Société de la psychothérapie, 1er juin 1914.

Digitized by Google

les arrête dans la surprise, leur arrache un cri dans la terreur, les fait fuir avec la peur, et sauter dans la joie. Chacune de ces réactions accompagne une variation dans le rythme circulatoire. Le cœur se ralentit, s'accélère, est coupé de faux pas, la face pâlit, rougit ; tout l'organisme est entravé ou accru dans sa vitalité. L'homme plus fort n'a point besoin de ce cortège émotionnel ; ses bras le défendent et chez quelques-uns le cerveau. Pour le garantir contre le danger, il a la puissance dans les muscles et aussi l'esprit de suite qui sait prévoir. S'il sent vivement, ses répercussions émotives s'opéreront en dedans, dans le domaine du sympathique viscéral, sans se manifester au dehors par le surcroît d'une attitude expressive correspondante. Ce que l'on appelle la maîtrise de soi est avant tout la possibilité de circonscrire le champ de son émotivité. Elle produira encore quelques légers troubles circulatoires, des battements rapides des paupières, mais dans l'immobilité du geste général ces signes apparaîtront seulement à celui qui sait les discerner.

A l'état normal, tout cela dure peu et en quelques minutes, l'équilibre est reconquis.

Dans les névroses, il en va autrement. Le calme ne renaît pas ; en dépit de l'absence de cause perceptible, l'angoisse persiste. Le choc émotionnel

Digitized by Google

a allumé derrière lui des troubles qui ne s'éteignent pas. Ce choc en effet n'a pas fait que produire des désordres circulatoires. Il agit, il est vrai, sur trois grands appareils par l'intermédiaire d'un centre d'innervation viscérale, c'est-à-dire du plexus solaire (cœur, estomac, intestin), se porte sur le système génital, mais aussi et surtout sur les glandes à sécrétion interne.

On sait l'influence de la colère sur la production de la maladie de Basedow. L'excitation de la thyroïde qui fait suite à l'émotion survit à sa cause et dans le regard fixe et mauvais du malade, dénonce en traits permanents l'expression irascible du masque initial.

Preuve que des glandes à sécrétion interne troublées dans leur fonctionnement à la suite d'un ébranlement émotif, retentissent à leur tour sur le caractère et l'humeur du sujet. Le caractère dévie d'autant plus aisément de son rythme normal qu'une fois un grain de sable s'étant glissé dans l'engrenage d'une glande d'un certain type, celles d'ordre différent peuvent être touchées en raison de la solidarité fonctionnelle qui régit l'ensemble du mécanisme. En sorte que l'atteinte subie par la personnalité du sujet, représentera une sorte d'intoxication de causes multiples, quant aux organes qui la produisent, et de manifestations variées suivant la prédominance de tel ou tel poison.

Digitized by Google

Que les glandes sexuelles jouent un rôle important dans cette répercussion du physique sur le moral, à cela aucun doute. Elles favorisent le développement du squelette, du système nerveux, élaborent l'harmonie des formes chez la femme, assurent l'énergie du caractère chez l'homme. Seulement, pareille fonction ne leur est pas exclusivement dévolue. La thyroïde, l'hypophyse exercent sur la croissance et le caractère du sujet des actions nullement négligeables.

D'autre part les glandes qui servent à maintenir la composition du milieu intérieur (foie), celles qui régularisent ou excitent les fonctions (surrénales), toutes celles en général qui servent aux mutations nutritives et qui élaborent les déchets (surrénales, foie, parathyroïdes), pourquoi les reléguer si délibérément dans l'ombre? Le caractère aigre des bilieux, agacé ou apathique des basedowiens et des myxœdémateux, découragé des surrénaliens, toutes ces constatations journalières n'ont-elles plus droit d'imposer leur vérité?

Et que penser d'une thèse qui pour démontrer la valeur exclusive des influences sexuelles, en poursuit la signature jusque dans les gestes instinctifs du nouveau-né. « La première manifestation de la sexualité infantile, écrit Ludeln, est le tétement. Il traduit une composante de l'instinct de nutrition : l'instinct de téter pour se nourrir et

Digitized by Google

celui de sucer par *plaisir érotique* se confondant l'un avec l'autre aux premiers instants de la vie. » Le plaisir érotique du nourrisson qui prend le sein, — en vérité cette notion est une trouvaille.

La découverte est faite en Allemagne ; pour imprévue qu'elle soit, elle comporte au moins un avantage : de ne pas exciter la fureur d'imitation étrangère qui, à nombre de Français, hier encore, tenait lieu d'originalité.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LES TYPES MORBIDES

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LES HYSTÉRIQUES

Les névroses doivent, ce semble, être considérées comme des réactions nerveuses, vis-à-vis d'excitations du sympathique, ces dernières d'origine émotive le plus souvent et s'accompagnant ou non de troubles dans les fonctions digestives et l'élaboration des sécrétions internes.

L'excitation émotive du sympathique seul semble donner lieu aux manifestations hystériques; quand les fonctions digestives et les sécrétions internes sont viciées, les divers types de neurasthénie se dessinent avec leur cortège d'asthénie et d'anxiété, certaines d'entre elles enrichies de traits surajoutés qui leur valent une physionomie spéciale (maladie de Basedow, insuffisance surrénale). Le déséquilibre nerveux produit de la sorte détermine-t-il des troubles qui aboutissent à la cristallisation des images mentales, les idées fixes émotives prennent racine — idées fixes motrices, c'est-à-dire tics, manies, — idées fixes anxieuses, c'est-à-dire obsessions, scrupules, phobies.

Digitized by Google

La clinique et la thérapeutique plaident en faveur d'une semblable conception que la physiologie asseoira sur des bases définitives à son heure.

L'émotivité accrue de l'hystérique, c'est elle sans doute qui assure cette faculté d'auto-suggestion sur laquelle avec tant de raison insiste M. Babinski. Seulement cette émotivité, d'où vient-elle sinon d'une excitation morbide du sympathique qui amène du déséquilibre dans les réactions vasomotrices, et peut-être des troubles dans la répartition de l'influx nerveux : contractures, paralysies, tremblements, hyperesthésies, névralgies ; l'influx nerveux désorienté, ici en trop, là en trop peu, s'accumule, s'évanouit, superpose les accidents de la circulation nerveuse troublée, à ceux de la circulation sanguine véhémente, incertaine et contradictoire.

Qu'on nous permette de rappeler ce que nous disions déjà il y a sept ans[1] : « L'instrument mental de l'hystérique, toujours sous pression, a hâte de se décharger en bavardages, gesticulations, parfois en véritables crises convulsives, de l'excès d'énergie qui l'étouffe. On écrit que l'hystérique est un pauvre. Quelle erreur ! C'est un riche, mais un riche qui ne sait pas gérer sa fortune. Il dépense à tort et à travers, follement, sans compter.

[1] Ch. Fiessinger. *Erreurs sociales et maladies morales*. 1908. Perrin édit., p. 268.

Digitized by Google

Si le dénûment entre jamais dans la maison, c'est à la façon d'une gêne passagère, provoquée par une prodigalité qui ne connaît pas de frein ».

Et nous ajoutions : « Supposez que l'hystérique soit en état de déficit mental. Comment expliquer que les plus grands génies dont s'honore l'humanité aient souvent eu des hystériques pour mères? Le génie appartient à un instrument mental riche, mais discipliné. L'énergie en excès dont souffrait sa mère, il l'a canalisée, drainée, arrêtée au service de sa réflexion et de sa volonté ».

Une pareille conception soulève un problème physiologique des plus complexes : les rapports du sympathique avec les associations d'idées et des émotions avec l'intelligence. Toute la vie subconsciente du sujet est interrogée par des investigations de cet ordre; or, cette vie entretenue par les représentations motrices des mouvements et des attitudes[1] trouve, dans les réactions émotives du sympathique, matière à enregistrement d'images mentales nombreuses, mobiles, successives et chaotiques.

L'instabilité d'idées et d'humeur de l'hystérique, son don d'amplification, de déviation de la vérité, puise en majeure partie sa raison d'être dans le

[1] Ribot. *La vie inconsciente et les mouvements*, Félix Alcan, 1914.

Digitized by Google

déséquilibre de son système sympathique. Les modifications circulatoires, les spasmes intérieurs, la mimique du visage inscrivent des images successives et promptes dans la cire du caractère, zébrée de la sorte de mille incisures croisées qui dénoncent le désordre, l'impulsion, la contradiction, l'affolement des marques imprimées à tort et à travers.

Les conditions d'éducation défectueuse réclament une large part de culpabilité dans la production de ces secousses émotives. Balzac insistait jadis sur le danger d'épouser une fille unique. Gâtée par ses parents, elle vit dans la satisfaction de ses caprices, ignore la règle, la discipline, s'émeut à la moindre résistance, néglige d'apprendre à se contenir, s'irrite, gesticule, ébranle sans répit les branches vaso-motrices de son sympathique. L'hystérie de la fille est préparée par la faiblesse négligente des parents.

Il existe à l'état normal trois sortes de femmes : les inquiètes, les aigres et les sèches. Les premières, émotives, anxieuses, aux réactions sympathiques véhémentes; les secondes, les aigres, mal adaptées, comme nous l'avons dit [1], à la minute du présent et en état d'irascibilité permanente contre les changements du milieu ; les troisièmes, les sèches, logi-

[1] Ch. Fiessinger. *La formation des caractères*, Perrin, édit., p. 211.

Digitized by Google

ciennes dans leurs idées, logiciennes dans leurs actes, et comme telles obstinément fermées à tout appel du cœur, infatuées de leur mérite et, parce que dénuées d'imagination, aveugles sur les conséquences de leurs actes et commettant toutes les bévues.

L'hystérique est une exagération du premier type. L'inquiétude chez elle est devenue tumultueuse, agitée, bouillonnante, écrasant des panaches d'écume contre les obstacles dérisoires, incapable de mesurer l'effort, bavarde, gesticulante, fatigante, énervante.

Ces notions psychologiques ne demeurent point à l'état de simples curiosités verbales. Seules, elles permettent d'instituer, en connaissance de cause, un traitement rapidement efficace, celui-ci visant à la fois les réactions sympathiques débridées et l'état émotionnel primordial.

Une double médication atteint le résultat : d'une part l'isolement, et de l'autre l'hydrothérapie froide. L'isolement loin des siens offre un premier avantage : la suppression des attitudes émotionnelles, à l'occasion des menus incidents de la vie quotidienne. De plus l'isolement est doublé d'une discipline : lever, repas à heures régulières, durée des promenades et des occupations fixée à l'avance, contrainte à une obéissance absolue. Toutes ces con-

Digitized by Google

ditions dûment observées calment, réfrénent, équilibrent. Les réactions sympathiques s'ordonnent, et les bousculades en sont exclues. Quant à l'hydrothérapie froide, elle cingle, stimule les mutations nutritives, les régularise. En sorte que par la voie organique elle réalise le même effet que les mesures d'isolement obtenaient par voie psychique.

Sortie de sa maison de santé, l'hystérique rentrera dans la catégorie des inquiètes ordinaires, avec les risques naturellement prévus d'une rechute sous l'orage de nouvelles circonstances émotives.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES NEURASTHÉNIQUES

Les neurasthéniques sont des intoxiqués; intoxiqués par poisons du dehors (plomb, mercure, maladies infectieuses) ou par poisons du dedans, les organes chargés de les détruire ou de les éliminer fonctionnant d'une manière imparfaite (tube digestif, foie, cœur, reins, glandes endocrines). Sur les intoxications d'origine interne, le système nerveux exerce une influence primordiale — un simple trouble émotif suffit à les produire, — entraînant chez l'un le diabète (par excitation de la cellule hépatique), chez l'autre une maladie de Basedow (par excitation de la thyroïde), chez un troisième tout un cortège d'accidents gastro-intestinaux et cardiaques (par excitation du plexus solaire). En dehors de la secousse émotive, une simple disposition du système nerveux d'origine héréditaire peut amener des désordres dans les organes chargés de la destruction des déchets de la nutrition (thyroïde, foie), réalisant de la sorte les formes de

Digitized by Google

tempérament connues sous le nom d'arthritisme, neuro-arthritisme, neurasthénie arthritique.

Le résultat de l'intoxication est connu, l'histoire des neurasthéniques en détaille les différents modes. Ce que nous voudrions dégager est simplement la vérité de quelques types mentaux modelés plus particulièrement sur certaines origines d'intoxication précise.

Nous ne nous arrêterons pas au tableau général : sensation de fatigue, inaptitude à l'attention, à la réflexion, à la volonté, partant absence d'esprit de suite, mobilité inquiète, besoin de direction. L'impuissance d'agir exagère les difficultés en s'inscrivant contre la possibilité de l'effort. Des visions anxieuses enveloppent l'horizon de demain comme des brumes de regret flottent sur l'horizon de la veille. Le pauvre diable est aussi malheureux de ce qu'il va faire que de ce qu'il a fait. L'acte qu'il a consenti après mille sollicitations contraires lui déchire l'âme, comme le tourmente celui qu'il accomplira demain.

Tout cela est connu, décrit dans les excellents livres de Maurice de Fleury, P. Janet, Deschamps. Il nous semble seulement que si la faiblesse, l'irritabilité, les oscillations de conduite dessinent les contours exacts du dessin, des traits surajoutés inscrivent des dissemblances qu'il est possible de

Digitized by Google

rattacher à une certaine diversité des organes en jeu.

C'est ainsi que les *dyspeptiques* seront tristes, déprimés, les *thyroïdiens* irascibles, une irascibilité qui jaillit à propos de rien et dont les fusées s'éteignent aussitôt. Les *hépatiques* se morfondent dans une aigreur qui résulte, comme nous l'avons dit, de la paresse des éléments nerveux baignant dans des humeurs viciées par la bile ou la cholestérine. Cette paresse s'oppose à l'adaptation et l'aigreur résulte de cette impuissance. Le sujet pense avec les idées de l'heure qui a sonné et se rebiffe contre celles de l'heure qui sonne. Les *cardiaques*, quand ils sont confinés dans le fauteuil, sont sujets vis-à-vis de leurs femmes à des accès d'exaspération jalouse. L'un d'eux me montrait un jour les flacons d'essences rangés sur le marbre de la table à toilette. « Il n'y en avait pas moitié autant, gémissait-il, alors que j'étais en bonne santé. » Les *tuberculeux* épuisés, et cela le Dr E. Tardieu l'a parfaitement noté[1], deviennent aisément méchants. Le poison tuberculeux ne déprime point l'énergie morale ; il anéantit par contre l'énergie physique. La méchanceté naît du conflit entre les désirs enfiévrés par l'empoisonnement tuberculeux et l'impuissance à les satisfaire. Le *surrénalien* est

[1] E. Tardieu. *La méchanceté*. La *Revue*, 15 juillet 1914.

Digitized by Google

le grand découragé, pas même irascible, car les forces lui manquent, mais laissant traîner son regard morne sur la grisaille de l'horizon. Chez la plupart des neurasthéniques, des sursauts d'excitation passagère traversent les longues périodes d'écrasement. Le surrénalien ignore ces lueurs; il erre dans la tristesse d'une nuit noire, et nul autre avec plus d'accablement n'articule le « à quoi bon » des excédés de la vie.

Ces nuances particulières ne sont point uniquement peintes par l'influence morbide. Le terrain du sujet les adopte dans la mesure où elles répondent à ses tendances profondes. Elles exagèrent ou dévoilent comme le ferait une secousse émotive, ses virtualités, ou confuses, ou secrètes.

Seulement ces virtualités elles-mêmes, dans quelles proportions, à l'état normal, ont-elles déjà été imposées par l'hérédité et celle-ci, sur le sol nerveux, comment a-t-elle distribué les produits de sécrétion interne, les substances fermentatives, lesquelles font jaillir, dès le jeune âge de l'enfant et comme une moisson prévue, les divers modes d'humeur et de caractère? La physiologie ouvre les avenues; mais un enchevêtrement de ronces continue d'entourer le château de mystère.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES PSYCHASTHÉNIQUES

Le terme de psychasthénie a été, on le sait, introduit par MM. Raymond et P. Janet[1] pour désigner « l'ensemble des sujets affligés d'obsessions, de manies mentales, de tics, de phobies ». Ces malades constituent, en effet, un groupe distinct. Au point de vue psychologique, les auteurs précédents leur assignent comme caractère primordial la difficulté « d'entrer en rapport avec la réalité, d'agir sur elle et de saisir son existence avec certitude ». Une pareille définition embrasserait dans la largeur de son acception un grand nombre de destinées diverses. L'empereur Guillaume II en figurerait, d'après P. Bourget[2], un échantillon accompli. « Il a voulu vouloir, écrit ce dernier, et comme aucune de ses volontés n'était fondée sur *une perception nette et sûre*, il s'est

[1] P. Janet et Raymond. *Les obsessions et la psychasthénie* Alcan, 1904.

[2] Paul Bourget. *Echo de Paris*, 12 novembre 1914.

Digitized by Google

trouvé sans cesse arrêté par le fait... L'obstacle qu'il n'avait point prévu surgit. L'instinct de conservation suspend l'acte et la vanité cherche une échappatoire. »

Il est permis, ce semble, d'attribuer les troubles de cet ordre à une intoxication profonde d'origine glandulaire ; malheureusement l'opothérapie, de quelque nature qu'elle soit, demeure absolument inefficace, et peut-être faut-il imputer la raison de cet échec tout simplement à l'explication qu'en fournit Gley[1] : « De l'action d'un extrait d'organe, écrit-il, on n'a pas le droit de conclure à un rôle équivalent de la sécrétion interne... La multiplicité des extraits qui provoquent une même action physiologique est une preuve de la non-spécificité de ces extraits ». Les médecins qui ne s'abandonnent point au courant de la mode ont maintes fois constaté ce que pareille thérapeutique comporte de décevant, quand le guérisseur n'a point soin d'en renforcer les effets par la confiance qu'il accorde aux vertus du remède. En dehors de la thyroïde et de l'adrénaline — avec moins de certitude de la poudre d'hypophyse et d'ovaire — les effets favorables de l'opothérapie comportent une part de suggestion qui, dans les miracles thérapeutiques proclamés, rappelle les cures extraordi-

[1] Gley. *Les sécrétions internes*, 1914, p. 47.

Digitized by Google

naires du moyen âge avec de la poudre de crâne humain contre l'épilepsie, la macération de punaises à titre de stomachique nervin, et la friture de souris contre l'incontinence nocturne d'urine.

Les psychasthéniques sont, comme les neurasthéniques, des intoxiqués, mais des intoxiqués affligés d'une habitude mentale — habitude motrice dans les tics, habitudes émotives dans le sens d'une idée angoissante qui se fixe.

Les neurasthéniques au plexus solaire excité sont des maigres, les psychasthéniques souvent gros mangeurs ont l'accablement inscrit dans le plus rose des visages qui se soit appuyé sur un menton douillettement garni. Il y a quelques années, une pièce, *Triplepatte*, était jouée à l'Athénée. Il s'agissait d'un aboulique. A Paris, le rôle fut créé par un maigre, à Berlin par un gras, et c'était bien plus drôle. Le manque de volonté chez le neurasthénique est fuyant et vite remplacé par une angoisse d'un autre ordre. Le psychasthénique, sans volonté, fixe son attention sur une misère qui devient sa torture, et ne sort pas du cercle infernal qui l'étreint.

Des deux facteurs qui constituent sa maladie : l'intoxication et l'habitude mentale, nous avons vu que l'opothérapie agit très mal sur le premier. A

Digitized by Google

la rigueur, chez des psychasthéniques gras, aux extrémités froides, de faibles doses de thyroïde. Mais cela est de peu de secours en général.

C'est l'habitude mentale qu'il s'agit de réduire et la tâche nécessite, de la part du médecin, la mise en œuvre de procédés psychologiques habilement calculés. Comme dans les autres névroses, l'émotivité est d'ordinaire la grande coupable. Le choc d'une idée ayant ébranlé les branches du sympathique à la faveur d'un trouble dans les sécrétions glandulaires ou bien encore d'un vice de nutrition héréditaire, il s'inscrit dans l'esprit une image morbide d'ordre affectif. Une fois gravée, l'image ne s'efface plus.

Une nouvelle émotion, venant ébranler la première, peut seule rétablir l'équilibre. La puissance d'affirmation chez le médecin, celle qui s'impose et ne discute pas, jouit d'une vertu de pénétration immédiate. Ému, le malade boit avec avidité le cordial de ces paroles fortes et salutaires qui remuent et calment en même temps. Toutes les conditions susceptibles de renforcer la valeur de l'affirmation — prestige, autorité, puissance de suggestion, bizarrerie même de l'ordonnance, agissent à titre d'auxiliaires efficaces.

La secousse émotive une fois produite, il reste à abattre l'habitude mentale morbide. Des habi-

Digitized by Google

tudes d'un autre ordre seront imposées, des disciplines de l'esprit auxquelles devra adhérer le consentement du sujet. Nous avons parlé de la nécessité de l'obéissance[1]; elle est la condition essentielle de l'amélioration.

Un malade qui obéit est un malade qui guérit. Les prêtres catholiques le savent bien, eux qui voient le confessionnal accaparé par les gémissements des scrupuleux. Les scrupuleux qui se soumettent à la lettre aux ordres de leur directeur entrent en voie de guérison. Malheureusement, il est difficile d'obtenir de leur part une adhésion suivie aux commandements formels qui leur sont enjoints; la bonne volonté ne tient pas; au premier effort le découragement s'en mêle, et c'est à qui enfreindra avec le plus d'aisance les règles du programme auquel il a promis de se conformer.

Ce que nous disons des scrupuleux s'applique aux phobiques, aux obsédés de tout ordre. Jadis Gruby dont nous avons plusieurs fois parlé, arrivait à la fois à émouvoir et à se faire obéir. Les malades qui allaient le consulter étaient bouleversés au ton rude dont il les recevait et c'était à eux d'écrire l'ordonnance sous la dictée du docteur qui se promenait par son cabinet les mains der-

[1] Ch. Fiesinger. *La formation des caractères*, Perrin, édit., p. 70.

Digitized by Google

rière le dos. Et puis il fallait voir quelles ordonnances! Alexandre Dumas fils, à dix heures du matin, devait aller manger une pomme verte sous l'Arc-de-Triomphe, et ainsi de bien d'autres dont nous ne rapportons pas l'étrangeté de la consultation.

Cette excentricité même était une force. Elle entraînait l'adhésion qu'une formule moins bizarre n'eût point subjuguée.

Néanmoins et sans recourir à des procédés qui répugnent à la gravité professionnelle, il est possible d'imposer un règlement d'occupations à heures rigoureusement inscrites. A 11 heures du matin, le malade copiera la page, par exemple, d'une lettre de Mme de Sévigné. De 3 heures à 5 heures, promenade en voiture ou en bateau. De 5 à 6 heures, visites; — à 6 h. 1/2 piano. L'important est de ne point admettre de dérogation à l'exécution de l'ordonnance. Il s'agit d'enrichir le cerveau d'habitudes quotidiennes. Les images mentales ne peuvent se fixer en habitudes qu'au prix de leur répétition voulue d'abord, automatique par la suite.

Que si un curieux s'inquiète de connaître le pourquoi de ces habitudes morbides, nous ne pouvons que lui rappeler une faculté constante du système nerveux : l'aptitude qu'il a de fixer les

Digitized by Google

images mentales est d'autant plus avertie que lui-même est doué d'antennes mentales plus subtiles. Les nerveux, plus que tous autres, sont sujets à inscrire à titre définitif dans leur automatisme mental des impressions fugaces, ténues, qu'un cerveau plus lourd eût laissé échapper du fait de sa puissance de réceptivité moindre. Un nerveux, un jour, pour traverser une rue, le fera à un endroit déterminé, le lendemain, s'il a choisi la même destination, il traversera la rue sans y songer, à la place exactement la même.

Un esprit à cerveau obtus ayant omis d'enregistrer l'image mentale de la veille ne se verra nullement dominé par elle. Il traversera la rue d'un côté un jour et le lendemain dans son milieu. Pour que l'automatisme pénètre dans un cerveau engourdi, il faut que les images mentales se succèdent, dessinées sur un même type régulièrement reproduit : impressions de la vie quotidienne, menues occupations de l'intérieur, vie de bureau, etc.

Si les nerveux sont particulièrement exposés aux habitudes — et les médecins le savent bien qui mettent ces êtres fragiles en garde contre le goût si vite contracté de l'alcool ou de la morphine — si les nerveux versent dans le besoin immédiat des répétitions automatiques, chez les psychasthéniques, ce besoin a trait à des images mentales morbides dont les traits se gravent vigoureuse-

Digitized by Google

ment et résistent aux corrections que leur oppose le dessin des réalités.

L'habitude est prise parce que le psychasthénique est un nerveux. Elle est morbide parce qu'il est un intoxiqué.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES HYPOCHONDRIAQUES

Le psychasthénique enrôle dans ses bataillons les compagnies des hypochondriaques; mais ce sont là psychasthéniques d'un ordre spécial. L'instinct de conservation, s'il se dresse dans nombre de phobies psychasthéniques, ne se hérisse qu'en vue de craintes d'ordre externe : peur des espaces, des microbes, des voleurs. L'hypochondriaque, lui, a sa rétine tournée en dedans. Ce sont ses organes qu'il voit fonctionner de travers et des sueurs froides, un tremblement, le désespoir le saisissent à cette contemplation qui le torture et dont il ne peut s'arracher.

Le « Malade Imaginaire » de Molière est un hypochondriaque dont la phobie ne se fixe que vers un seul organe : l'intestin. Chez d'autres, c'est le cœur, l'estomac, la vessie, les reins, l'utérus. Chez d'autres encore, c'est l'angoisse d'une maladie infectieuse : tuberculose, syphilis, cancer. La phobie est fixe, concentrée sur l'unité de la maladie

Digitized by Google

redoutée, ou bien elle est mobile, sautant d'une angoisse à une autre, s'éteignant à droite pour ressusciter à gauche. Un malade, tour à tour, se croit atteint de myocardite, d'artério-sclérose, de cirrhose du foie. Son erreur lui étant démontrée avec force arguments à l'appui, il dépêche un petit bleu au médecin qui vient de le rassurer. « Et la dégénérescence amyloïde du rein, écrit-il, triomphant, vous avez oublié l'amyloïde. » Ce pauvre diable, qui n'avait aucune fortune, consacrait toutes les sommes dont il disposait à des analyses d'urine : toutes les quarante-huit heures il en faisait pratiquer une, s'évertuant à faire jaillir de l'obscurité des conclusions, la justification de ses craintes.

De toutes les psychasthénies, la phobie hypochondriaque est la plus tenace; enfonçant ses racines dans l'instinct de conservation terrorisé, elle ne guérit plus qu'exceptionnellement à partir d'un certain âge. L'image morbide s'efface avec d'autant plus de peine que le sujet a dépassé la cinquantaine. La vieillesse oppose une barrière infranchissable; le même entêtement qui fait persévérer un sujet dans le sens de ses résolutions, l'enfonce dans la fixité de l'idée morbide.

Une hypochondriaque cardiaque, âgée de cinquante ans, voit sa voiture renversée par une auto; du coup ses palpitations et ses faux pas, l'en voilà

Digitized by Google

débarrassée subitement et à titre définitif. Une autre plus vieille et ayant dépassé la soixantaine, séparée des siens à la déclaration de la guerre, s'affole au contraire et va plus mal. Tellement il est vrai qu'une secousse émotive redresse ou culbute suivant l'énergie des réactions et les conditions d'âge.

Si les psychasthéniques se laissent à l'occasion envahir par une passion dont la tempête — tel l'amour — calme l'esprit en ravageant le cœur, les hypochondriaques ne jouissent point d'une semblable fortune. Toujours repliés sur eux-mêmes, ils ne conçoivent d'autre passion que celle de leur conservation individuelle. Trop amoureux sont-ils de leur personne pour le devenir d'aucune autre.

Ou plutôt, si fascinés sont-ils par leur angoisse que non seulement aucune source d'intérêt ne les captive, mais que l'instinct de nutrition même s'annihile totalement. Tel ce malade dont nous parlions plus haut et qui se privait de nourriture, ne s'alimentant que de pommes de terre et de lait, pour s'offrir le luxe des analyses multiples sur lesquelles s'acharnait le délire de son interprétation.

On comprend le retentissement sur le caractère d'obsessions aussi martelantes. L'hypochondriaque égoïste et sec n'a de cœur que pour ses propres

Digitized by Google

maux. Affaissé, morose, son oreille ne s'ouvre qu'aux propos où puisse s'encadrer le récit de ses propres peines. En les exprimant, il se soulage, et comme l'obsession le poursuit, à peine a-t-il terminé, qu'il recommence, si l'on peut appeler recommencement la traduction en mille nuances des tortures diaboliques qui le martyrisent.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES MÉLANCOLIQUES

La tristesse, l'anxiété, le désespoir abattent les psychasthéniques, mais seulement à titre de symptômes consécutifs. L'idée fixe règne; les manifestations dépressives s'ordonnent sous la tyrannie de son absolutisme. Dans la mélancolie, c'est la dépression qui commence. Sous l'effet de l'atteinte profonde portée à la nutrition, — atteinte peut-être non plus d'origine toxique, comme dans les psychasthénies, mais plutôt de nature infectieuse, — les sécrétions internes troublées dérangent le rythme normal des transmissions nerveuses, et celles-ci, faussées dans leurs accords, viennent jouer leurs notes discordantes sur un appareil profondément détraqué, nous voulons dire la cellule nerveuse psychique elle-même.

Chez l'hystérique, le neurasthénique, le psychasthénique, la vie du sympathique viscéral, les sécrétions internes subissent des déviations plus ou moins marquées. L'appareil récepteur, dans

Digitized by Google

son ensemble, demeure sain. Les premiers reconnaissent l'absurdité de leurs conceptions; contre elles, ils tentent la lutte; le mélancolique s'abandonne et subit sans révolte la fatalité du destin.

Sans doute, les lignes frontières ne sont pas toujours nettement dessinées; psychasthéniques et mélancoliques peuvent se rencontrer sur des terrains mixtes et échanger entre eux un partage plus ou moins complet de leurs troubles. Ces types intermédiaires, connus des aliénistes, risquant de jeter la confusion, ne nous arrêteront pas.

Le mélancolique, à l'état de pureté, diffère du psychasthénique par des distinctions multiples. Tout d'abord, la cause infectieuse possible. L'étiologie infectieuse des maladies mentales est démontrée pour la confusion mentale, où les états mélancoliques alternent souvent avec des périodes d'excitation; elle est certaine pour la paralysie générale où la syphilis joue la grosse partie, probable pour la démence précoce. La folie maniaque dépressive, l'épilepsie apparaissent à la puberté, période affectionnée des maladies infectieuses. La mélancolie débute souvent à la façon d'une infection générale : troubles gastro-intestinaux, état saburral, accélération du pouls, légère élévation thermique, le soir (T. 37°,8 à 38°,2). La forme suraiguë avec stupeur donne l'impression d'un système nerveux anéanti

Digitized by Google

par une charge infectieuse écrasante. La durée de la maladie souvent cyclique (quatre à six mois), a des retours à l'occasion de causes parfois puériles : infections indéterminées d'origine gastro-intestinale : prédisposée par une vulnérabilité héréditaire, la cellule nerveuse se laisse envahir sans résistance et se désagrège passagèrement.

Le caractère normal du sujet, chez le psychasthénique, n'agit guère sur la nature de l'idée obsédante qui le tourmente. Un sujet simplement nerveux happera au passage une manie, un tic, une obsession qui dériveront simplement d'une image morbide recueillie au hasard, fixée aussitôt en centre d'habitudes mentales. Un tel sera hypochondriaque, tel autre phobique et phobique pour une variété innombrable de craintes imaginaires. La sensibilité primordiale du sujet n'aura guère agi qu'en favorisant l'attache du trouble mental à la tendance émotive du moment.

Chez le mélancolique, il est rare que la maladie n'apparaisse point comme l'exagération d'un état normal. Ce sont les timides, les réservés, les timorés, les doux, les indécis qui versent dans la mélancolie, de même que les sujets excités, expansifs, tumultueux de gestes et surabondants de paroles roulent allègrement vers les états maniaques.

La maladie déclarée, le médecin ne peut rien.

Digitized by Google

Sa visite soulage le psychasthénique. Le mélancolique n'en a cure. Ce qu'il demande, c'est la paix ; ne rien voir, ne rien entendre, demeurer immobile dans le mutisme et laisser traîner un œil éteint sur la mort de ses désirs. Le médecin qui lui déplaira le moins sera celui qui, en sa présence, se tiendra le plus calme et ne s'exprimera qu'en paroles rares. La sollicitude empressée de ses proches l'exaspère ; à leur approche, il fronce les sourcils, la crispation de son masque se détendant avec leur départ.

Un médecin suisse s'est acquis une grande réputation dans le traitement des mélancoliques. Ils viennent à lui en effet au bout de nombreuses semaines d'infructueux traitements quand le cours habituel de la maladie touche à son terme. On dit : « l'habile médecin ». On devrait plutôt dire : l'habile homme, puisqu'il édifie sa gloire sur une prévision de circonstances qui se produiront fatalement.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

LES TYPES ORGANIQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LES INSTINCTIFS

La mode, il y a peu de temps encore, élevait les sollicitations de l'instinct au-dessus des voix de la raison. L'instinct où rentrent les différents appels de la vie affective voyait clair, comprenait, indiquait les voies sûres. Dans l'ordre des constatations psychologiques, une telle affirmation manquait d'exactitude ; l'instinct sans la raison risque de commettre bien des bévues. En matière pathologique, ses aberrations ne se comptent plus.

Chez le malade, l'instinct est un guide inégal et souvent de dangereux conseil. Il n'intervient guère, à titre d'indicateur précis, que devant le danger immédiat et pressant. En face de la mort, il se redresse ; jusque-là, il somnole, insouciant des résultats.

Chaque jour l'autorité du médecin entre en conflit avec les protestations de l'instinct chez le malade. Cette lutte tient à une double cause : l'aveuglement de l'instinct incapable de discerner les

Digitized by Google

conséquences d'une imprudence et les préventions du malade ; mal informé par l'instinct, le sujet, sous la pression des jugements préconçus, s'égare plus profondément dans la voie fâcheuse. Se trompant à son insu, il renforce, du fait de l'amour-propre qui entre en jeu, les raisons de son erreur. Les esprits intelligents appellent cela de la logique. Logique, en effet. Les déductions fausses sont ordonnées avec rigueur, teintées à la couleur du vice qui adultère le raisonnement initial.

Les instinctifs, du jour où la maladie les touche, se trompent du tout au tout. Certains dyspeptiques ont faim et la nourriture leur fait mal; plus ils mangent, plus ils maigrissent. Les arthritiques réclament de la viande qui aggrave leur trouble de nutrition; les diabétiques rêvent au sucre et aux féculents qui augmentent la soif qui les tourmente. Les cardio-rénaux affirment leur besoin de nourriture en termes véhéments : « Je ne veux point m'affaiblir, déclarent-ils », et par crainte d'épuisement, ils versent dans les rechutes continues et ouvrent jour à des accidents de toute gravité.

En sorte que la voix de l'instinct, si elle est écoutée, ne risque rien moins que d'envoyer le malade dans l'autre monde. Il n'en va pas de même chez l'animal. Chez ce dernier l'automatisme organique est moins entravé ; la volonté ne se met pas en travers du mécanisme des engrenages. Les

Digitized by Google

enfants, les sujets atteints de maladies fébriles qui terrassent la raison, reçoivent également des avertissements précieux de leur instinct qui fonctionne en toute liberté. Chez l'homme adulte et quand la fièvre fait défaut, les habitudes acquises priment les protestations organiques qui ne sont plus entendues. L'instinct précipite la fin. C'est là une pente fatale sur laquelle les malades se laissent glisser avec complaisance. Si les médecins crient holà, en avertissant avec énergie du péril, ils savent tous que leurs recommandations, en dépit de la vigueur, de l'accent, risquent de ne point être entendues.

Les instinctifs ont l'oreille distraite, c'est leurs appétits qu'ils suivent, non les conseils. Tout à la fin sans doute, la volonté finissant par chanceler dans l'assaut suprême, ils perçoivent l'imprudence commise, regrettent, acceptent de se soumettre. Souvent il est trop tard. Il n'est point bon de ne songer à la mort que lorsque son spectre se dresse à la porte. C'est l'histoire des instinctifs. Longtemps ils haussent les épaules, s'exclament, tournent en ridicule les ordonnances du médecin, se font une gloire de n'y point obéir. Quand l'heure fatale sonne, les voilà désemparés, implorants, dociles comme des brebis. L'instinct, débarrassé de la raison, se charge de la peur qu'il ne connaissait pas. La raison s'éloigne avec son bagage d'habi-

Digitized by Google

tudes, l'instinct demeuré seul se trouve face à face avec l'épouvante qui grandit.

Au médecin de ne point abuser et de se montrer bon. L'impatience plus d'une fois l'avait saisi et le désir de ne plus revenir. Aujourd'hui, son rôle est de consoler, d'autant que la situation ne laisse plus guère d'espoir. Suivant son instinct, le malade croyait bien faire. Ne lui tenons pas rigueur de ses imprudences. Puisqu'elles ne lui apparaissaient pas telles au jour où il les a commises, disons-nous que ce n'est pas de sa faute et que son droit était d'ignorer les égarements de l'instinct dont nulle expérience acquise ne lui avait permis de soupçonner les inspirations mensongères.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES CHASTES

La chasteté du corps a fait écrire bien des sottises ; inspirées par l'esprit de parti, nous ne nous attarderons pas à nous commettre avec les divers modes d'argumentation où elles s'expriment. A côté des polémistes, les femmes ont également pris la parole : « La chasteté de l'homme est impossible », déclarent-elles avec conviction. La politesse nous interdisant de les contredire, nous nous contenterons de faire observer qu'elles sont juge et partie dans la question et que l'attrait qui émane de leur personne, s'il ne devait éveiller chez l'homme qu'une admiration de tête, perdrait à leurs yeux certainement de son prix.

En fait, sur ce thème de la chasteté, il n'y a qu'une voix qui mérite d'être entendue : celle de la physiologie. Dans quelle mesure le renoncement aux fonctions sexuelles est-il possible et si ce sacrifice est susceptible d'influer sur la santé générale, — voilà le double problème qu'il importe de résoudre.

Digitized by Google

Dans ce domaine particulier, l'homme peut ce qu'il veut. Que sa volonté doive être robuste et que, pour triompher, elle évite les occasions de faiblesse — tentations, excitations, écarts de table — à cela aucun doute. La chasteté n'est accessible qu'à des natures d'élite qui, la foi religieuse aidant, terrassent victorieusement les révoltes des sens — pour y arriver Pascal se flagellait les chairs, — ou bien à des âmes pures par absence de tentation et à celles-là il serait trop généreux d'accorder quelque mérite.

Une hygiène spéciale favorise le triomphe de la volonté : hygiène intellectuelle, par le choix des lectures et des relations ; hygiène morale, par la hauteur de l'idéal en vue ; hygiène physique, par la modération du régime alimentaire, l'abstinence des boissons alcooliques, et la vie rude en général. Certaines pratiques — les pratiques religieuses du prêtre — aident singulièrement au résultat, plus aisé à atteindre, disait jadis Ferdinand Fabre, l'auteur de l'*abbé Tigrane* et séminariste dans sa jeunesse, que ne se figurent volontiers les profanes dont les pensées et le règlement de vie n'ont pas été orientés, dès l'enfance, vers la direction sacerdotale.

La chasteté est donc possible ; son observance est-elle capable de nuire ? Ce second point, bien

Digitized by Google

que soulevant des difficultés réelles, ne les révèle point insurmontables. Il existe une corrélation physiologique entre le fonctionnement de tous nos organes et en particulier entre l'activité sexuelle et celle de certaines glandes à sécrétion interne (thyroïde, parathyroïdes et probablement surrénales), dont un des rôles au moins est de détruire les déchets des mutations organiques. Les glandes sexuelles cessant de fonctionner, leur paresse aurait-elle pouvoir d'entraîner l'inertie des autres glandes et cette inertie serait-elle responsable de certains désordres de santé liés à l'auto-intoxication : dépression nerveuse, obésité, néphrite interstitielle, etc., plus souvent, ce semble, constatés chez les prêtres?

Si nous pénétrons ici dans un domaine obscur, un peu d'attention ouvrira toutefois jour à la filtration de rayons conducteurs.

Tout d'abord, le feu de la jeunesse n'a que faire, pour allumer les sécrétions internes, de l'étincelle des fonctions sexuelles. Les glandes fonctionnent avec véhémence dans la vingtième année et l'excitation de l'une n'est nullement nécessaire à l'éveil des autres. En sorte que la chasteté, si elle apparaît difficile à maîtriser, ne versera pas, à coup sûr, dans le péril d'une complication morbide quelconque.

A partir de la trentaine, la fougue tendant à

Digitized by Google

s'éteindre, la sagesse commande, à qui prétend demeurer chaste, de s'imprégner de certaines notions physiologiques générales. Le but à atteindre exige l'excitation directe des glandes à sécrétion interne, sans que celle-ci soit sollicitée par l'activité des glandes sexuelles.

Une vie active, coupée de détentes, de voyages, de distractions intellectuelles, semble la condition la plus salutaire. L'existence sédentaire du prêtre, en général, n'est point bonne, d'autant que la sobriété monotone et permanente de régime à laquelle l'astreint la maîtrise indispensable de sa volonté, amène déjà par elle-même un certain alanguissement de la nutrition. La vie est faite d'excitations ; la santé résulte d'un heureux équilibre entre elles. Seulement, les excitations s'émoussant avec l'habitude, combien nécessaire leur renouvellement, les modifications à leur rythme journalier, leur exaltation opérée par le changement. Ce ne sont là qu'aperçus rapides dont le développement nécessiterait de longues pages. Il nous suffit d'indiquer les lignes directrices ; elles éclairent, ce semble, de lueurs curieuses les avenues d'un problème, que l'ironie ou le défaut d'attention des informateurs avait obscurcies à la légère ou négligées superbement.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES SANGUINS

Bons mangeurs, bons buveurs et le reste, à semblable régime il y a de quoi offrir un profil majestueux et des pommettes en couleur. Inutile d'ajouter que chez de pareils sujets, les accès de violence sont monnaie courante. Un volcan surchauffé par l'accumulation des laves incandescentes, comment ne serait-il pas exposé à des éruptions saisonnières? Dans l'ancienne médecine, et la coutume régnait encore en Alsace il y a une trentaine d'années, tout gaillard fortement musclé et d'humeur colérique recevait le conseil de se faire saigner au printemps et à l'automne. Rien de calme comme le bonhomme, le lendemain de l'émission sanguine. Pour une semaine, il devenait un mari modèle; tellement que les dates des saignées coutumières étaient impérieusement rappelées par sa compagne si le sanguin s'avisait de les oublier.

Les congestions vives assurent un caractère brusque et la véhémence dans la pensée. Parfois

Digitized by Google

lumineuse, l'intelligence éclaire, dans les productions de l'esprit, des talents fermes, robustes, d'une imagination verbale abondante, mais impuissante à pénétrer. Hugo appartenait à cette race. Il occupait le sommet d'une échelle dont les degrés inférieurs supportent des natures coulées dans le même moule quant à la violence des sentiments, mais infiniment dénuées au point de vue intellectuel. Il en est en effet des sanguins comme des autres types de tempéraments. L'intelligence est une parure essentiellement variable.

Quand elle se manifeste, sa forme a toujours quelque chose d'épais et de lourd. La souplesse de pensées, le goût des nuances, la délicatesse, l'humeur légère, la faculté de comprendre et de lire dans les âmes, autant de mérites dont ces sortes d'esprits sont magistralement dépourvus. Leurs sensations sont trop rapides dans leur violence pour s'exercer avec fruit et extraire de l'observation les leçons ingénieuses et fines. Elles voient en gros et le sens des impondérables leur échappe.

Les maladies qui les frappent couvrent les cris d'alarme préalables de la dyspepsie. Elles passent outre à ces malaises stomacaux qui donnent du vague à l'âme, elles attaquent délibérément le foie, les reins, la nutrition profonde. « La nature aurait dû m'avertir », gémissait un jour Hugo, âgé de près

Digitized by Google

de quatre-vingts ans. Pris d'un malaise au sortir d'une de ses escapades hebdomadaires, un des siens, délégué par la famille, venait de le mettre discrètement en garde. Les maladies des sanguins font comme le tempérament de Hugo : la nature n'avertit pas. De là, pendant des années, cette apparence florissante, cette solidité de construction physique qui semble maçonnée avec des matériaux indestructibles. Dans les façades des nerveux, à tout instant des alertes se produisent : disjonction du ciment, crevasses, lézardes fines. Ces menus accidents épargnent les sanguins. Quand la maladie les touche, c'est pour de bon. Ce n'est plus une fissure sans importance, c'est tout un pan de mur qui menace ruine.

Bien des fois, le monde s'étonne : « Vous savez, ce gaillard taillé en hercule ; il est mort la semaine dernière ». La nouvelle aurait moins surpris si elle eût tué ce pauvre hère squelettique, au visage émacié et terreux qui fait peine à voir. Mais ce dernier résiste. Il a des nerfs vigilants ; au moindre danger, ils retentissent en vibrations tumultueuses et les réactions défensives d'accourir en toute hâte. « Des Trompe-la-Mort », ces sujets toujours souffrants et qui échappent aux atteintes graves, ainsi les baptise le langage vulgaire qui dans cette image pittoresque évoque une vérité médicale.

Digitized by Google

Les sanguins ne sont pas des Trompe-la-Mort. On pourrait plutôt les appeler des Trompe-les-Vivants. Sous leur enveloppe massive se sont infiltrés insidieusement des germes de désagrégation brusque. Le foie est congestionné; ses cellules, si une attaque infectieuse les menace, rendent les armes sans combattre.

En quelques jours une pneumonie entraîne la mort. Le foie et les reins fonctionnant normalement, la vie se poursuit sans accrocs et jusqu'à un âge avancé. L'exemple de Hugo n'est pas unique. Seulement, quand ils tombent, ces géants, la chute est sérieuse et il faut se garder de s'appuyer sur les apparences robustes pour déclarer : « Cela n'est rien ».

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES MAIGRES

Jamais maigre n'imprima mieux que Calvin les marques du tempérament au tour de ses idées. Il faut voir son portrait tel que nous le livre une des premières éditions de l'*Institution chrétienne* (Genève, 1569). Un bonnet plat, lacé par-dessous le menton, coiffe une tête anguleuse qu'allonge une barbiche de chèvre; le masque, éclairé d'un œil morne, se rejoint par un cou décharné à un tronc où se devinent les os saillants sous la houppelande feutrée d'un épais col de fourrure. La pensée intérieure, inquiète et hargneuse, serre contre le tronc les deux coudes, rétractés et terminés par des mains au geste avare, l'une appuyée sur un livre, l'autre légèrement surélevée dans l'extension de l'index. Quelle différence avec Luther, gras, rose, réjoui, et s'étalant de face dans la rotondité de ses chairs! Les portraits de Calvin le montrent toujours de profil. C'est sec et coupant; chez Luther, copieux et confortable. La grivoiserie

Digitized by Google

n'est pas loin dans une si riche luxuriance de santé. Les *Propos de Table* se comprennent et leurs développements libidineux, tandis que la figure de Calvin nous initie à la sécheresse et à l'aridité de sa doctrine de la Grâce et à ses affirmations sur la prédestination des damnés.

Quelle fut au juste la santé de Calvin ? Dyspeptique à coup sûr et ayant fort à lutter contre la paresse de son intestin. Parlez-moi au contraire de Luther. Il ne devait pas avoir besoin de pilules, celui-là. Le bon équilibre de ses fonctions s'affirme dans l'incarnat reluisant de ses joues. La dyspepsie et les inconvénients qui s'ensuivent sont en effet à la fois une cause d'amaigrissement extrême et d'irritation permanente. La misanthropie de la quarantaine s'éveille surtout chez les sujets dont l'estomac depuis quelques années a épuisé sa puissance de contractilité. Ajoutons que le trouble des fonctions digestives n'est lui-même, en général, que secondaire ; il fait suite à une série d'excitations d'origine émotive, lesquelles retentissent sur la musculature et les sécrétions gastriques. Seulement le courant qu'elles entraînent ne se fixe pas dans le lit des fonctions digestives. Il se porte encore ailleurs et modifie probablement le mécanisme des sécrétions internes ; d'où cet amaigrissement rapide qui s'explique insuffisamment par la mauvaise opération stomacale et rappelle celui des sujets

Digitized by Google

atteints de la maladie de Basedow, c'est-à-dire d'empoisonnement thyroïdien.

Les maigres sont des nerveux et digérant mal parce que tels. A côté des nerveux, réservons maintenant une place aux autres types d'efflanqués. Ils ne manquent pas : intoxiqués, malades organiques (appendicite chronique, tuberculose, etc.), la liste s'allonge à l'infini. Un trait toutefois les rapproche : une mentalité excitée, irritable, souvent méchante, différant à peine chez certains par un tour d'humeur particulier. La plupart sont pessimistes autant vis-à-vis du genre humain qu'à l'égard de leur personne. Ils trouvent tout mauvais et leur confiance vis-à-vis d'eux-mêmes est précaire. Chez le tuberculeux, il en va autrement. Le pessimisme aigre qu'il nourrit à l'endroit d'autrui contraste, dans l'occurrence, avec l'optimisme convaincu dont il envisage l'avenir relativement à soi. Une confiance irréductible dans son destin, un destin qui, au milieu d'une humanité détestée sans doute, continuera de le faire vivre de longues années, tel est le sentiment violemment enfoncé dans son cœur.

En dehors des maladies organiques, les maigres simplement nerveux atteignent souvent un âge avancé. Calvin, il est vrai, ne vécut pas vieux, puisqu'il mourut à cinquante-cinq années.

Digitized by Google

En général, les tempéraments secs dépassent de beaucoup cette limite. La plupart des centenaires ont, à l'âge moyen de la vie, connu des périodes de dyspepsie tenace. L'état précaire de leur estomac leur interdisant tout écart, la sobriété qui la prolonge leur assure un avantage sur lequel ils ne cessent de gémir. Hommes et femmes, sur ce chapitre, unissent étonnamment leurs plaintes.

Dans sa jeunesse toutefois, c'est-à-dire de dix-huit à cinquante-neuf ans, la femme ne s'en prend pas uniquement à son estomac. C'est la maigreur qui l'exaspère. « Docteur, c'est à faire peur, regardez. » Ce disant, elle découvre ses clavicules. Il s'agit d'effacer les saillies disgracieuses, de rembourrer d'une étoffe aimable les plis des chairs. « Surtout, docteur, n'engraissez que la poitrine. » A aucun prix, le régime ne doit influer sur l'épaisseur de la taille. L'abondance est tenue de choisir son terrain et de s'imposer des limites. Pas de débordements en dehors des frontières assignées. Le docteur réfléchit et promet. Il faut toujours contenter une jolie femme. Par définition, en effet, toute femme qui formule une demande impossible doit être tenue pour jolie. Le charme de sa grâce efface l'impression fâcheuse que pourraient provoquer ses caprices et il est très malséant, puisqu'elle est nécessairement jolie, de se souvenir que deux baguettes noueuses dessinent ses clavicules.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES GLOUTONS

Manger, pour le glouton, est le but suprême. Il deviendra obèse, diabétique, goutteux, albuminurique, et son refrain, quand il devra se soumettre à un régime, se clora toujours sur la même réclamation : « J'ai faim » clame-t-il désespérément. Accablé par les habitudes de goinfrerie journalière, l'instinct de conservation ne sonne point la cloche d'alarme. Il n'avertit plus du danger. Ce n'est que dans le très jeune âge, avant l'époque des habitudes mentales, que l'instinct de conservation remplit sa mission tutélaire. Plus tard, les fausses directions sont prises. La nature est impuissante, à elle seule, à rétablir dans la correction des plis, les cassures de l'étoffe. Il faut que la volonté s'en mêle et voilà le malheur. La volonté du glouton est incertaine et débile. On lui demande un acte dont il se sent incapable : renoncer à son appétit.

Il avalera tous les remèdes, videra les officines, à condition que cette faculté absorbante ne soit pas

Digitized by Google

limitée à l'ingestion des drogues. « De grâce un plat de victuailles, toutes les potions que vous voudrez, mais joignez-y un bifteck. » Si le médecin cède, ce sont des accidents; s'il résiste, le malade prendra l'univers à témoin qu'il meurt d'inanition. Rien de plus curieux que cette obstination chez un sujet que son entêtement de nourriture expose aux affres de la mort. Voilà le malheureux anhélant, les yeux fixes, le front couvert de sueur, sous l'angoisse de la fin prochaine. « J'ai commis une imprudence » gémit-il. Maudit bifteck! « Dorénavant, la cuisinière le laissera dans la casserole » glapit la femme excitée et furieuse.

C'est en effet le sort du glouton d'avoir à baisser la tête sous les cataractes conjugales. Particularité qui le range dans le groupe des maris heureux. Prévoyant en effet les causes de l'orage — dans l'espèce les écarts de régime — il ne tient qu'à lui d'en conjurer le déchaînement. Mieux partagé, grâce à ce privilège, que les pauvres diables qui, rentrés chez eux, tremblent d'avance, ignorants du nuage qui va fondre sur eux. Lui, il n'a qu'à suivre son régime; à ce prix une paix quiète régnera sur sa demeure.

La faiblesse de volonté chez le glouton se double aisément d'un manque de virilité. Toute sa valeur réside dans le jeu de ses mâchoires. Son courage est flageolant. Pour s'affirmer, sa vaillance a

Digitized by Google

besoin d'être soutenue, il lui faut des points d'appui, des compagnons qui lui servent de contreforts. Quel exemple d'une semblable infirmité que celui fourni par la race allemande ! Pendant la guerre, les prisonniers boches n'avaient qu'un souci : manger. Les officiers préféraient boire. Noble race qui, son appétit satisfait, fusillait, en manière de passe-temps, les êtres inoffensifs, enfants ou femmes, et quand il y avait péril, si le nombre n'y était pas, se rendait sans combattre.

Au besoin de victuailles, dans ces natures frustes, se superpose, en cas de maladie, la nécessité de doses médicamenteuses énormes. Un français serait empoisonné par les doses que fixent les codex allemands. Les risques d'intoxication exigent, chez le français, une diminution d'un tiers ou de moitié, preuve que le domaine pharmacologique, comme les autres, ne tire en Allemagne son fruit que du mérite de la quantité. Quantité dans l'architecture, ce qui caractérise le kolossal, quantité dans l'érudition, c'est-à-dire entassement de monographies copieuses, quantité dans les arts, ce qui assure l'écrasement et la lourdeur. Il faut ajouter : quantité dans la pharmacie, dans les potions, pilules et suppositoires. A ce prix seul le remède sera déclaré salutaire de par le volume des résultats.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES SOBRES

Un des dogmes soutenu avec le plus de ferveur fut pour un temps le dogme de la suralimentation. Il fallait se nourrir et encore, et davantage. Si le malade prenait du poids, c'était une gloire et le triomphe. Nul ne se demandait si cette graisse encombrant les tissus signifiait vraiment une amélioration et ne dépendait pas plutôt d'une nutrition viciée.

Il est des sobres obèses : la modération dans la nourriture peut s'accompagner d'embonpoint et accuser un trouble dans les échanges organiques. La machine tire mal, bien que le combustible soit réduit. Elle s'encrasse et la graisse se fixe comme une suie. Bien des sujets ne mangent pas parce que l'appétit fait défaut. Habitudes de sobriété qu'il paraîtrait excessif d'ériger à l'honneur d'une vertu de sacrifice, la difficulté de l'imprudence réduisant la valeur du refus.

Le sobre, dans la véritable acceptation du terme,

Digitized by Google

est celui qui consomme peu, aliments ou boissons, en dépit d'une santé parfaite. Seulement, s'il se porte bien, ses goûts de modération, au lieu de répondre à une tendance naturelle, peuvent fort bien avoir été inspirés par un sentiment surajouté. Comptez les sobres par vanité, par ambition, par hâte fébrile de courir à leurs desseins, comptez les sobres par amour, ceux qui dédaignent la vile matière et rêvent de pure flamme.

Dans l'antiquité, le médecin Erasistrate fut mandé auprès du prince Antiochus qui refusait le boire et le manger. « Vous êtes amoureux de votre belle-mère » déclara le clinicien. Et c'était vrai. Tellement que Seleucus Nicator, le mari, ému d'une tendresse aussi rare, s'empressa d'y faire droit, en abandonnant sa femme au fils qui se consumait d'amour. L'histoire ne nous renseigne pas au delà et nous ignorons tout du régime d'Antiochus une fois que brilla dans sa vie le rayon enchanteur dégagé par la séduction d'une belle-mère.

Telle jeune fille refusera de se nourrir par crainte d'embonpoint. Il lui sera représenté qu'une maigreur flasque est la plus pitoyable des enveloppes. Telle autre invoquera l'impossibilité absolue de digérer (anorexie mentale) ; une déformation

Digitized by Google

psychique règne à la racine de cette conviction, et le séjour dans une maison de santé peut devenir nécessaire pour rompre l'entêtement de l'inanition. Les sobres non plus volontaires, mais par nécessité, appartiennent au groupe des malades ordinaires et c'est la cause même du trouble physique en jeu qu'il conviendra de réduire.

Quel que soit le vice d'origine, il est une formule diététique qui court chance de réussir dans l'universalité des cas. Exercé à des réplétions modestes, l'estomac du sobre supportera mal les distensions exagérées. Peu de boissons ou plutôt les boissons en dehors des repas, ces derniers étant ordonnés fréquemment, toutes les deux ou trois heures et composés d'un seul plat. Un dyspeptique glouton ne pouvant être traité de la même manière qu'un dyspeptique sobre, l'habitude antérieure du sujet règlera ici encore la disposition du régime.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES OBÈSES

Les obèses par excès de table ont une mentalité différente des obèses par vice de nutrition. Les premiers disposent d'une sensibilité épaisse, cuirassée par la résistance formidable de leur estomac. Leur sympathique somnole, aucune protestation ne sort de ses filets nerveux excités ou distendus. Les digestions demeurent aisées et l'appétit insatiable. L'obèse mange, dort, accomplit ses fonctions organiques. Quant à l'intelligence, elle se repose. Son ambition se borne à enrober de prétentions le dogme des idées admises. Les billevesées politiciennes revêtent dans les bouches une importance d'oracle. Le consentement aux formules qui ont cours fait de ces hommes les soutiens solides de la République. Ils sont de la majorité. Hier encore, les mastroquets comptaient comme les grands électeurs du régime. L'autorité de la fonction se doublait chez eux de l'épaisseur de l'enveloppe. Ils versaient à boire et le ventre

Digitized by Google

majestueux qui les désignait au respect des consommateurs annonçait un coussin adipeux sur lequel pouvait reposer en toute sécurité la confiance du gouvernement.

Les obèses par vice de nutrition appartiennent à une tout autre catégorie. Renan était de ceux-là. Ces sujets mangent relativement peu, mais les ferments organiques font défaut qui détruisent les déchets vitaux en sorte que ceux-ci s'accumulent et s'embourbent dans les terres vaseuses du tissu adipeux. Une sensibilité vive, excitée du fait de la nutrition vicieuse, anime ces natures, dont la finesse intérieure contraste avec la lourdeur des chairs. Leur cerveau travaille et les muscles pendent inertes. De là une forme de mentalité tout à fait spéciale. L'activité de l'esprit jointe à l'impuissance des mouvements développe le goût des conceptions analytiques et minutieuses, encourage les dissections d'idées, poursuit les ramifications des postulats sociaux jusque dans les filets ténus où ils se perdent et se dissolvent, use de la loupe, des objectifs à immersion et à un moment donné, quand la matière s'est volatilisée sous la lamelle du microscope, salue avec un cri de joie l'atteinte de cette limite extrême où le fruit du labeur a ouvert les portes du néant. Le triomphe du sceptique érudit et raffiné jaillit de la constatation

Digitized by Google

de son impuissance et l'obèse qui répugne à l'action accueille le scepticisme avec la sympathie qui se dégage de l'ankylose de ses jambes. Au lieu d'un obèse sensitif, Renan eût été un maigre, les *Origines du Christianisme* n'eussent pas été écrites.

Les sensitifs actifs n'ont point le temps de couper un fil en quatre. A la racine de leur besoin de mouvements et d'espace, ils ont disposé des formules synthétiques résistantes et cohérentes dont ils se gardent de disjoindre les éléments fondamentaux. Ce sont des patriotes, des militaires, des croyants. Ils vont de l'avant, parce qu'il faut avancer et refusent d'entendre les raisons qui risqueraient de ralentir leur marche. La santé d'une nation est attachée à l'énergie de leur volonté.

Les sensitifs obèses, du fait de la difformité de leur nature, ne pourront s'évader de leurs fonctions de rats de bibliothèque et, pleins d'indulgence, sans doute, car la sévérité implique souvent l'activité dans la sanction, grignoteront, sans souci des résultats, les parchemins héréditaires où est promulgué l'exposé des grands problèmes.

Le traitement varie suivant la cause. Il est fort aisé de faire maigrir les uns et les autres, mais pour les obèses sensitifs, il convient d'y regarder à deux fois. Faute de quoi, les substances toxiques

Digitized by Google

emprisonnées dans la graisse pourraient se glisser hors de leur geôle et, rentrant dans le sang, produire des désordres divers, sur lesquels nous avons attiré l'attention[1]. Renan, toute sa vie, est resté gras : de là l'aménité de son humeur, les poisons qu'il fixait dans la graisse étant empêchés de porter leur action irritante par ailleurs et sur la charpente délicate de ses éléments nerveux.

[1] Ch. Fiessinger. Les accidents possibles des cures d'amaigrissement chez les cardiaques. *Académie de Médecine*, 6 octobre 1914.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LES LAIDS[1]

Dans les pages curieuses et fines, que M. Emile Tardieu consacre à la philosophie de la laideur, il est un trait de caractère qui ressort et assigne, aux sujets affligés d'un défaut esthétique, un relief tout particulier d'humeur et de pensée. Avant tout, le laid est content de sa personne. Si des réserves réduisent la valeur de sa beauté physique, bien vite, il trouvera des compensations dans l'idée qu'il se forme de sa valeur intellectuelle et morale ; son dédain enveloppe le commun des mortels et la beauté, s'ils en ont, ne sert que de cadre à l'insignifiance mentale, dont ils doivent être forcément affligés. C'est ainsi qu'en jugeront vis-à-vis de leurs semblables mieux partagés les hommes vraiment laids. Ces derniers ne s'estiment pas seulement supérieurs par l'esprit ; quand ils écrivent et qu'ils content l'histoire, ils ne considéreront pas

[1] Emile Tardieu. *Psychologie de la laideur*. Revue Bleue, 30 mai 1914.

Digitized by Google

aisément la laideur comme un attribut négligeable dans la fortune de leurs héros.

Parlant de l'apostolat de saint Paul : « Un *laïd* petit Juif l'a emporté », déclare Renan. Lui-même, le grand critique, de quel regard nouveau eût-il enveloppé le spectacle du monde si sa conformation physique se fût montrée différente. Son obésité l'inclinait au scepticisme, nous l'avons dit tout à l'heure, car une enveloppe trop pesante répugne aux formules affirmatives qui incitent à l'action. Mais la laideur de Renan, quel rôle a-t-elle joué ? Il faudrait fouiller son œuvre, y démêler la sympathie dont il caresse les êtres mal venus ou difformes, dépister les notations qui enregistrent les défectuosités physiques de ses personnages.

Au moins, si ses atomes s'accrochaient avec dilection aux hommes dont les contours étaient taillés aussi lourdement que les siens, Renan a-t-il échappé à un autre travers dont sont coutumiers les êtres mal partagés physiquement. En cela différent de Sainte-Beuve, tout aussi laid que lui, Renan ne se piquait point de succès féminins. Toute sa vie, Sainte-Beuve regrettait de ne pas être né capitaine de dragons. Les bonnes fortunes dont il se targuait dans l'intimité n'eussent point prêté au sourire, et lui-même, au lieu de répandre dans ses portraits féminins les parfums nuancés de sa plume, eût peut-être de ci de là pu se glorifier d'une conquête

Digitized by Google

moins exclusivement littéraire, si une fée moins ingrate se fût dès l'origine penchée sur son berceau.

De cela toutefois, nul n'a droit de se porter garant. Quand un homme a l'œil vif, l'esprit alerte et possède en plus la célébrité de Sainte-Beuve, s'il est repoussé des femmes, ce n'est point sa laideur qui lui vaut ces défaites. Il y a autre chose. Une femme d'esprit me disait un jour : « Sainte-Beuve devait être malpropre ». Et cela est possible. La saleté d'un autre critique, Gustave Planche, était proverbiale. Non point qu'il négligeât les soins de son corps; mais dans son bain quotidien, continuant ses lectures, il était peut-être parvenu à la fin de sa carrière sans jamais avoir pris une fois la peine de se savonner les mains. De Renan, il y a certain portrait où le peintre Bonnat, interprète fidèle de la réalité, avait eu soin de maintenir la bande de deuil qui bordait largement le pourtour des ongles[1]. L'union de la laideur et de la malpropreté physique apparaît comme une sorte de lien harmonique dont l'accord est bien fait pour refroidir de la part des femmes l'ardeur des velléités amoureuses. « L'âme du laid, abreuvée

[1] Il paraît que le portrait de Bonnat avait été inspiré par une malice du peintre et ne correspond pas à la réalité. Renan avait les ongles très soignés. N'a-t-il du reste pas écrit : « Je tiendrai à la propreté dans ma chambre et sur moi-même, faisant tous mes arrangements le soir et le matin ». Ernest Renan. *Fragments intimes*, Calmann-Lévy, p. 269.

Digitized by Google

d'amertume, n'est point belle à la fin », déclare justement M. E. Tardieu; mais le corps du laid, comment se comporte-t-il ? Quel est le chiffre de bains que prenaient Sainte-Beuve et Renan ? Jusqu'à quel point l'horreur de l'eau faisait-elle partie de la mentalité de ces grands travailleurs ?

La laideur chez la femme est souvent corrigée par la grâce. La souplesse des mouvements ferme les yeux sur l'imperfection des traits. M. E. Tardieu rappelle le portrait de M. Guibert sur Mlle de Lespinasse : « Elle n'était rien moins que belle, assure ce dernier, mais sa laideur n'avait rien de repoussant au premier coup d'œil ; au second, on s'y accoutumait ; et dès qu'elle parlait, on l'avait oubliée ». Si l'homme laid est souvent entraîné d'un sentiment très vif vers la femme, la femme laide a souvent la complexion des grandes amoureuses. Mlle de Lespinasse en est un exemple et combien d'autres avec elle ! Que, parfois, il se produise une idéalisation du mouvement passionnel ; que l'amour profane se transforme en amour divin, cela est possible, encore que rare. Les supérieures de congrégations ont l'œil très averti et quand une postulante est laide, elles y regardent à deux fois avant de l'accepter. « Des femmes se sont rencontrées, nous dit M. Tardieu, qui ont désespéré de leur visage et d'être aimées et se sont données à Dieu qui voit les âmes. » Sans doute, mais ces

Digitized by Google

vocations par dégoût, en quelque sorte négatives, ne sont point considérées comme l'expression d'un sentiment très noble.

Les postulantes laides au cœur aigri ne sont pas agréées ; la laideur dépare rarement le visage des âmes qui se sont consacrées à Dieu.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

CEUX QUI ONT CHAUD

On devrait plutôt dire « celles qui ont chaud », c'est un attribut des natures féminines de se plaindre de la chaleur. Dans un appartement, les femmes étouffent; en chemin de fer, elles abaissent les glaces. Il n'est pas de voyageur qui n'ait pris un rhume de cerveau pour complaire aux exigences d'une compagne de route qui le gratifiait d'un vent coulis dans la nuque.

Le moyen âge interprétait ce besoin d'air à la clarté d'un raisonnement dogmatique et savant : « La femme, disait-il, est un être humide : cet être humide a pour fonction de procréer; or la procréation implique la chaleur. Il faut donc que la femme, associant les conditions hygrométriques aux nécessités de température, soit à la fois humide en temps ordinaire et chaude comme il convient ». Rien de plus évident. Ajoutons que cette particularité physiologique a son importance, non seulement physiologique mais sociale. Dans un ménage, bien des

Digitized by Google

discordes naissent de cette différence dont les deux conjoints perçoivent les influences atmosphériques. La femme a chaud, le mari a froid. L'un ouvre la fenêtre, l'autre la ferme. Dans le lit conjugal, le soir, la femme repousse violemment la boule vers les pieds de son mari. « La Boule », trois actes de mésaventures intimes se sont jadis déroulés au théâtre du Palais-Royal, sur les conséquences de ces réactions opposées aux impressions thermiques.

Voyez les ménages des nerveux. Le mari grelotte jusqu'en juillet, la femme en janvier porte un corsage ouvert. Remarquez que l'émotivité est aussi fougueuse chez la femme que chez l'homme. Elle s'emporte avec une impétuosité égale et sanglote avec une abondante sincérité. Et pourtant le mari qui fait claquer la porte en sortant, à peine dégringolé dans la rue, sent qu'il oublie son pardessus et la femme, qui demeure désespérée sur sa chaise, court, pour ne pas suffoquer, à la fenêtre qu'elle ouvre toute grande. Napoléon était frileux, Marie-Louise avait trop chaud. Répandu à des milliers d'échantillons, cet exemple nous permet peut-être de comprendre.

Si le grand sympathique fonctionne énergiquement chez les deux, quand même l'intelligence est différente. C'est l'activité de la pensée qui vaut la frilosité de l'homme. La femme en général appuie des sentiments véhéments sur des associations

Digitized by Google

d'idées lentes. Elle s'irrite, se bute, se cramponne. Démontrez-lui qu'elle a tort, elle ne veut rien entendre. Son opiniâtreté décèle son impuissance; se plier à une autre attitude mentale dépasse sa portée. Elle a chaud. L'homme, autour de sa colère, groupe des éléments de jugement qui se heurtent, se bousculent, modifient, corrigent l'inspiration première. Il a froid.

Les femmes intelligentes partagent cette vulnérabilité de la sensibilité thermique : le moindre courant d'air leur donne le frisson. Faut-il chercher dans une raison chimique l'origine de cette hypersensibilité, conclure à une déminéralisation phosphatée de l'organisme, à un simple trouble d'épuisement nerveux de nature dyspeptique ou consécutif à la contention de l'esprit ?

Le moyen âge était sûr de ses explications. On nous permettra de ne pas affirmer avec la même force, bien que certaines certitudes soient dès maintenant acquises.

Nombre de femmes ont trop chaud parce que sur l'émotivité accrue se superpose un trouble de la sécrétion thyroïdienne. Ici la thérapeutique possède prise. Mais ailleurs et si la lenteur dans les associations d'idées est seule en cause ? Des injections de glycérophosphate ? Hélas !

Heureusement que le médecin est rarement consulté sur des troubles de ce genre. Le mari frileux

Digitized by Google

est seul à s'en plaindre. C'est affaire à lui de s'entendre avec sa femme. Les lamentations où il s'éternise ne réduiront pas la portée de son imprudence première. A l'heure des fiançailles que ne s'est-il enquis discrètement : « Avez-vous trop chaud, mademoiselle ». Si oui, le futur conjoint, grelottant à ce moment dans la chambre, n'a qu'à s'excuser et à prendre congé. Et le lendemain il écrira qu'un voyage imprévu l'appelant au loin, il a le regret d'interrompre ses visites pour un temps qu'il lui est malheureusement impossible de spécifier.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LES SEXUELS

L'amour physique, s'il complète aisément les épanchements tendres, peut réclamer sa place en dehors de tout sentiment superposé. Il est des sexuels à cœur sec dont les désirs impérieux n'admettent ni préliminaires ni atermoiements. Faut-il le dire? Certaines femmes éprouvent un attrait particulier pour de semblables personnages. Ajoutons à leur confusion que les suppositions que leur suggèrent les avantages des formes extérieures ne reçoivent point nécessairement leur confirmation de l'expérience.

Il y a quelques années, à la *Société de Pathologie comparée*, le regretté Launois présentait deux phénomènes : un géant et un homme-tronc. Le premier, atteignant une taille de $2^{m},20$ et ayant figuré à ce titre dans une baraque de la foire de Neuilly, fut remarqué par une demi-mondaine qui, après entente et conciliabule intime, le fit un matin quérir par une voiture à deux chevaux, « mais

Digitized by Google

quand elle vit de quoi il retournait, conta tristement le géant, elle me fit reconduire en omnibus ».

L'homme-tronc, un nain sans bras et sans jambes, se démenait tout joyeux et frétillant sur les bras de sa femme. Père de famille, il gagnait sa vie avec le produit de ses bonnes fortunes. Sa femme le portait à domicile et les largesses des demi-mondaines lui permettaient d'assurer dignement le pain de sa famille.

Le grand Frédéric, c'est à tort qu'il espérait une génération de colosses engendrés par des grenadiers géants. Dans l'intimité, ces gaillards, comme le géant de la foire de Neuilly, devaient plutôt faire piteuse figure. Les sexuels appartiennent bien plus à des individus de taille courte qu'à des types de haute stature. Il semble que chez ces derniers les sécrétions internes sont troublées et que l'allongement de la taille traduise l'expression d'une véritable déviation morbide. Nombre de nains jouissent au contraire d'une activité médullaire qui s'harmonise avec la richesse des échanges profonds.

Inutile de parler de leur intelligence, elle est vulgaire comme leur geste et banale comme lui. Ce sont des actifs médullaires, d'imagination courte et incapables de spontanéité.

A un âge avancé, le vice annonce souvent une atteinte cérébrale. La mentalité réduite lâche les

Digitized by Google

freins aux réactions de la moelle. N'oublions pas l'instinct de conservation en jeu qui, par cet appel aux manifestations viriles, cherche à s'illusionner sur une durée de vie qui touche à sa fin. Lors de certaines convalescences inattendues comme il advient dans les maladies de cœur particulièrement graves, des malades âgés, vieillards de plus de soixante ans, tirent, de ce retour à la santé, une telle exaltation de vie, qu'ils ne songent à rien moins qu'à la bagatelle. Leur sexualité se réveille avec d'autant plus de vigueur que, la veille encore, ils étaient résignés à tous les sacrifices. L'instinct de conservation victorieux tient à se fournir les preuves évidentes de son triomphe.

Plusieurs de nos malades qui avaient dépassé la soixantaine ont commis la grande folie. L'un d'eux a même divorcé pour s'offrir le régal d'une jeune fille de dix-huit ans. Tellement il est vrai que le médecin, en remettant d'aplomb un malade, s'attire parfois les reproches indignés de la morale.

Le baron Hulot, de Balzac, n'était ni un cardiaque ni un affaibli au point de vue cérébral. Demeurant dans une note habituelle de médiocrité, il ne s'en écartait pas sur l'âge dans un sens plus fâcheux. L'avoir oublié indique une légère inadvertance de la part du romancier qui méconnaissait l'usure

Digitized by Google

graduelle des passions physiques avec les années. Ayant échappé à toute lacune cérébrale, le baron Hulot devait forcément baisser et non renforcer sa voix : objection qui ne tenant pas compte du type exceptionnel qu'était le héros du roman, prétendrait l'assujettir à la discipline de la règle commune. « Mes personnages appartiennent à une vie supérieure », aurait déclaré Balzac et à cette affirmation, en manière d'admiration pour le grand romancier, il est loisible à chacun de souscrire.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

LES AGITÉS

La suractivité des sécrétions internes, c'est bien elle qui semble produire l'agitation. Normale au cours de l'enfance et de la jeunesse, celle-ci s'apaise d'ordinaire avec les années, soit que la volonté intervienne pour la réprimer, soit que l'agitation s'éteigne d'elle-même, faute de feu intérieur pour l'entretenir.

Chez nombre de sujets, cependant, en dépit de l'âge, le foyer continue de flamber avec la même ardeur, le besoin incessant de mouvement se poursuit sans atténuation ni arrêt, et sans que l'intelligence du sujet intervienne dans cette folie. Des esprits supérieurs en partagent la tare avec les médiocres et l'homme de génie voisine avec le cerveau le plus dénué.

De cette parenté résultent pour le premier une série de mortifications qui l'atteignent régulièrement au cours de sa carrière. Apercevant l'agitation, le public hausse les épaules et passe. La

Digitized by Google

supériorité mentale lui échappe; il n'est frappé que par les signes extérieurs et apparents; ce qu'il voit dans un esprit supérieur, c'est ce qu'il appelle « la bougeotte ». Les femmes surtout s'impatientent contre un pareil travers; elles prennent en horreur le mari qui est piqué par cette tarentule perpétuelle, la manie de changer de place.

C'est pourquoi il n'est pas bon que les hommes de génie abandonnant leurs occupations habituelles, entreprennent un voyage avec leur compagne. N'ayant rien à faire, si le mauvais temps les condamne à la chambre, ils erreront comme des âmes en peine, du fauteuil à la fenêtre, et de la porte au jardin, d'où ils rentreront après avoir vérifié l'état du ciel. « Vous êtes insupportable » clamera la femme exaspérée de ce manège. Le pauvre homme en effet est insupportable. Résigné, il reprend sa place, jurant d'être sage. Un quart d'heure après, le voilà de nouveau debout et arpentant la pièce avec fièvre.

Fermée aux hautes qualités de son mari, la femme médiocre est excédée par la présence de cet être remuant à côté d'elle. Quant au mari, rien d'agaçant comme les admonestations incessantes de sa compagne qui le condamne, avec l'immobilité, à une attitude contre laquelle s'insurge la complexion de sa nature. Difficultés conjugales qui, s'apaisant avec les années, témoignent parfois

Digitized by Google

qu'il faut attendre la cinquantaine pour découper, dans un agité, l'étoffe d'un bon mari.

Un des défauts les plus communs à ces sortes d'hommes, est une distraction permanente. Leur cerveau mobile ne s'obstine pas et regarde ailleurs. D'où le dicton populaire qui fait de la distraction un synonyme de la supériorité mentale. Pour les agités intelligents, rien de plus vrai. Seulement n'oublions pas les autres, les médiocres d'esprit tout aussi agités que les grands hommes et dont la distraction est monnaie courante. Que maintenant ils arguent de ce défaut pour se frapper le front et dire : « Moi aussi j'ai quelque chose là », laissons-leur cette illusion. Elle n'a jamais fait de mal à personne.

La subordination de l'agité à la richesse des sécrétions internes le campe en bonne posture devant la maladie. Atteint de malaises fréquents, les maladies graves l'épargneront jusqu'à la fin. Rappelons-nous Voltaire valétudinaire toute sa vie et mourant à quatre-vingt-quatre ans. Quel type d'agité pourtant que celui-là !

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LES AGACÉS

Il existe deux sortes d'agacés : les passagers et les permanents. Les premiers reconquièrent rapidement leur bonne humeur parce que la source d'agacement s'épuise très vite; pour les seconds, il n'y a rien à faire. Agacés, ils le resteront.

L'agacement en effet reconnaît une double cause : une fatigue qui exagère l'émotivité et un ralentissement dans l'association des idées. Chez l'agacé permanent, la fatigue est en quelque sorte chronique : surmenage ou intoxication. On démêle à sa racine des excès, des veilles, une nourriture insuffisante, des chocs émotifs répétés, des troubles dyspeptiques, de l'intoxication intestinale, hépatique, rénale, surrénale, thyroïdienne, des infections aiguës ou chroniques.

La plupart des malades sont des gens agacés. Ajoutons nombre de gens bien portants. Ils ont les mêmes impatiences, des rebuffades similaires, le

Digitized by Google

besoin d'agression constamment hérissé. Ces sortes d'esprits sont aussi des fatigués, mais des fatigués par déficit mental inné, lequel s'irrite de son infériorité. L'émotivité accrue est ici d'origine directement psychique, exaspérée par la compagnie d'une intelligence boiteuse qu'elle promène en maugréant.

Rien qui agace en effet comme un obstacle à l'association des idées. Le sujet ne vous suit pas. Il est toujours en retard et comprend le lendemain : de là, désaccord entre l'accent de l'interlocuteur et le sien propre. La désharmonie est permanente et totale. Pour sympathiser, il faut suivre, discerner, comprendre. Effort qui dépasse la portée du pauvre homme.

Aussi bien, il est à plaindre, n'ayant pas d'amis. Son commerce est épineux, incertain, rétréci par une frénésie d'égoïsme replié sur soi. Dans les ménages, une grande longanimité est nécessaire pour supporter l'humeur de l'agacé. Homme ou femme, serrons d'une pression muette la main à l'autre, celui sur qui se déverse l'orage. Combien la croix devient plus lourde encore, lorsque l'agacé par infirmité de nature s'avise de tomber malade. La mauvaise humeur naturelle se double chez lui de la mauvaise humeur qu'il doit à son mal. Contre un pareil être, pas de bonne volonté qui prenne pied ; les dévouements les plus intrépides reculent.

Digitized by Google

Rien n'est bien, l'entourage, les soins, le médecin. Il est tel de ces malades qui fera mourir de chagrin tous les siens avant de s'empoisonner lui-même avec la surabondance de fiel qu'il sécrète. Phénomène bizarre, la sensibilité, étouffée à l'ordinaire, est susceptible, lors des secousses émotives, de jaillir en ondes d'attendrissement imprévues et soudaines. Jamais homme ne fut pleuré comme Socrate par Xanthippe. Si, dans son œuvre, elle fut aidée par la ciguë, son chagrin n'en fut pas moins sincère. La présence de Socrate assurait le maintien de son équilibre. Lui parti, les poches de bile ne trouvaient plus issue. Pauvre femme, les abcès distendus par le fiel lui coupaient le souffle. Elle fut bien à plaindre.

Dans les affections chroniques, l'agacé fait le malheur des siens; combien de temps se prolongera la misère de son commerce, l'évaluation manque de certitude. La faculté de résistance du sujet est fort inégale. Un dyspeptique se tirera d'affaire, un hépatique, un rénal risquent davantage. La gravité du mal dépend de la nature de l'intoxication qui a produit la fatigue.

Si l'agacé meurt, une épitaphe louangeuse et noble ornera sa tombe : « Le modèle des époux, la compagne adorable », que sais-je encore? Nulle formule ne paraîtra trop riche pour évaluer l'éten-

Digitized by Google

due de la perte. Ceux qui restent ont bien droit de compenser le peu de regret que laisse le disparu dans leur cœur, par l'accent d'emphase dont ils rehausseront son inscription funéraire. Et puis son départ rompt toute une suite d'habitudes, d'acquiescements dociles, de silences imposés dont l'entourage avait pris le pli. Le mort accaparait toute la famille à son chevet et lui imposait le despotisme de ses volontés. De tels tyrans laissant après eux un grand vide, les épitaphes qui le déplorent répondent souvent à la vérité d'un regret très sincèrement ressenti.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

LES TYPES INTELLECTUELS ET AFFECTIFS

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LES ÉGOISTES

L'égoïste offre cette particularité de clamer par le monde la possession de mérites dont il est superlativement dépourvu. Sans doute il travaille, mais c'est pour lui. Il aime sa femme, mais pour en faire sa domestique. Il est patriote, mais dans son intérêt. Il est religieux, mais dans l'espoir de son salut éternel. Élaguez le motif qui règle ses actes. Il ne restera que l'acte lui-même dont la nature en soi appelle l'éloge sans restriction. Travailleur, homme de foyer, arborant la cocarde de son pays et de son Dieu, fût-il jamais cœur plus noble et plus vaillant. N'en doutez pas, l'égoïste étant le premier à balancer devant la galerie le panache d'une supériorité qui lui semble incontestable et décisive.

Il contera qu'il se dévoue et que chacun de ses jours est marqué par un nouveau sacrifice. Il se ment à lui-même avec une telle sincérité de cœur que son mensonge se répand et finit par entraîner

Digitized by Google

l'adhésion de chacun. On dit: « quelle âme généreuse et haute ». Très grave, l'égoïste ne proteste pas, parce qu'un tel éloge correspond à la vérité. Quand il est malade, tout en affirmant son détachement, qu'il n'a besoin de rien et que nul ne se dérange, il agite à tout instant la sonnette d'appel. C'est l'heure du bouillon, un pli du drap le gêne, l'oreiller est trop enfoncé. Pendant que l'infirmier procède à la satisfaction de ces menues exigences, le malade répète : « Oh ! moi je ne suis pas difficile » et un quart d'heure après il recommence.

Le médecin est écouté avec une certaine méfiance. Se confier, c'est s'exposer. Le sujet a trop soin de sa personne pour se livrer au premier contact. Il est prudent, se renseigne, commente, multiplie les besoins d'explication. Au moment de déboucher la potion, une hésitation le saisit. S'il y avait erreur dans la préparation ?

N'est pas égoïste qui veut. Une sensibilité qui reploie ainsi ses ailes manque d'envergure et son énergie est pauvre d'étoffe. S'affirmant à la manière d'une marque de dénuement affectif, les sursauts des émotions qu'elle provoque sont trop faibles pour ébranler sérieusement les rouages profonds. Le système sympathique est épargné. Chez les âmes aimantes, généreuses, passionnées, il en va autrement et les vagues émotives qu'elles

Digitized by Google

soulèvent retombent lourdement sur les centres d'innervation organique qu'elles détraquent. Du fait de sa nature sèche, l'égoïste échappe à la violence de ces orages. Les troubles gastralgiques et les crises d'entérite muco-membraneuse ne l'atteignent que par exception. S'il devient malade, c'est sérieusement, insidieusement, à son insu. Aussi derrière des apparences de santé florissantes, ne convient-il pas de trop compter sur sa bonne mine.

Un égoïste de cinquante ans qui commence à se plaindre de malaises, fatigues, symptômes vagues ne doit pas demeurer sous l'étiquette d'un diagnostic douteux. Pour éviter une erreur, il convient de poursuivre et de renouveler les investigations. Faute de quoi, des appréciations fausses pourraient trouver crédit et égarer le pronostic.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES VIEILLARDS

« Un vieillard, disait La Bruyère, est fier, dédaigneux et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit. » Un pareil jugement est trop sommaire. Entre les différentes particularités qui signalent la mentalité du vieillard : indifférence à tout ce qui excède le cercle de ses habitudes journalières, sècheresse de cœur, exubérance et bourgeonnement de toutes les tares d'humeur et de caractère ; entre ces déviations plus ou moins accusées des tendances fondamentales, il est un trait qui intéresse spécialement le médecin et dont les philosophes ne parlent pas : je veux dire l'effacement des perspectives dans les malaises dont le vieillard est atteint. Sans doute, chez l'adulte déjà, pareille mentalité ébauche ses caractères ; ceux-ci toutefois ne s'organisent définitivement qu'aux dernières années de la vie. A un certain âge, il est rare que le trouble d'un seul organe retentisse sur la sensibilité. Toute la machine se détraque et les misères

Digitized by Google

se multiplient. Seulement, quand une affection grave est en jeu, celle-ci, aux yeux du médecin, occupe le premier plan, alors que pour le malade elle ne revêt pas plus d'importance que tel autre malaise qui l'agace : douleur vague au pied, pointe de hernie, dent cariée qu'il s'agit de faire extraire.

De cette divergence de vues entre le vieillard et le médecin peuvent naître de petits conflits dont ce dernier ne sait pas toujours déjouer l'éclosion. Le malade anhélant asphyxie dans son fauteuil. A quand sa visite chez le dentiste ? est la seule question qui l'inquiète. Au médecin de prendre au sérieux cette préoccupation têtue, comme toutes celles qui pénètrent dans une tête de vieillard. La visite chez le dentiste sera prochaine, le confrère peut l'affirmer, et il examinera avec sympathie le chicot, source de l'angoisse. Un sourire de reconnaissance sera le remerciement du malade. Au moins, voilà un médecin attentif. Il ne se laisse pas obséder par le rythme du cœur, s'intéresse à l'état de la mâchoire. Vous entrez du coup dans la confiance du client. Seulement, ne vous y fiez pas. Le vieillard a la mémoire courte et le sentiment de la gratitude ne se fixe pas. Après les dents, il y a une pointe de hernie. Apportez à la pointe de la hernie l'attention que vous avez dirigée sur l'inspection de la molaire. Ce n'est pas tout. Un doigt de pied est douloureux à la marche. Vérifions le doigt de

Digitized by Google

pied. Surtout ne nous pressons pas. Le pauvre homme a près de quatre-vingts ans : dans quelques mois, au plus tard, il risque de partir pour l'autre monde. La perspective du grand voyage ne l'émeut pas. Sans doute, il est pénible de ne pouvoir faire vingt pas sans être essoufflé. Pour le moment, la pression de la bottine éveille une souffrance vague. Vous objecterez que le malade, ne sortant pas, se contentera de chausser ses pantoufles. Gardez-vous jamais de pareille réponse. Elle vous enlèvera du coup la sympathie de votre juge. Il vous dit que les bottines lui font mal et cela ne saurait durer.

Armez-vous de patience et parlez bottines. C'est fini : cœur, dent, hernie, orteil ont été passés en revue. Il n'y a pas autre chose, un peu de courage pour quelques jours et tout ira bien. Au revoir, Monsieur.

A la prochaine visite, la litanie se dévidera suivant une formule identique. Suivez-en, avec un intérêt soutenu, les temps divers qui se succéderont dans l'ordre prévu. Pas de regard distrait, le même sérieux, le même soin méticuleux dans l'examen du cœur, de la dent, de la pointe de hernie, de la douleur au doigt de pied. Surtout, ne parlez pas d'autre chose ; aucune allusion à une circonstance extérieure qui ne se rattache pas directement à la santé du client. Les vieillards les plus intraitables sur ce chapitre sont ceux qui, dans leur vie, ont

Digitized by Google

été habitués à se faire obéir, soit qu'ils aient occupé de hautes situations, ou aient amassé de grosses fortunes.

Au médecin de se tenir sur ses gardes. Il aura beau guérir un vieillard des accidents les plus graves, le remettre sur pied alors que tous le jugeaient perdu; du jour au lendemain, pour une vétille, comme l'oubli de l'examen de la molaire, il se verra éconduit. Les femmes âgées sont, bien moins que les hommes, sujettes à ces modifications de sentiments. Jusqu'à la limite dernière, elles gardent intacts au fond de leur sensibilité des trésors de gratitude et de reconnaissance à l'adresse de leur médecin. Leur cœur ne se racornit pas comme celui des hommes. Il reste tendre et fidèle. Tout homme qui ne s'est pas mis en garde, par une discipline sévère sur soi, contre les dérèglements d'humeur et les lacunes d'intelligence, inséparables de l'âge, deviendra sur le tard un être sourcilleux, irritable et de commerce épineux.

La femme, au contraire, n'a qu'à se laisser aller à sa nature pour demeurer une âme confiante, émue à la parole qui va au cœur, et désireuse, avant tout, de conserver les bonnes grâces de son médecin.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES SOTS

Les sots sont des prisonniers d'eux-mêmes, avant tout incapables de s'évader de soi. Les quelques idées qui les mènent sont ligotées dans une mentalité hermétiquement close. Aucune ouverture, pas de lumière qui pénètre, pas de lumière parce que le rayon où elle se joue n'est pas susceptible d'être perçu. Il résulte de cette lacune une obstination, un entêtement dans la certitude que les démentis les plus vigoureux n'arriveront pas à entamer. Ténacité, direz-vous? Non pas. L'homme tenace a mûri ses plans en connaissance de cause; parce qu'il a su prévoir les éventualités hostiles, il a toutes chances d'en triompher. Le sot ne prévoit pas. Il est têtu parce qu'inéluctablement lié à ses idées et que l'absence d'imagination ne lui permet pas de prendre son essor sur leurs conséquences possibles. Ayant dit : « j'ai raison », il ajoute : « Je ne changerai jamais ». En effet, il ne change jamais. Une bûche, je vous assure, et qui restera

Digitized by Google

bûche. Sans doute la bûche comprend et c'est une supériorité par où le sot diffère du bête. Le premier reçoit les idées, mais ne les assimile pas. Le bête ne reçoit rien et n'assimile rien. Il est non pas seulement têtu, mais inerte. La glande thyroïde prise à l'intérieur peut quelquefois corriger cette inertie. Chez le sot, son emploi n'est d'aucun secours.

Il peut au surplus être doué d'une sensibilité très vive qui s'associe curieusement à son insuffisance mentale. Sur des réactions organiques tumultueuses, le sympathique a des bouillonnements de colère, seulement son écume balaie un esprit aussi résistant que le roc de la falaise. La véhémence de l'assaut est frappée d'impuissance ; pas un tour des idées qui s'en trouve érodé. De là pour le sot un contentement de sa personne qui va jusqu'à l'infatuation. Faut-il qu'il soit pétri d'une pâte rare pour échapper à la honte d'une empreinte neuve ? La boursouflure est le terme logique de la sottise. Se croyant fort parce qu'il ne bouge pas, le pauvre confond l'entêtement avec la fermeté et s'enferme dans la certitude d'une supériorité qui n'est point partagée par autrui peut-être, mais dont il ne saurait douter.

Les maladies du sot, si son sympathique fonctionne avec feu, rentreront dans la catégorie des

Digitized by Google

sensitifs ordinaires. Nourrit-il au contraire des réactions vaso-motrices dolentes, l'activité de ses sécrétions internes demeure-t-elle paresseuse, des stimulants, des injections hypodermiques excitantes verseront un peu d'huile dans les rouages ankylosés et grinçants. Dans sa conversation avec le sot, le médecin se gardera de toute ironie. Le sot est susceptible et n'aime pas qu'on plaisante. Par contre, les menus faits, les histoires scandaleuses, le récit des accidents quotidiens plairont à son esprit, épris des détails puérils. Mettons que son intelligence soit celle d'un concierge. Il verra toutes choses à travers les bésicles d'un concierge.

Respectueux des apparences, la froideur d'une conversation brève, l'accent d'un ton d'autorité exerceront sur sa personne un ascendant prestigieux. C'est pour lui que le silence signifie profondeur et l'inertie des traits dignité. Il admire à sa façon. Ce qui est plat pour un autre lui apparaîtra sous le relief de qualités de haute marque. Ainsi la raideur, l'impassibilité, la vulgarité engoncée.

Rien qui mette notre homme à l'aise comme le débit d'idées communes et si elles sont exprimées avec emphase, rien qui l'émeuve autant.

M. Homais était un sot. Avant la guerre, sa mentalité, ayant entraîné un courant de mode inattendue, était parvenue à imposer le modèle de son étoffe aux costumes des intelligences officielles. Ce

Digitized by Google

n'est point un avantage négligeable, à côté de ceux que nous avons conquis, d'avoir, sur ce chapitre encore, rétabli dans leur degré d'estimation exacte, l'ordre des valeurs mentales.

Des sots toujours et sans doute, mais la sottise ne conférera pas un diplôme de supériorité dont la seule présentation ouvrait hier encore aux bénéficiaires les portes des honneurs, toutes grandes.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES PAISIBLES

Distinguons les paisibles fins et les paisibles épais ; chez les premiers l'amour du repos nourrit le goût de la réflexion intime et de la méditation solitaire. Ce sont des délicats, des subtils, des nuancés. Les épais au contraire, fermés aux qualités de l'esprit, se recommandent seulement par les mérites du caractère. Ils ignorent l'irritabilité, comme les autres, et l'emportement n'est pas leur fait. Le bon équilibre des fonctions digestives les préservent des volte-face d'humeur. Ils demeurent doux, fidèles aux sympathies qu'a nouées l'habitude, décents dans leurs jugements, entourés de l'estime qui va aux êtres dont le mérite n'offusque l'amour-propre de personne.

Sous l'effet d'une contrariété, d'un chagrin, ils peuvent présenter des troubles dyspeptiques passagers, mais l'empreinte du mal est légère et n'enfonce pas sa griffe. Il est rare que la nutrition générale subisse une atteinte ; la teinte rose des joues

Digitized by Google

ne pâlit pas et le poids du corps, demeuré dans les limites normales, ne s'affaisse pas subitement. Les agités maigrissent, engraissent avec une rapidité qui fait le désespoir des tailleurs. Les paisibles pourraient porter vingt ans le même costume ; la coupe sera toujours celle du premier essayage.

Aux maladies aiguës, le paisible épais oppose des réactions modérées. Les hautes températures lui échappent. Dût la maladie se prolonger, il n'en a cure. L'inertie passive est sa manière. C'est son arme à l'état de santé, dans la lutte contre les circonstances hostiles ; il continue de la manier contre la maladie. Dans l'état paisible perce une pointe de dédain, dédain contre l'agitation de la vie, dédain contre les tumultes réactionnels des maladies aiguës.

En face de cette attitude, le médecin ne s'obstinera pas. Gardons-nous de stimuler trop vivement un organisme dont le caractère est de résister avec mollesse. Toute attaque vive est condamnée à un échec et la victoire ne peut être obtenue qu'au prix d'un effort qui se prolonge. Sachons donc attendre. Les doses élevées de remèdes seront exclues ; les bains, si leur emploi s'impose, ne seront pas prescrits à des températures trop froides. On commencera par des bains tièdes à 32°, frais à 28°, sans guère descendre au-dessous de

Digitized by Google

ce dernier chiffre. La surveillance du malade dictera la conduite du médecin. Avant tout, souvenons-nous que les paisibles sont volontiers boudeurs. C'est là une attitude mentale qui interdit une intervention brutale. Le paisible, vis-à-vis d'une agression thérapeutique véhémente, bouderait contre sa maladie et l'aggraverait fatalement, comme en état de santé, il s'enferme dans son mutisme et complique maintes fois par son silence une situation qu'un mot de sa part arriverait à débrouiller aisément.

Le paisible atteint-il un âge avancé? La longévité étant un attribut d'ordre héréditaire, cela dépend de l'âge de ses parents. L'instinct d'imitation qui permet au paisible de ménager son effort l'incitera sans doute à s'engager sur la voie qui lui a été ouverte. Il deviendra vieux si ses parents sont devenus vieux. A savoir toutefois et si un doute n'atténue pas cette certitude.

Les êtres placides en effet sont des êtres à habitudes. Habitent-ils la petite ville? Leur nonchalance les transformera vite en piliers de café, et les apéritifs de succéder à la consommation des bocks. Comment résisteraient-ils à la tentation? Les pauvres se laissent faire; l'habitude les condamne à l'excès et l'excès à la maladie. Pas plus qu'ils n'acceptent les drogues à haute dose, ils ne supportent sans dommage cette inondation de breu-

Digitized by Google

vages. Si leurs parents sont morts âgés, eux-mêmes, à convoiter le même destin, risquent fort de ne pas réaliser leur rêve, l'alcool étant, pour les plus résistants mêmes, un terrible dissolvant de l'habitude de vivre.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES MÉDISANTS

La médisance est une réaction de défense, si vous préférez : une soupape providentielle. Elle donne issue à la projection d'un venin qui, emprisonné et refoulé au-dedans dans les veines, aurait fini par étouffer le porteur lui-même. Aussi convient-il de serrer la main au bénéficiaire en manière de félicitation. « Cela fait du bien, n'est-ce pas, Monsieur ou Madame. » A Paris les hommes étant très occupés, c'est plutôt Madame.

Nombre de femmes néanmoins échappent à la règle. Soit éducation, soit hauteur d'âme, elles se gardent de risquer la moindre pointe. Leurs amies ou plutôt les femmes présentes, car une femme qui médit n'est jamais l'amie d'une femme qui ne médit pas, dans les causeries de salon, s'en donnent à cœur joie. Les piqûres se succèdent et Monsieur et Madame n'ont qu'à se tenir. Leur réputation en sort tuméfiée de boursouflures comme l'épiderme sous un bataillon de moustiques.

Digitized by Google

L'acharnement est déterminé par le sentiment initial. L'envie apparaît comme l'excitant par excellence et son aiguillon est de ceux qui ne se lassent pas. Gare à la femme qui sait plaire! C'est elle que l'épine malicieuse égratigne comme un terrain de choix. Tout le venin de la création, il n'y en a pas assez pour anéantir une semblable créature. Aussi la médisance à son égard enfle-t-elle la voix et devient-elle aisément de la calomnie. On n'insinue plus, on affirme, on n'exagère plus, on invente, on ne sourit plus, on s'indigne. La conversation emprunte le ton tragique. Une femme pareille! Est-il possible! C'est un monstre! Quelle horreur! Frémissantes, les amies se séparent, puisant, dans leur excitation partagée, un rajeunissement de sympathie qui leur fait promettre de se revoir au plus tôt.

Les femmes qui médisent, ayant l'horreur de toute conversation élevée, offrent l'avantage de vous renseigner tout de suite sur la nature des propos qui leur agréent. Les compliments qu'elles réservent si parcimonieusement à autrui, elles les acceptent sans vergogne pour elles-mêmes. Flatter leur vanité est une excellente manière d'endormir leur malveillance. En dehors de cette amabilité mondaine où il se tiendra délibérément, le médecin se gardera de toute appréciation trop nette-

Digitized by Google

ment formulée. Une grande circonspection entourera ses moindres réponses. La femme qui médit a tendance à se plaindre de son mari. La même pente intérieure qui l'intéresse aux papotages dénigrants, éveille son attention sur les petitesses de son compagnon de vie. Et comme sa qualité d'âme est douteuse, elle les énumère avec complaisance. La moindre approbation à ses paroles sera accueillie avec avidité pour être incontinent reportée à l'intéressé. Qui ne sera pas satisfait? Le mari, bien entendu.

La médication des médisants n'emprunte une marque spéciale qu'à la prudence avisée dont s'armera le médecin. Les maladies qu'il aura à soigner sont banales encore que leur cause d'origine soit parfois particulière. La solitude sur de semblables natures exerce des effets fâcheux. Elle les renferme en elles-mêmes et, faute de conversations où s'épancher, comprime le poison à l'intérieur et écrase de ses jets venimeux les branches du sympathique viscéral. D'où dyspepsie et palpitations. Le médecin, s'il prescrit du bismuth à hautes doses pour calmer l'irritation stomacale, ne sortira guère des limites de cette ordonnance exclusivement médicale. Son rôle n'est point de pousser à des confidences et de dire : « Soulagez-vous, Madame, en obéissant aux lois de votre nature ». La loi de la

Digitized by Google

nature est de dire du mal du prochain. La solitude s'oppose à cette possibilité. Devant pareil empêchement, chacun comprendra que la vertu des drogues médicamenteuses en reçoit un accroc plutôt fâcheux.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES MÉFIANTS

La méfiance est une précaution anticipée, soit, mais quelle maladresse fréquente dans ses procédés ! Elle est l'arme des faibles qui, n'osant risquer le combat en face, machinent des manœuvres préalables en vue de désarmer l'ennemi. Il faut des âmes enveloppées pour se prêter à pareil manège. La faiblesse chez elles se double d'astuce. Elles préparent, combinent, exécutent, et l'ombre protège leurs menées sourdes. Habile parfois et quand elle s'adresse à des natures de même race, la tactique échoue et se retourne contre le méfiant, lorsqu'elle est dirigée contre des âmes loyales et droites. Ces dernières, ne croyant pas au mal, avancent, ignorantes du piège. Pourquoi seraient-elles en doute ? Elles ont la conscience sereine. La confiance naît en elles de la certitude où elles sont à la fois de leur bon droit et de leur force. Qu'une trappe soit ouverte sous leurs pas, elles y tomberont peut-être. Mais à la sortie, le premier geste sera d'aller à l'en-

Digitized by Google

nemi et de le provoquer dans un débat franc. Inutile d'ajouter que le méfiant ne s'en retirera pas toujours avec avantage. La crainte inquiète qui l'obsède l'ayant poussé maintes fois à des provocations inutiles, il s'en prendra à des gens qui ne lui veulent aucun mal. D'où ripostes et batailles parfaitement gratuites qui n'auront d'autre résultat que d'isoler le méfiant au milieu d'un monde où il n'a pas d'amis. Aussi son humeur est-elle chagrine et s'estime-t-il très malheureux.

Sa conduite ne fera pas que de lui créer des inimitiés, elle servira fort mal ses intérêts. La réussite dans la vie n'a que faire de ces plans tortueux aigris dans la réflexion soupçonneuse. Elle exige, la réussite, de l'audace, mais une audace qui s'affirme en plein jour dans la netteté de l'attitude, la souplesse du talent, la fidélité scrupuleuse non pas seulement à une signature, mais à la parole une fois donnée. Pour endormir ses appréhensions, il faut au méfiant des actes parachevés en due forme, des écrits paraphés par-devant notaire, du papier timbré, l'attirail compliqué de la procédure. Dans le train ordinaire de la vie, ces précautions entravent, retardent, sèment la route d'obstacles multiples. Le méfiant n'avancera guère par peur d'être dupe.

L'inquiétude d'une pareille marche ne pouvant

Digitized by Google

être ressentie que par un esprit à la sensibilité vive, cette constatation, quand le malheureux tombera malade, réglera la conduite du médecin. Doses médicamenteuses faibles, comme chez tous les sensitifs, mais en plus, surveillance dans les moindres propos. Le méfiant prend ombrage d'un mot, d'un geste, d'un sourire, d'un mouvement des lèvres. Il faut tout expliquer et ne pas craindre de revenir à la charge. Le malade a besoin d'éclaircissements, d'affirmations, de paroles décisives dont il suit la vérité dans l'expression de votre regard. Il surveille, scrute, épie, à l'affût d'une contradiction, d'un conseil nuageux où il aurait chance d'attacher son doute. A la sortie, que le médecin se garde de s'entretenir avec l'entourage. Pareille imprudence soulèverait une vague de colère. Pourquoi converser derrière la porte ? Quel est ce mystère ? La vérité n'avait donc pas été dite ? Quelle audace de rassurer un pauvre diable dont la fin prochaine est annoncée quand il n'entend pas ? A sa visite prochaine que le médecin ne s'étonne pas si ces reproches véhéments l'assaillent dès son entrée. Laissant passer l'orage, il prendra la main du malheureux, protestera de la vérité de ses affirmations, mais tout de même, à part soi, se promettra à son départ et dans une pièce voisine de ne plus se laisser attarder par les mille questions de la famille.

Digitized by Google

A côté du méfiant emporté, il y aura place maintenant pour le méfiant gémissant, pleurant, geignant, prenant le ciel à témoin que jamais infortune égale à la sienne ne s'est traînée dans les détresses du pauvre monde. Ces différents mouvements d'âme ne laissent pas, une fois que l'instinct de conservation entre en jeu, de se fixer en une attitude nouvelle où s'effacent les plis du caractère. La crainte de mourir remplace la crainte d'être trompé ; la méfiance recule devant la volonté de guérir. Ces sortes de malades, désagréables, irritables, grognons, rancuniers, désirent voir le médecin pour lui dire des sottises, mais ils réclament sa visite et une grande déception les attriste si le médecin ne revient pas.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES INDÉCIS

L'indécis n'est point celui qui hésite avant d'avoir pris une résolution — la réflexion avec les mouvements d'âme opposés où elle s'attarde est seule cause de cette attente. L'indécis est celui qui ayant dit : « Je ferai cela », élude sa promesse, provoque les avis, écoute le dernier, se heurte à une objection qu'il ne prévoyait pas, se tâte avec inquiétude, est le plus malheureux des hommes.

Très différent de l'aboulique qui sait ce qu'il veut, mais est pris d'angoisse à l'idée de l'acte à accomplir, l'indécis ne sait pas ce qu'il veut. Il flotte, attendant l'inspiration lumineuse qui est éteinte par celle qui la remplace. Le but, l'aboulique le voit et ne peut l'atteindre ; pour l'indécis le but est perdu dans la brume, très loin, très vague, changeant de contours au milieu des nuées.

Une âme faible et craintive est à la racine de ce tremblement devant l'action. Des natures marquées

Digitized by Google

de cette tare quand elles embrassent une carrière strictement hiérarchisée voient, du fait de l'atmosphère d'autorité qu'elles respirent, s'accroître et s'aggraver en elles l'infirmité de naissance. Les occupations professionnelles des fonctionnaires les rangent dans un pareil groupe. Les règlements de l'administration à laquelle ils sont attachés les délivrent de l'angoisse de se conduire par eux-mêmes. Tellement que l'indécision renforcée par l'obéissance à une volonté indiscutée continue, en dehors des heures de bureau, de s'ébattre à l'aise et de s'épanouir à l'abri du refuge professionnel providentiellement choisi.

Dans leur domicile, les indécis, alors que la pression des circonstances les a contraints au mariage, arrivent à imprimer, de par leurs hésitations mêmes, un caractère très particulier à leur femme. Ou celle-ci porte culotte ou elle n'est jamais là. Impérieuse ou absente, il n'y a guère de milieu. Les tons de commandement roulent comme un tonnerre bref, ou la femme invoque des courses au dehors. Le mari s'étonne bien quelquefois, il estime que l'absence se prolonge, et que des empêchements sans nombre ont dû se mettre en travers du retour ; mais, prudent, il n'ose rien dire et enferme au plus profond de son cœur l'inquiétude qui le tourmente. S'il exprimait ses appréhensions, gare à la tempête, et

Digitized by Google

si sa femme se fâche, à qui alors demander conseil ?

Malade, l'indécis ne s'en référera jamais à l'avis d'un seul. Il multiplie les consultations médicales, démêle les contradictions, s'y attache, a recours pour les dénouer à d'autres médecins qui se réunissent et discutent à leur tour. De la juxtaposition des avis multiples sort une incertitude plus grande, le désaccord jaillit, comme pressé par le nombre des conseillers. La direction de la route s'embrouille avec la confusion des guides. En sorte que le pauvre diable ne sachant qui entendre, se soumet inerte à la volonté du destin. Ou bien de guerre lasse, après avoir provoqué en vain les conciliabules des gens doctes, tout à coup sa confiance ira à un empirique qui le convaincra par ce magnifique ton d'autorité où s'affirme l'aplomb de l'ignorance. Le charlatan remplacera la Faculté et précipitera le malheureux dans l'accomplissement d'une sottise.

Une fois les conséquences apparues, les regrets ne tarderont pas. « Si j'avais su, cher docteur, comment ne vous ai-je pas écouté. » Les lamentations se poursuivent, gémissantes et sans fin. Le propre de l'indécis est en effet de parler longuement. Il s'enchevêtre dans des explications qui n'apprennent rien, mais dont le désordre agrée en

Digitized by Google

temps ordinaire à son désir de ne pas conclure. Il sera client fidèle, car sa sensibilité se souvient. Mais nous rappelant à coup sûr, quand il se sentira mal à l'aise, sa nature inquiète, dans les conjonctures graves, aura toujours besoin de superposer un avis au nôtre pour s'abandonner à la volupté torturante d'hésiter entre les deux.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LES INDIFFÉRENTS

On est indifférent par paresse d'esprit, attitude d'ostentation, ou simplement par fatigue nerveuse. Devant l'assaut de la maladie, ces trois colonnes d'indifférence s'écroulent. Il ne reste parmi les ruines qu'un abri qui tient encore debout : le souci de vivre. Le malade oubliera parents, amis, position, fortune, mais sa vigilance se dresse avec l'urgence de se tirer du mauvais pas. L'indifférent par nonchalance mentale, où est-il et celui qui affectait une pose impressionnante et celui que la vie écrasait comme une charge accablante, de grâce, dites, où les trouver?

Ils se sont évanouis et cette disparition leur assure les plus grandes chances de guérison. L'indifférence ayant plié armes et bagages, une attention très avertie s'éveille sur la marche de la maladie. Elle observe les réactions organiques, s'y intéresse, accueille le médecin, l'écoute, boit avec avidité ses paroles de réconfort.

Digitized by Google

L'affirmation optimiste qui annonce la convalescence prochaine ne sera jamais formulée avec trop de netteté. Alors tout de même, cela peut se remettre? Certes et sans le moindre doute. C'est pourquoi l'indifférent ne veut point de médecin qui le soit. Il lui faut, non pas un détaché et un sceptique, mais un croyant qui a la foi dans les remèdes. Pareille exigence ressort naturellement du changement de caractère. Il ne vaut pas la peine de se libérer d'un travers, pour en découvrir un exemplaire inattendu dans l'homme chargé de nous remettre sur pied.

Etant de mentalité inférieure, les dénués et les poseurs n'échappent pas de ce fait aux maladies de l'intelligence. Le ressort mental, si faible soit-il, court néanmoins risque de se fausser. Il ne faut pas beaucoup de raison pour la perdre. Les asiles d'aliénés sont peuplés d'indifférents — campagnards aux gestes lourds, aux idées troubles, atteints de cécité psychique. Un esprit net, alerte, lumineux, oppose autrement de résistance. Ayant l'habitude des idées saines, les voies où elles circulent sont si solidement tracées qu'elles échappent au danger du défoncement mental. Des lésions organiques sérieuses sont nécessaires pour faire sombrer une intelligence ferme qui sait penser et vouloir. Les exceptions à la règle se comptent : à

Digitized by Google

peine quelques troubles d'origine héréditaire ont-ils pouvoir de s'attaquer à ces terrains robustes. En général le détraquement de l'appareil s'opère en raison de son infériorité de nature. Plus il est subalterne, plus il est exposé. Les indifférents peu intelligents, dans leurs deux premières classes, ne s'offrent pas seulement à titre de victimes aux maladies mentales. Les simples états anxieux, avec conservation de l'intelligence, ne les épargnent pas davantage. Ils deviennent inquiets, phobiques, se désespèrent, content leurs misères à tout venant. Et c'est bien là la pire détresse pour un malheureux de souffrir d'une sensibilité dont il ne soupçonnait pas l'existence et qui, à l'état normal, ne lui avait jamais rendu service.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LES VANITEUX

La vanité prétend transporter dans l'esprit d'autrui l'image flatteuse que l'intéressé s'est formé de sa personne. On est fort content de soi. Gardée jalousement avec le dédain de l'opinion, cette satisfaction s'appelle de l'orgueil. Eparpillée et bourdonnante de manière à piquer l'attention, elle devient de la vanité.

L'orgueilleux ferme sa porte aux intrus ; le vaniteux l'ouvre ; pour lui pas de familiarité odieuse du moment qu'elle lui fournit matière à gonflement et à parade. Faire la roue, le but de la vie est ramassé autour de cette volupté suprême dont l'attrait ne cède pas, même devant les angoisses de la dernière heure. Proche de sa fin, aux premières annonces de l'agonie, le vaniteux ne désarme pas. Il trouve à peine ses mots, ne rassemble plus ses idées, articule des phrases sans suite, sa passion veille dans sa lucidité première. Il se remémorera les titres des personnes qui lui rendent visite :

Digitized by Google

« Monsieur X., dites-vous, est chevalier de la Légion d'honneur. » — « Non il est officier », corrige le mourant. Et il ajoute, les lèvres éclairées d'un faible sourire : « Il a été nommé officier à la promotion où j'ai eu la cravate de commandeur ». Un autre, professeur, fera venir un de ses élèves et, la parole déjà pâteuse, lui intimera l'ordre de prendre la plume et d'écrire sous sa dictée la leçon d'ouverture de son prochain cours : « Messieurs, balbutiera-t-il, je vous remercie de l'empressement, » puis les mots se brouillent, les yeux se voilent ; dans un sursaut d'énergie, il reprend : « de l'empressement que vous avez mis à remplir cet amphithéâtre ». Cette fois, c'en est trop, la tête se renverse sur l'oreiller, les dernières lueurs s'éteignent, la vanité s'enfonce définitivement dans la nuit qui descend.

Les maladies des vaniteux offrent ce caractère de ne pouvoir être traitées que par des médecins officiels, empanachés de titres. Un praticien vulgaire, si averti soit-il, ne compte pas. Il faut le grand jeu et toute la Faculté. Plus le piédestal sera officiel, plus la médication qui le surmontera aura chance d'efficacité.

A parler à ces doctes personnages, le vaniteux prend un ton grave, l'ironie meurt sur ses lèvres. Il ne discute pas, il admire.

Seulement le respect n'étouffe pas en lui la haute

Digitized by Google

estime qu'il nourrit de sa personne. A un organisme aussi exceptionnel ne conviennent pas les remèdes qui réussissent chez le vulgaire. Si décoré soit-il, au médecin de ne point perdre de vue cette prétention. Seuls, auront chance d'un bon accueil, les pilules à noms exotiques, les breuvages américains, les tisanes aux simples des Pampas. Les cures à l'étranger jouiront d'une faveur spéciale. Les noms de certaines villes sonnant d'une façon particulièrement attrayante à l'oreille, recevront les amateurs de sanatorium aux régimes exclusifs et savants. Le poids et la nature des aliments dosés, calculés, triés d'après les renseignements fournis par les analyses du laboratoire, voilà la vraie science et seule digne de ce nom. Michel Provins n'exagérait pas quand il parle du Sanatorium édifié sur les rapports entre l'absorption et l'élimination des principes phosphorés. « Le haricot, tu le sais, confie le docteur de l'établissement à un ami, est une fève extrêmement riche en phosphore ; d'autre part l'acte d'amour est de tous nos actes celui qui consomme le plus dudit phosphore. » Il ne s'agit plus que de doser, à l'aide d'analyses. Apprenant s'il y a pénurie ou pléthore, elles règleront d'une façon scientifique la conduite conjugale dans l'alcôve.

Les premiers clients de ces maisons extraordinaires sont des vaniteux. La foule des snobs fait

Digitized by Google

suite. Le triomphe ne se fût pas imposé avec cet éclat, si les médecins eussent plus finement démêlé la nature du malade auquel ils avaient affaire. Pour garder sa confiance et le retenir chez lui, il n'y avait qu'à contenter son faible. Des remèdes extraordinaires appuyés d'analyses lumineuses qui éclairent la composition du régime quotidien, il y a des malades qui aiment ça. Que ne faisons-nous droit à leur caprice?

Digitized by Google

CHAPITRE X

LES BAVARDS

Les bavards sont des gens heureux; pour jouir de la joie de la vie, ils n'ont point besoin d'une intelligence lumineuse. La volupté de parler leur suffit; s'ils s'y jettent avec une furie inquiète à la moindre occasion propice, c'est que le flux de langue est chez eux une fonction organique comme pour un autre l'acte de dégourdir ses jambes. Ordonnés suivant la loi des rythmes vitaux, une sensation de bien-être, de satisfaction reposée et de détente fait suite à l'accomplissement de la fonction comme d'un obstacle qui s'y oppose naissent un malaise général, une tristesse vague, une irritabilité qui guette. Les bavards du commun ignorent cette angoisse. Ce qu'ils ont à dire, ils le diront et s'ils n'ont rien à dire, ils le diront tout de même. Le premier venu leur sert de victime, ils l'accaparent, gesticulent, s'attachent à sa suite, s'enfoncent dans ses pas. Les histoires qu'il a déjà entendues, il faut qu'il les subisse à

Digitized by Google

nouveau, formulées dans les mêmes termes et jusqu'au bout, pour la vingtième fois.

Les bavards intelligents, cela se rencontre, ne délient leur langue qu'en présence de gens aptes à les comprendre. A l'ordinaire et si le milieu ne s'y prête pas, ils errent muets, résignés, envahis par des idées noires. Leur figure ne s'éclaire qu'en face du compagnon désiré; dans la joie des pensées et des confidences échangées, c'est alors l'épanouissement, la sérénité reconquise, l'équilibre de l'humeur assuré pour les jours prochains. Parmi les hommes célèbres, figurent à la fois des bavards à l'esprit médiocre et d'autres à large envergure intellectuelle. Ouvrez les *Propos de table* de Luther. Entre cent autres pensées de même valeur, cueillons la suivante : « Les femmes, déclare-t-il, qui ont les joues roses et les jambes blanches sont les plus portées à la piété, mais elles ne font pas bien la cuisine et font mal le lit. » Bavardage de boutiquier. Lisons maintenant les *Conversations* de Gœthe recueillies par Eckermann. Quel abîme entre ces deux hommes! Lorsqu'il ne pouvait parler, Gœthe était obligé d'écrire pour dissiper la mélancolie qui l'envahissait dans le mutisme de la langue et le repos de l'esprit. Bavard peut-être, mais quel bavard supérieur!

Avec les bavards malades, le médecin pourra

Digitized by Google

compter, de leur part, sur des réactions de défense énergiques et véhémentes. La médication, comme pour tous les sensitifs, demeurera prudente et sommaire, et les discours des médecins seront surveillés et rares. Le bavard n'aime pas les gens qui conversent. Lui seul et c'est assez. « Cet homme parle trop » nous confie-t-il d'un ami qui l'interrompt pour placer ses phrases. Une infirmité naturelle de notre esprit veut en effet que nous fassions grief aux autres des lacunes dont nous sommes affligés nous-mêmes. Un rustre se choque d'un manque d'éducation, la femme qui minaude déteste l'absence de simplicité, un homme malpropre trouvera que les autres le sont, un fanatique abhorrera le fanatisme, un avare fustigera l'avarice, un ambitieux, l'ambition. Toute marque défectueuse, imprimée dans notre mentalité, deviendra l'objet d'une antipathie manifeste, aussitôt qu'elle se gravera dans le caractère d'autrui. En épousant un de nos travers, notre prochain, dirait-on, commet un dommage à notre détriment. Ou bien l'irritation où nous sommes d'une faiblesse qui nous a attiré maintes remontrances, est-ce elle qui nous rend ombrageux à l'endroit de cette faiblesse partagée par un autre?

Après avoir écouté avec attention et approuvé quand il était possible, le médecin échangera avec le bavard quelques paroles encourageantes et

Digitized by Google

brèves. Seulement, à la sortie, il aura soin de noter sur son carnet, avec la date de la prochaine visite, le temps plus prolongé qu'elle réclamera de sa complaisance. Un bavard non écrasé par une maladie aiguë, il faut toujours compter avec lui une bonne demi-heure. Cette durée plus longue fera compensation aux visites plus courtes dont se contentent les natures plus réservées qui regardent, écoutent et ne disent que le nécessaire.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

LES HABLEURS

Les hâbleurs sont des bavards qui se vantent. Tartarin est de leur race, ce brave Tartarin qui regardait le lion, le fameux lion de la ménagerie, fusil à la main, bien en face, dans le blanc des yeux, comme vous et moi. Tartarin était un hâbleur de l'héroïsme. Des types différents ne manquent pas. Chacun a croisé les hâbleurs du mérite, de la supériorité, de la fortune, des relations. Ce dernier travers, hâblerie des relations, appartient aisément à la gent féminine. Qui n'a fréquenté la maîtresse de maison qui connaît tout le monde, sur chaque nom en vedette appuie le piquant d'une anecdote, déclare : « Attendez un peu, la marquise de X..., mais oui, je me souviens très bien. Nous étions au mieux du temps où elle recevait le capitaine ». Associer la hâblerie à la médisance, délectation de reine pour les femmes encore jeunes. Quand elles ont passé l'âge, la médisance rentre ses ongles, la hâblerie prend de la dignité.

Digitized by Google

Elle s'étend aux événements contemporains, discute la politique, envahit la diplomatie, tranche les problèmes internationaux. « Lorsqu'à Rome, j'ai quitté le cardinal Merry del Val, assure une dame au front dominateur et aux cheveux d'un noir invraisemblable, le train de Paris avait quelques heures de retard. Je me précipitai au ministère. Quel contre-temps! Ma mission manquait son but : « Ma chère amie, gémit Briand, je « suis désolé. La séparation de l'Église et de l'État « a été votée au moment où votre train entrait en « gare. »

Il appartenait à notre époque de réaliser la fortune d'une forme de hâblerie qui avait échappé à la vanité de nos pères : celle qui, prenant le contrepied des évaluations morales adoptées, attachait un panache de parade à l'exaltation de sentiments très bas. C'est ainsi que la sécheresse devint de la fermeté, la lâcheté du courage, la servilité de la discipline, l'absence de cœur un affranchissement de l'esprit. On a vu cela. Pour prendre rang parmi les esprits avancés, il n'y avait qu'à souscrire aux affirmations du bréviaire politicien. Applaudie dans l'atmosphère surchauffée des réunions électorales, l'autorité du prestige s'évanouissait tout de même dans l'intimité du tête-à-tête. Chez lui, le hâbleur se taisait, agacé du peu de crédit qui accueillait

Digitized by Google

ses discours. A quoi bon exposer les grands principes devant des gens qui ne comprennent pas?

Malade, c'est encore pis; les dernières velléités d'éloquence se dissipent devant la préoccupation de la conservation personnelle. Tout au plus, plastronnant encore, prononcera-t-il : « Des troubles si extraordinaires ne s'abattent que sur moi », la supériorité de son mérite le condamnant à l'exception dans la forme de souffrance.

Si les hâbleurs en tant qu'individus attirent peu la sympathie, les nations affligées de ce défaut font le vide autour d'elles. Voyez l'Allemagne. Où est la supériorité proclamée par ses pédants? Supériorité intellectuelle, morale, scientifique? L'intelligence est lourde, la morale assujettie aux circonstances, la science s'enfonce dans des sillons préalablement ouverts.

Scientifiquement nous avons connu tour à tour la hâblerie de la tuberculine de Koch et du « 606 » d'Ehrlich. « Un Sedan scientifique, proclamait l'empereur Guillaume émerveillé de la découverte de Koch. Sedan pour ses sujets en effet; car beaucoup succombèrent à la médication homicide en attendant que d'autres jonchassent de leurs cadavres le champ de la défaite militaire. Si la nation vaincue baisse de ton, ne nous fions pas aux formules de ses promesses doucereuses. La hâblerie nationale

Digitized by Google

est un vice qui ne s'extirpe pas aisément. Aussitôt que les événements s'y prêteront, elle refleurira dans son éclat d'antan et les couleurs aveuglantes de la revêtir avec tapage.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LES AMBITIEUX

La meilleure définition de l'ambition a été donnée par Napoléon Ier, dans ses conversations avec Rœderer : « L'ambition, confiait l'empereur, m'est si naturelle, m'est tellement innée, elle est si bien attachée à mon existence, qu'elle est comme le sang qui coule dans mes veines ». Et il ajoutait, ce qui caractérise l'ambitieux intelligent : « Elle ne va qu'avec les circonstances et l'ensemble de mes idées[1] ».

Autrement dit, l'ambition est un stimulant physiologique. Dans les esprits supérieurs, ce stimulant dirige des associations d'idées agiles, au préalable, vers le but longuement assigné à l'avance. Si les idées sont courtes, l'ambition ne leur confère aucune puissance d'essor. Elles demeureront courtes, rebondissant vides, en actes sans envergure, sous le coup d'aiguillon qui les stimule.

[1] Sainte-Beuve : *Causeries du lundi*, 1855, t. VIII, p. 307.

Digitized by Google

C'est pourquoi les régimes démocratiques de discussions sont des régimes de médiocrité. La démocratie allume l'ambition sans exciter les intelligences. Elle alimente des fleuves de mots qui se perdent dans une mer de verbiage.

Comme toutes les passions, l'ambition prend sa source dans les rameaux profonds du nerf grand sympathique. Elle grandit ou rabaisse, au hasard des claviers cérébraux sur lesquels elle dispose ses gammes. Une intelligence de marque en tirera des sonorités puissantes ; une intelligence essoufflée ne livrera que des sons aigres et criards. L'amour, le sentiment religieux procèdent de même. Ils exalteront les esprits élevés, enfonceront les autres un peu plus bas, dans les conditions de leur nature. L'égoïsme dominera davantage les amoureux à l'horizon mental rétréci ; la sécheresse racornira plus profondément les âmes religieuses sans ressort de marque. Qu'une même doctrine puisse aboutir ici aux effusions douloureuses d'un Pascal, et là aux médisances des punaises de sacristie, une pareille différence établit, aux yeux les moins avertis, la valeur prédominante du terrain mental se veloutant, sous des ensemencements identiques, d'une verdure de sentiments essentiellement disparates.

De telle sorte qu'on peut distinguer quatre sortes d'ambitieux n'ayant entre eux d'autre point de con-

Digitized by Google

tact que le désir de se frayer la voie; mais un désir servi par des moyens d'exécution inégaux : les intelligents et les sots, les esprits élevés et les esprits bas.

Les premiers concertant avec habileté leurs prévisions; les seconds refoulés au premier essai et jaunissant, pour le restant de leur vie, dans la rage des déceptions rentrées; les autres, les yeux fixés vers l'étoile qui conduit aux terres idéales et généreuses; les derniers animés par le seul souci de leurs intérêts particuliers.

La hauteur du but ne modifiant en rien la forme des réactions morbides, le médecin n'aura nullement à se préoccuper du degré où siègent les aspirations de son malade. La vulnérabilité du sympathique réglera la prudence dans les agressions médicamenteuses. Donner espoir toujours, car la spontanéité des guérisons est habituelle; observer, se dire à part soi que remettre sur pied un ambitieux à l'âme basse n'est point forcément un service à rendre à son pays : c'est à cette attitude rassurée et résignée que se borne l'intervention des guérisseurs.

In democratia, quotidie novi suboriuntur,

déclarait jadis Hobbes. En démocratie, chaque jour de nouveaux candidats surgissent de dessous les autres et de plus bas. Tombant malades, ces gens

Digitized by Google

réalisent un type d'ambitieux, le plus répandu de tous, où l'ivresse de la popularité allume la sordidité des sentiments : de grands mots, les mouvements des instincts haineux et méchants, chacun connaît cette manière de duper le pauvre monde.

La faconde du langage implique l'activité des sécrétions internes.

En voyant de tels malades guérir, le médecin ne se glorifiera pas d'une cure que, tout d'abord, la constitution du sujet menait naturellement à bien et qui chargera ensuite la société d'un poids affligeant dont elle se serait aisément passée. C'est le rôle du médecin de remettre sur pied, quelle que soit la valeur des unités sur qui s'exerce son art. A la société de se débrouiller ensuite avec la qualité des recrues qu'il leur envoie. Elle se tirera d'affaire à condition d'accorder à l'intelligence et à l'instinct les places respectives qui leur reviennent.

Mais le suffrage universel s'est-il jamais occupé de l'intelligence? Les appétits le mènent, c'est-à-dire le sympathique, et cet instrument, les âmes basses sont toujours les plus entraînées à en manier les cordes avec fièvre et sans scrupules.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

LES APATHIQUES

Des deux classes d'apathiques, les malades et les normaux, les premiers ne bougent pas ou parce que leur sensibilité est terrassée ou parce qu'elle est ramassée autour de l'obsession d'une idée fixe qui absorbe à son profit toute l'énergie disponible. Nous ne nous occuperons que des apathiques normaux, de ceux dont l'émotivité évoluant sur un terrain sain s'agite en dedans sans se trahir par une marque d'activité extérieure. Plus la corde émotive est tendue, plus l'immobilité s'affirme. Ces sujets ne bougent pas, s'ils parlent souvent. Ils se recueillent, méditent, exposent avec abondance ce qu'ils feront le lendemain. L'apathique est l'homme des projets. Il n'en exécute aucun, mais son imagination le transporte sur la réalisation de ceux qu'il a le dessein d'accomplir. Un commencement de travail l'encourage, malheureusement dès le début, les difficultés s'accumulent. L'apathique les énumère avec com-

Digitized by Google

plaisance, heureux d'imputer à des obstacles insurmontables le désir qu'il caresse d'avance, de s'arrêter en cours de route. Pour excuser sa conduite les raisons ne lui manquent pas. Il en allonge de plausibles, d'excellentes, d'irréfragables. On l'écoute, on le suit, on est convaincu. Décidément, il n'y a pas moyen de se comporter autrement et si l'apathique est incapable d'activité, ce n'est point la bonne volonté qui lui fait défaut, c'est l'impossibilité où il est de l'utiliser avec fruit.

Ses muscles se complaisent dans le repos comme son cerveau dans un cercle uniforme d'idées. Une fois gravée, l'image mentale ne s'efface pas. De là à la fois la fidélité dans les affections et la permanence des rancunes. L'apathique est boudeur, d'une bouderie tout intérieure qui demeure silencieuse et obstinément close. Il veut ce qu'il veut et bien. Les manœuvres actives répugnant à sa nature, pour atteindre ses fins, il a des procédés à lui, détournés, enveloppés, condensés longuement dans les manœuvres d'une préparation savante dont il ne confie le secret à personne.

Malade, que le médecin ne se flatte pas de lui imposer un avis en désaccord avec une résolution qu'il a prise. L'apathique ne dira rien, mais n'en fera qu'à sa tête et si le médecin insiste, il en voudra au médecin. Ajoutons que son hostilité désarme aisément devant une prévenance habile

Digitized by Google

ou une flatterie décernée à propos. La sensibilité de l'apathique, si elle se reploie quand on la choque, a vite fait de rouvrir ses antennes à qui sait prendre le chemin de son cœur.

Le malaise est-il sans importance, gardons-nous d'insister sur sa valeur légère. Ne sourions jamais. Tout ce que ressent un pareil malade mérite considération et l'ironie l'exaspère. Son amour-propre s'accroît de l'absence d'activité; une susceptibilité ombrageuse rôde autour des paroles de l'interlocuteur qui ne partage point l'admiration qu'un semblable sujet nourrit de sa personne. Le sensitif actif est bon enfant, léger, ne s'obstine pas, saute d'idées en idées, se moque des contradictions qu'elles comportent. Le sensitif apathique est soupçonneux, grave, impassible, logique et dédaigneux. Le premier est franc, décidé, rieur, le second, fût-il doué d'un caractère loyal, réserve ses jugements, hésite, ne se prononce qu'avec des réticences, ignore les explosions. Les démonstrations affectives ne sont pas son fait. Il nourrit l'horreur des caresses et s'enferme dans le dédain des démonstrations tendres.

La sensitive apathique découragera le meilleur des maris, sans même se douter de ce que sa froideur d'expansion répand autour d'elle de déception et de lassitude.

Digitized by Google

« Docteur, ma femme que j'adore se comporte comme un glaçon. » Il s'agit de dégeler le glaçon. Le terrain est glissant et peu propice aux conditions d'une victoire. Au lieu d'implorer l'assistance ingrate des drogues, que le mari ne se réjouit-il de ses avantages ! Il peut dormir tranquille et douze heures de suite, si cela lui plaît. Chacun le félicitera de sa bonne mine et il n'aura pas à méditer sur la maxime de La Rochefoucauld : « Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur d'une femme si le tempérament n'en est d'accord. » Le tempérament de sa femme sera d'accord, croyez-le, et cette garantie lui tiendra lieu de compensation.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

LES GAIS

On sait que la gaîté des aveugles contraste avec la tristesse des sourds. Le premier ne voit pas, mais entend et le carillon des phrases sonne allègrement à son oreille. Le bruit des mots incite au mouvement et le mouvement à la gaîté. Sur les bras de sa nourrice, le marmot jubile quand il entend les bruits d'une fanfare : valse ou marche funèbre, l'effet est le même. L'enfant se démène et saute, excité par la musique sans s'inquiéter du sens.

De même l'homme gai. Il parle et la joie luit dans son regard. Ne l'interrompez pas, de grâce, si vous voulez voir un homme heureux. La nature de l'homme gai est de parler avec exubérance comme celle du triste de se taire. Fermer l'écluse à ces épanchements de saillie et de verve est provoquer un débordement intérieur de malaise et de bile, car c'est contraindre à un acte en désaccord avec les tendances profondes de l'être : le

Digitized by Google

silence d'où pourrait naître la réflexion. Quand Spinoza disait : « La joie est le passage à une perfection plus grande », il devait entendre la santé épanouie du corps. A la vigueur de l'âme, l'aphorisme s'ajuste avec une aisance moindre. Un esprit à longue portée sans doute éclaire son horizon de rayons de gaîté passagère. Toute de surface, cette attitude ne préjuge en rien du fond de la nature qui, parce qu'elle pénètre et comprend, est forcément grave.

Si l'homme gai avait la faculté de réfléchir, il y perdrait l'âme de son entrain. Faite de légèreté, d'insouciance, d'imprévoyance, d'inattention, cette allégresse persiste souvent au cours de la maladie et jusqu'à la période extrême. Il est tels sujets atteints d'une affection grave, des rénaux menacés d'une crise d'urémie qui continuent de rire en face du danger. On leur dit : « attention ». Ils n'en croient rien et s'imaginent que c'est en manière de plaisanterie que le médecin leur fait peur.

Qu'ils guérissent, ils ne garderont aucun souvenir de leur mal. La mémoire affective n'est point développée chez l'homme gai. Il oublie très vite ; la leçon des événements ne se grave pas plus dans sa mémoire que dans sa sensibilité le souvenir de la souffrance subie. Tout cela entre, sort, secoue sur le moment, ne laisse pas de marque. La gaîté est

Digitized by Google

comme le sable. Les empreintes ne s'y fixent pas, un souffle léger suffit pour en effacer la trace.

Terribles à soigner, les malades de cet ordre! Ils n'écoutent pas et aussitôt la crise passée, adieu les régimes. De même que la gaîté ferme les fenêtres sur les enseignements de la vie, elle clôt toute ouverture sur les avertissements morbides. C'est une compagne écervelée et terrible. Elle suspend la nourriture du cerveau, abolit la surveillance du corps. Sous son excitation répétée et pétillante, le cerveau devient aussi inapte à penser que l'estomac à digérer, sous le coup de fouet quotidien des coupes de champagne.

Et puisque nous avons déjà cité Spinoza, rappelons un autre de ses aphorismes. « Il faut, écrit-il, que le corps soit affecté de diverses manières pour que l'âme puisse faire de la pensée. » La gaîté à jet continu se garde d'affecter le corps de diverses manières, c'est toujours la même clarté agaçante et sans ombre. Or, de même qu'il faut de la fraîcheur pour que le gazon verdoie autour du cristal des sources, de même pour s'épanouir largement, la vigueur de l'âme a besoin de refuges où la gaîté ne pénètre pas.

Non seulement l'intelligence se dessèche à la lumière aveuglante de la gaîté, mais la réussite dans la vie en reçoit une atteinte dont elle ne se

Digitized by Google

relève pas. L'homme gai mourra pauvre, car une nature rieuse est un obstacle à l'effort d'où jaillit le succès et sa seule satisfaction sera d'être demeuré brave homme, le désir du mal ne se déposant pas dans les âmes où pétille la joie de vivre.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LES BONS

La bonté est un épanouissement moral qui fleurit sur les terrains généreux et sains. Le soleil qui lui est nécessaire est fait de l'adjonction d'un double élément : un équilibre physique suffisant et une grande richesse de sensibilité. Il faut une enveloppe matérielle qui ne soit pas trop fragile et des réserves de tendresse, d'imagination, d'activité. Chez le malade comme auprès du vieillard, ces dons s'écoulent. Il ne reste que le terrain sec des tendances égoïstes que durcit l'instinct de conservation menacé, ici par la maladie, là par l'angoisse de la fin prochaine. Faut-il ajouter que de son côté, l'enfant ne saurait être bon ? Il n'a point acquis l'expérience de la souffrance humaine et l'intérêt de sa petite personne l'occupe avec trop d'ardeur pour qu'il lui soit possible d'en détourner l'attention et de jeter sur les déshérités un regard ému et compatissant.

Dans le monde, la confusion est souvent opérée

Digitized by Google

entre la bonté et la mollesse. D'une âme inerte et sans fiel, l'opinion proclame : « Quelle bonne personne ! » Au vrai, l'absence d'acrimonie dans l'humeur ne vient que de l'impuissance à vider de sa bile une poche qui ne s'est point remplie. Les mous ne sont pas méchants par incapacité de l'effort; la bonté leur est interdite pour la même raison. Ce n'est pas être bon que de se contenter de plaindre, avec des pleurs dans la voix, le malheureux qui se débat dans la peine.

La bonté est une qualité active. Elle court au-devant de la souffrance, connaît les moyens de la soulager. Ses deux auxiliaires, l'imagination et la tendresse, lui permettent de deviner ce qui ne s'avoue pas et de panser d'une main délicate la plaie invisible et qui ronge. De tous les dons dévolus à l'être humain, il n'en est pas de plus élevé et de plus noble. L'ostentation et la vanité sont également odieuses à la richesse du cœur, qui, pareille à toutes les manifestations de l'instinct, ignore l'appréciation de sa valeur et rayonne, dans la beauté de ses actes, d'une clarté modeste et d'un éclat toujours voilé.

Les êtres bons que touche la maladie ne souffrent que d'un regret : l'inutilité passagère de leur bonne volonté. Cette impuissance ne leur arrache ni impatience ni dépit. Ils craindraient par leurs plaintes de désobliger celui qui les soigne et de le

Digitized by Google

fatiguer sans raison. C'est à peine s'ils acceptent le nécessaire. Tant que les forces ne les trahiront pas, ils se serviront eux-mêmes, se refusant à paraître importuns et à déranger leur entourage.

Les prescriptions médicamenteuses, pas de meilleur malade pour s'en accommoder sans résistance. Troubles nerveux fréquents, réactions véhémentes, sur ce tableau des accidents habituels, s'inscrira une guérison dont se souviendra la reconnaissance de l'être bon. La mémoire affective, mémoire de la joie ou de la douleur est développée chez lui et la lampe du souvenir ne s'éteint pas dans son cœur. Rien dans ses effusions de gratitude qui sente l'apprêt, rien qui ressemble moins aux manifestations de la reconnaissance acquise; ces dernières sources de sentiment ne jaillissent plus de la spontanéité du sujet, l'éducation les développe simplement au nom de principes de convenance et de sociabilité aimable, en formules de protestations guindées, boursouflées et qui sonnent le creux.

Ne fût-ce que pour apprendre que la reconnaissance spontanée n'est pas un vain mot, il est à souhaiter que la bonté continue à fleurir sur le parterre des relations humaines. Son parfum discret et doux est le talisman enchanteur qui, sur les visages flétris par l'expérience de la vie, efface les plis de tristesse et adoucit les traits amers que grave une vision trop pénétrante du pauvre monde.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

LES TENDRES

Les tendres sont des sensitifs qui ont besoin d'amour. Les caresses sont le pain de leur cœur; ils en ont faim et la satiété ne leur vient pas. S'exaltant avec le développement de l'instinct sexuel, cet appétit chaque jour devient plus ardent pour s'adoucir et s'idéaliser au déclin de la vie. Le jour où les caresses physiques perdent de leur charme, il reste la magie des paroles, les sourires, les pressions de mains, les adieux chargés de tendresse. Un mot dur, un geste sec jettent le malheureux dans un abîme de découragement et de détresse morale; une parole émue le relève et le voilà plus que jamais rayonnant et plein d'espoir.

L'affliction où il se noie se tarit plus ou moins vite au gré de la tendance dominante associée. Il est des tendres actifs et des tendres contemplatifs. Les premiers oublient, les seconds se souviennent et la plaie des uns est cicatrisée que celle des

Digitized by Google

autres saigne encore. Gardons-nous, d'un mot maladroit, de froisser ces sensibilités si aisément meurtries. La marque s'en effacera avec le temps, mais non sans avoir soulevé des réactions locales de nature diverse. Les actifs connaîtront les mouvements de révolte et prépareront leur vengeance, les contemplatifs se contenteront de narrer leur mauvaise chance et de l'encadrer dans la perpétuité de leurs plaintes.

La sensibilité du tendre le rend en effet infiniment vulnérable; le moindre choc retentit en répercussions douloureuses sur la délicatesse de son instrument mental. C'est pourquoi la vie d'un tendre n'est possible qu'à côté d'un autre tendre. En se comprenant, tous deux évitent les propos qui entre eux pourraient créer une mésentente. Fermées à ces précautions prévoyantes, les natures sèches piétinent à tort et à travers dans la sensibilité du tendre sans même se douter qu'elles lui font du mal. L'union de deux êtres si dissemblables aboutit à des ménages malheureux où souffle la discorde en dépit parfois des bonnes volontés réciproques. Chacun réagit suivant ses aptitudes propres et comme elles sont de nature opposée, une conversation sur les sujets les plus puérils devient matière à discussion aisément tournée à l'aigre.

Digitized by Google

Les réactions morales du tendre, quand la maladie le surprend, demeurent subordonnées au tour de son caractère particulier : plus de ressorts chez l'actif, plus de résignation chez l'autre. Certaines âmes profondément religieuses font plus que d'accepter passivement la volonté du destin. Elles disent: « Dieu m'appelle » et un sourire triste où se lit la certitude de la fin accompagne l'expression de cet appel mystique. Rien de grave, au point de vue morbide, comme cette abdication de la résistance. Quand un malade renonce délibérément à la lutte et se prépare avec joie pour le grand voyage, c'en est souvent fait de l'effort médical. En dépit d'un pronostic plutôt favorable, la mort ne tarde pas.

C'est dire que l'énergie de la volonté ne saurait compter comme un facteur négligeable; un tendre qui se défend s'enrichit en chances de guérison que perd celui qui se soumet d'un cœur docile; ces chances seront d'autant plus sérieuses que, sensitif comme il est, le tendre renforce ses raisons naturelles de vaincre par l'obstination volontaire qu'il y surajoute.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

LES POLTRONS

Le poltron reprend son assurance quand le risque est absent. Comme il s'irrite de sa lâcheté, il se venge de l'amertume qu'il en ressent par des actes héroïques qui s'exercent dans des conjonctures de tout repos. S'attaquer aux êtres inoffensifs et faibles, voilà son affaire. Aussitôt que s'offre semblable bonne fortune, il accourt et crie : présent ! Tel qui, en temps de paix, faisait une guerre acharnée aux curés, a courageusement tourné le dos aux Allemands dès qu'il s'est agi de les combattre. La tendance magnanime où il se complaît ne retrouve sa liberté et tout son jeu que vis-à-vis d'ennemis qui n'opposent ni canons, ni mitrailleuses, ni baïonnettes. L'amour-propre se réveille et bondit où s'évanouit le danger. Il faut voir le poltron et sa fougue et sa flamme quand il fonce sur un adversaire désarmé.

A côté de ce représentant odieux et que chacun connaît, il faut réserver une place à un autre type :

Digitized by Google

celui du poltron, doux, sympathique, effacé, sans fiel, mais inquiet de ses propos et craignant toujours d'en avoir trop dit.

Le poltron sympathique se rencontre fréquemment dans la catégorie des fonctionnaires. Le poltron odieux réserve sa place dans le monde des politiciens. Tous deux redoutent un maître : ici le chef hiérarchique, là le comité électoral. A l'absence de caractère, s'adjoint la pauvreté d'esprit. Peu d'idées personnelles, nulle imagination. Chez le politicien, de l'entregent, de la souplesse, de l'agilité, de l'art à flairer le vent, comme chez le lièvre qui s'arrête dans l'éclair d'une hésitation avant de repartir à toutes jambes.

Les maladies des poltrons sont entrecoupées de gémissements sur les rigueurs de leur destin. Chacun admettra que leurs plaintes manquent parfaitement d'objet. A l'état de santé que n'ont-ils montré quelque énergie? Hélas, il n'y avait rien à faire; à la moindre tentation, la faute était commise. Incapables de résister, les voilà maintenant malades, implorants, anéantis. Au médecin de parler ferme et de faire peur. Les longs discours, explications, commentaires sont de trop. Il faut suivre le régime, sinon tout est perdu. Sans doute des formules de bonté s'insinueront sous la brusquerie des conseils.

Digitized by Google

Un mot compatissant au cours de la visite, une poignée de main encourageante au départ. Mais pas de procédés hésitants, pas d'indécision dans la rédaction de l'ordonnance. Habitué à plier la tête en temps ordinaire, ce serait une imprudence, de la part du médecin, de permettre au poltron qu'il la relève quand sa faiblesse innée est encore accrue par les atteintes du mal.

Heureusement, les réactions du système nerveux organique sont mieux entendues dans un sens défensif que les attitudes vis-à-vis le monde extérieur. Contre la maladie, le poltron s'insurge avec feu. La même sensibilité qui terrasse ses velléités d'énergie allume en lui des foyers de résistance. La poltronnerie ne s'épanouit qu'à l'ombre de la volonté. Elle fait défaut aux révoltes du sympathique. Tout en continuant de geindre, le malheureux remporte la victoire à son insu et quand il pleure sur la défaite prochaine. Guéri, il retournera bien vite à ses habitudes. Fussent-elles déplorables, il n'échappera pas à leur chaîne.

Il faut du courage pour rompre avec une habitude et le poltron n'en a pas.

Ou du moins, il n'en a que dans des occasions exceptionnelles quand une tendance mentale plus forte que la poltronnerie pénètre dans le champ mental : flamme d'ambition, passion du lustre et du panache. Inutile d'ajouter que l'ambition dans

Digitized by Google

de pareilles âmes ne s'élève pas très haut et que leurs convoitises ne dépassent guère la possession d'avantages qui ne grandissent guère leur homme : argent, décorations, distinctions honorifiques, etc.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

LES SUSCEPTIBLES

Une impressionnabilité aiguë, un amour-propre ombrageux tournent à la susceptibilité lorsqu'un troisième élément entre en jeu : la lenteur dans l'association des idées. Certains âges exagèrent la tendance, certaines races également. Un vieillard, si son cerveau a été légèrement touché, se montrera froissé d'une attitude insignifiante à son égard; l'Alsacien, sa vie durant, se cabre et se hérisse au moindre soupçon d'ironie qu'il démêle dans l'attitude d'un passant.

Les idées lentes entraînent la difficulté de la riposte, de là le regard inquiet et mobile du susceptible. Il scrute le jeu des physionomies, interprète les sourires, médite sur ce qui vient d'être dit sauf à ne le comprendre que le lendemain. Sur l'heure et dans la minute présente, ayant saisi dans l'œil de l'interlocuteur une étincelle de malice, il se sent mal à l'aise, balbutie, presse la rupture de l'entretien. La rancune s'implantera ensuite en lui,

Digitized by Google

singulièrement tenace, par dépit d'abord d'avoir été pris au dépourvu, et aussi pour avoir tardé si longtemps à saisir la signification de la plaisanterie.

Avec de pareils esprits, la conversation ne peut rouler que sur des sujets indifférents. De menus faits, et pour les conter, un ton mesuré, uni, sans à-coups et sans éclats. Surtout pas d'allusions, de sous-entendus, d'observations fines. La bonne grosse vision quotidienne, les idées admises, les formules applaudies, il n'y a guère à sortir de là. Cette manière digne, exempte d'imprévu, vaudra, à qui s'y conformera, une haute estime dans l'esprit du susceptible. Il prononcera : « Cet homme a du jugement et mérite qu'on l'aime ».

Les maladies du susceptible exagèrent ou atténuent son travers. Elles l'exagèrent quand la sensibilité demeure intacte dans un cerveau devenu plus raide, comme nous l'avons vu dans la sénilité commençante. Elles l'atténuent devant la notion du danger imminent. Guérira-t-il, voilà la question qui importe au malheureux. Tout le reste et la vulnérabilité de l'épiderme vis-à-vis les piqûres de la raillerie s'émoussera dans l'angoisse de la réponse.

Si la susceptibilité s'effondre, le sentiment de rancune qui lui est annexé ne résiste pas plus longtemps. Au cours de maladies chroniques il n'est point rare de voir des sujets, connus pour la profon-

Digitized by Google

deur de leurs ressentiments, implorer une visite de leurs ennemis, de ceux mêmes que leur irritation avait le moins ménagés la veille. Seulement la vanité veillant jusqu'au bout, ils garderont le silence sur la tentative de réconciliation qu'ils ont provoquée et l'attribueront en toute sincérité d'âme à la bonne volonté des visiteurs. Le défilé de ces derniers s'allonge avec le nombre d'appels qui les ont sollicités, et le malade sourit dans son lit, heureux de la surprise. « C'est inouï, confessera-t-il, la richesse de sympathies inconnues qui m'entourait ». En effet, ceux mêmes auxquels il s'était attaqué avec le plus d'acharnement, déposaient leur carte et venaient faire la paix, une paix que leur offrait le désir d'un mourant.

En sorte que la susceptibilité s'éteint sur une dernière satisfaction de l'amour-propre, lequel, ainsi que nous l'avons baptisé il y a quelques années, résistant dans les dernières tranchées et demeurant le gardien suprême du drapeau vital, représente une sorte d'instinct de conservation psychique. Quand le drapeau tombe des mains, la défaite est proche. La vie n'est plus qu'une question d'heures.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

LES JALOUX

Il y a une dizaine d'années, un pauvre cardiaque anhélant dans son fauteuil me prit par le bras et me conduisit dans le cabinet de toilette de sa femme. « Voyez tous ces flacons, gémit-il, et ces boîtes et ces petits pots. Depuis que je suis malade, il y en a trois fois plus, et ma femme ne rentre pas de l'après-midi. » Le nombre des petits pots et d'accessoires de toilette augmentait avec le chiffre d'heures passées au dehors. Le pauvre homme était jaloux. Chaque retour de sa femme devenait l'occasion d'une scène conjugale qui le laissait plus dyspnéique. Bien qu'intelligent, il ne pouvait se faire à l'idée qu'il était trompé et son amour souffrait cruellement.

En fait, la jalousie se moque de l'intelligence. Elle la subit sans dommage et s'en passe au surplus fort aisément. Les animaux sont jaloux, jaloux les femmes, les enfants, les vieillards. Un amour de la possession ressenti avec violence suffit pour

Digitized by Google

déchaîner l'orage. Ou la mentalité est sommaire, ou elle est subjuguée par la passion. Un adulte à l'esprit alerte résistera mieux qu'un vieillard ; les associations d'idées demeurées agiles se dégageront mieux de l'étreinte obsédante qui saisit de préférence les organismes à activité mentale réduite.

Ajoutons que les mouvements impétueux commandés par l'énergie du sentiment font tort aux réactions morbides du sujet, quand, à son trouble moral, vient se superposer une altération physique. Le jaloux, si sa raison demeure saine et ne chavire pas sous l'assaut d'une maladie infectieuse, se laisse effondrer avec moins de résistance que tel autre malade non déprimé par l'angoisse et le chagrin.

« Rassurez-vous, mon ami, votre femme ne vous trompe pas » devra plus d'une fois déclarer le médecin. Faut-il avouer que dans certaines circonstances, le pouvoir reconnu à cette passion d'aggraver un état morbide a été mis à contribution par la famille désireuse de se débarrasser d'un de ses membres? Nous avons vu un malheureux devenir fou à l'annonce de la nouvelle qu'il était trompé par la femme qu'il aimait. « Si je dis à mon frère tout son malheur, qu'arrivera-t-il ? » avait demandé au médecin l'aîné de la famille. « Vous lui ferez perdre la tête », fut-il répondu nettement. Le lendemain, la dénonciation était faite. En son

Digitized by Google

temps, l'aventure fit du bruit et les journaux s'en occupèrent pendant une quinzaine.

Certaines passions dorent et réchauffent : tels l'amour et l'ambition, d'autres désagrègent et disloquent : la jalousie est du nombre. Deux éléments en effet se rejoignent pour aviver la douleur : d'une part, l'anxiété du soupçon, de l'autre, l'image du fait accompli. En cherchant à se justifier, l'anxiété accroît le trouble ; les investigations qu'elle multiplie enfoncent dans une détresse plus profonde. Avant de savoir, le jaloux est le plus malheureux des hommes. Il l'est encore davantage quand il sait.

C'est pourquoi le rôle du médecin est de compatir et de nier. Il ne sait pas, mais l'autorité de sa personne suffit à faire pénétrer la persuasion. Quant à l'entourage, s'il se complaît à cette mauvaise action d'irriter l'épine, il lui sera signifié nettement d'avoir à suspendre son manège. A ceux qui le font souffrir de la sorte, le malade n'ose dire : « Allez-vous-en ». Mais avec quelle abondance de cœur il vous remercie quand ils ne sont plus là !

Digitized by Google

CHAPITRE XX

LES TIMIDES

Comme tant d'autres, les timides abdiquent leur travers devant la maladie. Vis-à-vis d'elle, les réactions ne sont ni indécises ni embarrassées. La volonté du sujet n'intervenant pas, tout va le mieux du monde. La timidité étant une méfiance de soi doublée d'une représentation mentale vive des difficultés à surmonter, rétracte la personnalité du sujet sans toucher à sa vie végétative. C'est un malade comme un autre.

Alité, échappant de ce fait à l'anxiété des démarches à tenter et des visites à faire, le timide retrouve la maîtrise de sa sensibilité et son imagination cesse de l'affoler. Elle se tient calme ; si le cœur bat, ce n'est que de fièvre. A peine si quelque émotion l'agite devant la manifestation d'un désir à formuler. Le malade exprime-t-il l'envie d'une modification au régime, d'une consultation avec un confrère, ce n'est pas lui, c'est sa femme qui se charge de la demande. A la question qui lui en est

Digitized by Google

posée, pour peu que le médecin plisse le front, le timide a vite fait de se dégager. Ce n'est pas lui, c'est sa femme la coupable. Elle seule avait réclamé, lui se tenait tranquille et satisfait.

Sous le choc d'une émotion vive, la timidité peut se transformer en audace, cette audace des timides qui traduit un triomphe désespéré de l'énergie instinctive sur l'apeurement de la volonté. Les médecins assistent parfois à la représentation inattendue de ce bouleversement mental. Un homme commence son discours par un ton impérieux, puis sous l'étonnement de votre regard, tout à coup le fil des idées lui échappe, il balbutie, s'excuse, reprend, n'y parvient pas et c'est à vous de l'aider avec une grande douceur dans la voix. Les femmes mettent une hâte fébrile à se dévêtir et c'est une prodigalité excessive dans l'écroulement des étoffes. Une grosse campagnarde, moustachue et majestueuse, vient un jour consulter un médecin de campagne, en compagnie de sa fille âgée d'une vingtaine d'années. La fille était mince, délicate, très pure de lignes, la mère énorme et congestionnée. Toutes deux appelaient le médecin « Monsieur le curé », tant leur émotion était grande. Mandé brusquement à la porte, le confrère s'excusa pour une minute et pria en son absence les deux femmes de se dévêtir. Quand il rentra quelques instants

Digitized by Google

plus tard, tableau! La mère et la fille dans le costume d'Ève, alignées au port d'armes, attendaient, les yeux fixes et les talons joints. « De grâce, un peu de linge », protesta le médecin interdit. Et elles remirent leur chemise.

L'audace du timide ne jaillit que de la vivacité où atteignent ses représentations mentales et de l'éclat qui les fait rayonner brusquement. L'hésitation se noie dans cette lumière. Au lieu de ses habitudes d'effacement et de doute, le sujet s'élance dans un mouvement d'offensive dont il s'étonne le premier. Les timides amoureux, ambitieux, non plus que les timides pudibonds, à certaines heures ne connaissent plus d'obstacles. Toutes leurs angoisses tombent à leurs pieds, comme tout à l'heure la chemise de nos campagnardes.

Si les maladies des timides n'offrent aucun caractère propre, leur attitude, vis-à-vis la mort, retrouve un cachet personnel. La mort, à leurs yeux, se change en un personnage vivant qu'ils redoutent comme ils feraient d'une visite grosse d'imprévu à laquelle ils ne sauraient se soustraire. Devant la terreur de cette vision, il n'est point de sentiment assez robuste pour faire contre-poids. Le sentiment religieux lui-même défaille. Des croyants sincères luttent en vain, se désolent, se reprochent comme

Digitized by Google

une lâcheté l'épouvante qui les harcèle. Ils ont la foi, la foi ne les soutient pas. Ils prient avec ferveur, nulle flamme ne les échauffe. Toute la vie, ayant dirigé leur souci vers le dernier voyage, voici maintenant qu'une sueur glacée les inonde à l'idée du départ prochain. Tout à la fin cependant, l'angoisse se tarit avec les forces qui s'écoulent. Un certain calme renaît; la visite du prêtre ramène la douceur dans la paix de l'âme; le timide ferme les yeux, apaisé par les consolations suprêmes, insensible à l'horreur du grand mystère.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

CEUX QUI ONT BESOIN D'IMPRÉVU

Le besoin de l'imprévu est avant tout une tendance féminine. Elle stimule, maintient en haleine. L'homme, fût-il à l'origine un actif, s'en passe plus aisément. L'excitation des occupations coutumières suffit aux aspirations de son goût. La femme pot-au-feu sympathise très vite avec ces natures qui ont trouvé la placidité dans l'adaptation. Elle se complaît à l'automatisme des habitudes comme l'homme à la répétition journalière de ses fonctions professionnelles[1].

[1] La psycho-analyse de Freud qui rapporte toutes les tendances affectives à des manifestations traverties de l'instinct sexuel — pressant sur la pédale lourdement, à la manière allemande — divise les types féminins en deux classes : le type maternel ou *utérin*, caractérisé par la prédominance du complexe maternel et le *type clitoridien* ou sexuel. Le premier, femme *pot-au-feu*, se traduit par l'indifférence relative vis-à-vis du conjoint, l'amour des enfants, le goût de la famille et de l'intérieur domestique. Le second, besoin de l'imprévu, se caractérise par la vivacité des sentiments affectifs, une complexion d'amoureuse et la passion de conquérir les cœurs. — (*La psycho-analyse* de Régis et Hesnard, Alcan, édit. 1914, p. 167.) — La femme complète est celle qui réalise dans un juste équilibre la fusion des deux types.

Digitized by Google

La femme qui sent vivement répugne à la paresse des habitudes. Elle entend ni économiser l'attention, ni laisser engourdir ses muscles. L'attrait de l'imprévu répond à ce vœu de tempérament. Tant pis pour le mari qui n'a point su démêler cette nécessité dans la nature de sa femme. Son devoir est de lui offrir des distractions comme on prescrit un régime. Sinon, c'est la maladie à coup sûr, entéro-colite le plus souvent, quand le sentiment du devoir retient la femme dans le droit chemin. Ou bien, c'est le bonnet jeté par-dessus les moulins au nez du mari satisfait et réjoui, car du jour où le bonnet a été lancé, la femme redevenue soudain affectueuse et prévenante a conquis, en même temps que l'enjouement de l'humeur, un équilibre de santé qu'elle ne connaissait pas auparavant. Si le mari applaudit, les femmes toisent. Une antipathie de nature sépare la femme pot-au-feu de celle qui nourrit la passion de l'imprévu. Alors même que cette dernière s'affirme dans la plus correcte des attitudes, l'autre ne se fait pas faute de la traiter avec véhémence. Étant gracieuse et possédée de la puissance de séduction, les termes les moins choisis lui sont jetés à la face alors même que le charme qu'elle répand s'inscrit comme la seule de ses fautes.

A une femme dont les impulsions énergiques

Digitized by Google

s'écoulent dans la béatitude du ronronnement familial convient sans doute de temps à autre, une fois par semaine environ, la petite secousse d'imprévu qui remet à flot le ressort moral chaviré ; les satisfactions innocentes ne sont point crime ; une soirée au théâtre, une promenade aux environs, de très légères modifications en somme à la répétition du rythme journalier, assurent l'entretien de la santé. Si le mari a soin de ne point informer à l'avance sa compagne, le choc de la surprise retentira sur elle en vibrations infiniment plus efficaces. A cinq heures du soir, lui dire par exemple : « Faites votre malle, nous prenons le rapide de 8 h. 45 pour Venise ». Cette fois l'émotion joyeuse sera à son comble, et des bras reconnaissants s'enlaceront autour du cou du bien-aimé qui sait si bien discerner les aspirations confuses du cœur.

L'amour en effet se cultive comme une fleur. Un mari qui ne contente pas le désir d'imprévu que recherche inconsciemment sa femme, verra la fleur se faner et se flétrir dès la première année. S'arrachera-t-il les cheveux de désespoir ? Qu'il se garde de prendre le ciel à témoin de sa fâcheuse aventure. Il avait connu sa femme avant le mariage. Ayant envie d'une compagne pot-au-feu, que ne s'est-il avisé de démêler à temps la vérité de ses tendances ? L'examen ne nécessitait de sa part aucun entraînement de pénétration psychologique.

Digitized by Google

Il n'aurait eu qu'à demander à la jeune fille : « Avez-vous des accès de tristesse, ou vous plaisez-vous à vos travaux de tapisserie les soirs d'hiver autour de la lampe ? » Si elle avoue des pensées anxieuses, aucun doute. Le besoin d'imprévu la tourmentera plus tard. A savoir si le prétendu sera de taille à y faire droit. Voilà ce qu'il doit se dire avant la démarche suprême et dont malheureusement la plupart ne se doutent même pas.

S'il est malheureux, si sa femme ne l'aime pas, ce sera de sa faute. Sans doute des circonstances atténuantes seront accordées à la maladresse de sa conduite. Des fonctions absorbantes le retiennent ; fatigué le soir, si sa femme a besoin d'imprévu, lui a besoin de sommeil. On ne peut tout faire, gagner le pain de la maison, passer les journées en voyage et les soirées au théâtre. Rien de plus juste et il n'est pas de femme qui n'accorde ce point fondamental.

La protestation de celle-ci vise surtout les habitudes de distraction automatique que son mari contracte en dehors d'elle : cercle ou café. Sur cet article, elle a mille fois raison. Les habitudes professionnelles, nécessaires, indispensables, se suffisent à elles-mêmes ; y superposer un esclavage de distractions inférieures, est s'enliser sans nécessité dans un marais d'impressions assoupissantes et mornes.

Digitized by Google

Le besoin d'imprévu chez la femme ne s'accommode guère de pareil régime marital. La maladie s'installe comme l'expression de la révolte intérieure. Mais au médecin mandé pour corriger les répercussions organiques de semblable épine morale, comment attendre de son intervention grand soulagement s'il se borne à prescrire l'arsenal de drogues exposé tout au long dans les chapitres copieux et vides de l'entéro-colite muco-membraneuse ?

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE

LES TYPES PROFESSIONNELS

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LES OUVRIERS

Un sentiment de méfiance indispose le cœur de l'ouvrier malade et le médecin dès son entrée en perçoit le malaise dans l'accueil qu'il reçoit, le regard mobile qui l'enveloppe, la brièveté sèche des réponses. L'ouvrier, parce qu'ouvrier, a peur d'être mal soigné. Fait-il partie d'une société de secours mutuels ? Ce doute s'implante en lui avec plus de vigueur. Il se dit : « J'en aurai pour mon argent », et comme il ne se ruine pas, cette vérité l'enfonce dans son appréhension. Ce qu'il faut de sollicitude, de bonté, de dévouement toujours prêt pour désarmer l'hostilité de ces préventions, ceux-là le savent qui furent, à un moment de leur existence, médecins des agglomérations ouvrières.

Entretenue par la crainte des soins précaires, la méfiance reconnaît encore une autre cause : les prétentions de l'ouvrier qu'il sent en discordance

Digitized by Google

avec le consentement social. Sa personnalité se gonfle au vent des journaux dont il aspire la substance quotidienne. La vanité lui dit : « Tu es l'égal des grands hommes ». L'instinct n'est point assuré de cette certitude ; il hésite, se tâte, attend, ne se livre pas. Une suffisance non partagée rentre ses cornes. Elle se méfie comme le colimaçon.

Aussi le moindre retard à l'appel devient-il pour le médecin, de la part de l'ouvrier, matière à récriminations et à protestations véhémentes. Sur l'injonction, il faut se rendre à son domicile tout de suite. Cela presse, c'est urgent, le malade se meurt. Vous le trouvez assis dans son lit, à lire tranquillement le journal. La sonnette de nuit carillonne. Quelle catastrophe ! C'est un malheureux qui, s'étant livré à des libations trop copieuses, est pris d'une indigestion.

Les visages affolés que croise le médecin à son arrivée indiquent la réalité d'une émotion qui n'est point jouée. Les populations ouvrières gardent les réactions de l'enfant : soudaines, tumultueuses, puis retournées subitement dans un sens opposé. Il faut les soigner comme des marmots difficiles, mais point méchants au fond. De la fermeté unie à la douceur parvient peu à peu à imposer son autorité à ces natures explosives et toujours mécontentes.

S'adresser à leur vanité facilite singulièrement

Digitized by Google

la tâche. Les décorations, les fonctions électives étant l'objet de convoitises effrénées, l'ouvrier qui les a obtenues accueillera avec sympathie tout interlocuteur qui lui rappellera l'honneur dont il vient d'être grandi. S'il est maire, que nul ne s'avise de ne point l'appeler « Monsieur le Maire », et adjoint « Monsieur l'adjoint ». Nommé au scrutin de sa ville, le soir de son élection, le triomphateur commande à sa femme : « Mets au lit des draps propres, ce soir tu coucheras avec un conseiller municipal ».

Dans la rue, attention aux coups de chapeau. Dans un moment de distraction, le médecin qui oublie de les rendre se fait, de celui qui l'a salué, un ennemi qui part en guerre et ne désarme pas. Vous vous demandez : « quel malade ai-je mal soigné dans la maison » ? La négligence n'atteint pas votre dévouement ; c'est votre politesse qui est la coupable. Vous avez omis de soulever votre chapeau.

Prodigue d'effusions et de poignées de mains, l'ouvrier n'estime que les natures réservées, aimables à l'occasion, mais qui ne s'abandonnent jamais avec lui sur le terrain des promiscuités familières. Dans sa compagnie, pas de confidences, pas de stations au café, devant une table couverte de bocks. Le médecin qui partage ses faiblesses, il le nomma peut-être député. Quand l'un des

Digitized by Google

siens tombera malade, il ira frapper à une autre porte.

Une supériorité toutefois ne saurait lui être déniée. Sa crédulité vis-à-vis des billevesées politiques est compensée par un scepticisme irréductible à l'égard des empiriques et des charlatans non diplômés. L'ouvrier ira peu consulter les sorciers, les voyantes et ne croira pas à l'étranger qui en passant « lui a jeté un sort ». C'est affaire aux paysans d'ajouter foi à de pareilles sornettes. Lui, il a confiance dans la science.

C'est pourquoi il vénère le maître d'école. Le médecin, sans doute, jouit d'un certain crédit; mais il est plus loin, plus haut, plus riche et parfois clérical. Or le cléricalisme pour les médecins, c'est la doctrine adoptée par eux en vue de défendre la possession de leur capital. Éclairé par ses journaux, l'ouvrier a de ces lucidités pénétrantes contre lesquelles il serait candide de prétendre s'insurger.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES PAYSANS

I

L'ouvrier a la vanité de son intelligence, le paysan celle de son bien. Le besoin d'éblouir se rattache uniquement chez lui à l'instinct de posséder la terre. Son activité, son ambition, ses sentiments, ses affections, tournent autour de ce pivot central qu'est la passion de son champ. La perte d'un des siens ne l'émeut qu'autant qu'elle atteint les intérêts de son train de labour. Un paysan vient d'enterrer son fils, un garçon de douze ans : « Il me remplaçait déjà un domestique » sanglote-t-il en rentrant du cimetière.

Les paysans consultent le médecin, les jours du marché à la ville prochaine. Leur femme les accompagne, plus vive, débrouillarde et le panier au bras. C'est le mari qui est malade; mais la femme ne lui laisse pas le temps de s'expliquer, elle sait mieux et c'est elle qui raconte. Docile, le paysan écoute, l'œil clignotant et les mains sur les

Digitized by Google

genoux. L'examen terminé, la femme tire de son panier une douzaine d'œufs, générosité qui vaudra sans doute une réduction dans le prix des honoraires ; car les œufs sont déposés avant le règlement, rarement après.

La propreté du logis varie suivant les régions. Dans l'Est de la France les intérieurs sont bien tenus : à l'entrée la cuisine flamboie dans l'étincellement des cuivres, mais c'est une cuisine de parade et pour visiteurs. La cuisine vraie, celle où sont les marmites occupe une autre pièce. Dans le Centre, moins de propreté dans les chambres, mais plus de soins pour les bêtes. Aux pâturages, les bœufs, les vaches montrent un pelage net de souillure, exempt des écailles qui se plaquent sur les flancs dans le repos des étables.

Le médecin qui pénètre dans ces logis a fort à faire pour réussir, en matière de chirurgie, les interventions nécessaires. Heureusement la bonne nature veille, réparant de son mieux les fautes obligatoires en matière d'antisepsie. Que de plaies pansées avec des toiles d'araignée avant l'arrivée du médecin ! S'il est un miracle, c'est la rareté des complications, à tel point qu'il n'est guère de praticiens de campagne qui, au cours de leur carrière, aient soigné plus d'une dizaine de cas de tétanos.

Digitized by Google

Les préjugés médicaux demeurent profondément enracinés, leur vie, en quelque sorte intermittente, ne se réveillant qu'à l'occasion de la maladie. Dans les intervalles de santé, l'erreur légendaire se rendort et gagne à ces longs sommeils l'abri tutélaire qui la dérobe aux investigations et à la critique. C'est ainsi que blotti dans un village, le préjugé peut fort y demeurer confiné à jamais, sans dépasser les frontières des habitations. A Marchon, par exemple, près d'Oyonnax (Ain), il existe une maladie : la maladie des soies. Les indigènes sont seuls à la connaître et les pays voisins l'ignorent totalement.

Ce qu'est cette maladie, une aventure de ma jeunesse médicale me permet de l'apprendre au lecteur. Il y verra l'obstination de la mentalité paysanne, une fois que s'y est enfoncée une croyance. Un autre tableautin de la vie campagnarde, tracé d'après nature, complètera les traits de la physionomie morbide propre au paysan.

II

SOUVENIRS DE LA VIE RURALE

C'était en janvier 1887. Il faisait froid, très froid. A minuit coup de sonnette. C'est l'heure où le besoin de tirer de son sommeil le médecin de cam-

Digitized by Google

pagne harcèle le public comme une obsession. On prend peur du silence, de l'obscurité ; le lampion à huile fait paraître le malade plus blême : un peu de délire et chacun perd la tête. Demain il sera trop tard et l'affolement surgit, court, se précipite à travers les conseils des commères exécutés pêle-mêle. Vite le médecin !

Nouveau coup de sonnette, prolongé, furieux, frénétique. Je crains pour ma sonnette et saute à la fenêtre. « Qu'y a-t-il ? — Ce sont les soies de l'enfant qui sortent mal. — Quelles soies ? — Mais les soies, vous savez bien. » Je ne sais pas du tout et m'habille en maugréant. Sur la neige craquante qui s'écrase comme du verre pilé, le traîneau part au trot lamentable de la haridelle et de ses sonnailles. A droite et à gauche des écroulements de formes blanches indiquent les haies du chemin et empêchent de nous égarer à travers champs. La lanterne que je tiens sur les genoux fait surgir de ci, de là, les panaches blafards des arbres fatigués de neige. Sapristi ! qu'il fait froid. La barbe est cassante de givre ; des milliers d'aiguilles piquent les joues, les doigts ont l'onglée, les jambes s'engourdissent sur la planche nue du traîneau. Pas le moindre brin de paille à amasser sous les pieds. Je m'impatiente. « Est-ce encore loin ? — Laissons souffler le bidet, » répond le conducteur et il met le cheval au pas, ce pas paisible des bêtes de

Digitized by Google

labour qui donne envie de taper dessus, à coup de manche de fouet.

Nous voici arrêtés à une porte de grange; la maison du client! Je suis d'assez méchante humeur, d'abord parce que j'ai froid et ensuite à cause des soies.

Il n'y a pas à dire, j'ignore tout à fait ce que c'est que les soies. Les soies me rappellent le cochon et non la pathologie infantile.

Dans la chambre du malade, plusieurs personnes. Debout, un vieux bonhomme qui m'observe sans bouger; ce doit être un ennemi, celui-là. Trois ou quatre femmes racontent, s'interrompent, expliquent, se contredisent. L'enfant a eu la diarrhée parce que les soies irritaient les boyaux, il a fallu faire sortir les soies, elles sortent mal; la diarrhée persiste. J'examine l'enfant. Oh! le pauvre petit être malingre, rabougri, desséché; mais qu'est-ce? Sur la peau, un hérissement sale de piquants gris, solidement plantés. On en découvre disséminés un peu partout, au ventre, aux épaules, aux cuisses. Le dos en est criblé; je crois caresser un porc-épic fraîchement tondu. « Ce sont les soies, me dit la mère ». De quelle diable de maladie s'agit-il? Et pendant que j'interroge, me parvient la voix assourdie, querelleuse du grand-père. « Je vous avais prévenu, grommelle-t-il, qu'il ne sait rien. Vous deviez appeler l'autre. » Il, c'était moi. L'autre,

Digitized by Google

c'était le confrère. Quelle honte ! Le confrère connaissait les soies et j'en ignorais le premier mot. Il y avait de quoi être humilié. Et je repassais, mais en vain, toute ma dermatologie. Peut-être avait-on roulé l'enfant dans un sac d'épines ; je me souvenais de petites graines poilues dont les enfants se poursuivent et qui s'attachent à la peau. Mais j'arrache un piquant et l'enfant crie ; c'est douloureux quand on tire ; la soie fait partie de la peau. Une voisine qui me portait de l'intérêt me vient en aide. « On lave, me dit-elle, le corps de l'enfant avec de la farine délayée dans l'eau ; alors les soies sortent. »

A cette révélation, foin de mon impassibilité professionnelle ! Comment ! on barbouillait le duvet de l'enfant et on ne m'avertissait pas et on appelait cela des soies, ces poils follets devenus rigides sous l'empois desséché. « Qu'on lave le corps à l'eau tiède et tout disparaîtra. »

Personne n'obéit et le grand-père s'avance très grave. « Monsieur le docteur, prononce-t-il, l'an dernier chez le voisin est mort un enfant. Cet enfant ne serait pas mort si vous aviez fait sortir les soies. C'est M. X... qui me l'a dit. » M. X... c'est le confrère, toujours le confrère. Le reproche était accablant ; je n'avais qu'à courber la tête, ce que je fis en prescrivant une potion de bismuth.

Et je rentrai à pied, sentant le souffle de mépris

Digitized by Google

dont ces gens balayaient ma sortie. « Quel médecin ! il a fallu lui apprendre ce que c'est que les soies. »

III

Bien que la chaleur fût accablante, on craignait le froid. Les rideaux étaient hermétiquement tirés sur le lit d'où s'échappait une respiration haletante, rythmée de râles. La grand'mère agonisait d'une pneumonie. C'est à bout de ressources qu'on m'avait mandé ; les tisanes chaudes n'avaient procuré qu'une transpiration insuffisante ; le pigeon vivant ouvert sur la poitrine de la vieille n'avait pas calmé l'oppression. Était-ce grave ? La malade incapable de parler épiait d'un regard implorant la réponse que j'allais faire à sa belle-fille, une solide gaillarde, ruisselante de santé. Je dus assurer la guérison et fus récompensé de mon mensonge par un vague sourire de la malade qui remuait les draps pour chercher à me tendre la main.

Dans la cuisine, à côté de l'âtre, le grand-père fumait sa pipe. A l'annonce de la mort prochaine de sa femme : « elle était bien usée », dit-il posément, et il cracha à terre. La figure contrite de la belle-fille avait vite fait place à une animation joyeuse ; la jeune femme voulait à toute force m'offrir quelque chose, des œufs, du fromage, du

Digitized by Google

vin et elle allait, venait, bousculait l'armoire, faisait retentir le cliquetis de la vaisselle. Je rédigeai mon ordonnance, opposant en vain un refus à cette bruyante préparation de mangeaille. A ce moment entra le fils. Mis au courant de la situation, il resta immobile une seconde, puis s'assit à table, causa moissons et semailles, écrasa vigoureusement sur une tartine le fromage où gigotaient des tronçons de vers. La grand'mère était oubliée. Ma recommandation d'aller à la pharmacie rappela son existence et jeta un froid. A quoi bon des drogues puisque la vieille était perdue quand même. En dérangeant le médecin, on avait fermé la bouche aux voisins qui ne pourraient reprocher le manque de soins. Maintenant qu'on avait fait son devoir, pourquoi une nouvelle dépense, inutile à coup sûr.

Je laissai mes gens fort perplexes et gagnai un sentier de la montagne qui raccourcissait le trajet et me ramènerait chez moi, une heure plus tôt. Quelle illusion ! La montée est rude, bordée de précipices ; je grimpe, m'essouffle, glisse sur les cailloux, m'accroche aux touffes de buis. Le buis sert à fabriquer des échecs ; ici il empêche le médecin de rouler dans les ravines. Bientôt je ruisselle, mes tempes battent, le cœur saute à se rompre. Épuisé je m'assieds et me résigne à contempler le paysage.

Devant moi un soulèvement tumultueux de

Digitized by Google

montagnes, de pics, de croupes dominé par l'ossature grise des rochers que festonne une ligne sombre de sapins. Sur les pentes abruptes, des bandes de pâturages entre des écroulements pierreux. Au fond de la vallée, tout en bas, dans le vert des vergers, quelques taches rouges ; les toits du hameau que je viens de quitter et par-dessus l'âpreté sauvage de cette nature, à cette heure reposée et vibrante de lumière, un silence de mort. La pensée légère, je goûte délicieusement le bonheur d'être seul.

« Monsieur le Docteur, vous n'auriez pas votre outil pour m'arracher une dent ? »

Tombé de je ne sais où, un paysan était planté devant moi et de son doigt recourbé fouillait sa mâchoire. Je dus riposter une phrase désobligeante, car la brusquerie de ma réponse cloua mon bonhomme sur place, la main contre la joue, la bouche entr'ouverte, dans une pose d'ahurissement.

Ce jour-là je rentrai à mon village beaucoup plus tard que si je me fusse contenté de la grande route.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES DOMESTIQUES

Si les domestiques humbles, soumis, dévoués, fidèles, perpétuent peut-être encore de rares échantillons de leur espèce dans des contrées isolées et lointaines, partout ailleurs leur allure a épousé le pli de la mentalité régnante : haine contre les maîtres, hypocrisie, méchanceté, paresse. L'apparition du syndicalisme a précipité la chute des qualités qui pour l'ordinaire ne siégeaient, il est vrai, pas très haut. Appartenant en majeure partie à la race esclave dont les rejetons déparent les différents étages de la société, la classe des domestiques n'échappe à aucune des tares qui en marquent le caractère : humilité, insolence, arrogance, vanité, sécheresse, cruauté facile. Ces défauts, le groupement syndicaliste les a stimulés, piqués, lancés plus triomphants, sans que ce grossissement des vices ait été réduit par l'acquisition d'une qualité qui fasse contre-poids. Ce n'est point un mérite en effet de s'astreindre aux volontés d'un groupe-

Digitized by Google

ment professionnel et d'en vénérer les décisions au point d'abdiquer tout esprit de critique personnel ; c'est descendre un peu plus bas et s'enfoncer davantage dans la servilité de sa nature, sans réaliser par ailleurs l'avantage du plus humble gain. De toutes les organisations syndicales, il n'en est pas une dont pâtissent aussi ingénument les adhérents. A force de défendre certains droits qui ne leur sont d'aucun secours, ils en oublient les devoirs de service qui les font vivre.

Sans doute, ils n'avaient nul besoin de l'aiguillon corporatif pour se transformer, une fois malades, en sujets fort désagréables. Le fond coutumier de leur nature, toujours mécontente, suffisait à revêtir une forme agressive, aussitôt que dans un lit d'hôpital, ils recevaient des soins et ne risquaient pas, du fait de leur humeur épineuse, d'être brutalement remerciés comme il leur advenait la veille, de leur place. La négligence des infirmières, la visite trop rapide du médecin, la mauvaise qualité de la nourriture, toutes les possibilités de plaintes hospitalières trouvent un accueil empressé auprès d'eux. Leurs récriminations véhémentes n'en ont jamais trop dit. Rentrés chez eux, ils ne tariront pas sur leurs griefs, disant à peine merci aux maîtres qui ont pris à leur charge les frais d'hospitalisation, estimant que toutes les bontés qu'on

Digitized by Google

a eues pour eux appartiennent à un ordre de procédés qui leur est nécessairement dû.

Dans la maison de retraite de Chardon-Lagache, plus modeste, dans celle de Sainte-Périne, plus onéreuse, les domestiques femmes, qui, ayant réalisé quelques économies, s'y abritent, comptent bien comme les plus insupportables des pensionnaires. Autour d'elles plane et se répand une atmosphère de commérages, de médisances, de propos d'office dont les relents pénètrent et rendent irrespirable l'air de toute réunion où des gens aimables ne s'occupent pas exclusivement des faits et gestes de leur prochain. Depuis quelques années le nivellement des petites fortunes a groupé côte à côte, à Sainte-Périne, à la fois les domestiques enrichis, les concierges et aussi les officiers, les magistrats, les fonctionnaires en retraite. Les anciennes femmes du monde, condamnées à ces promiscuités odieuses, s'isolent et se plaignent. Elles ne soupçonnaient pas que le principe d'égalité les poursuivrait jusque dans leur retraite de sa haine pour le sentiment du respect, la seule déférence que ce principe autorise étant concédée à la puissance de l'argent.

Pauvres réfugiés de la société, ayant souffert de la médiocrité matérielle, ils entrent à Sainte-Périne, avec l'allégement de penser que doréna-

Digitized by Google

vant au moins, ils ne seront plus agacés par la présence de leurs domestiques. Dans la maison de retraite, les domestiques sont toujours là ; au lieu de servir, ils traitent avec vous de pair à compagnon. La démocratie niveleuse a de ces cruautés dont elle ne s'aperçoit même pas, les agréments d'éducation, de milieu, les délicatesses d'âme, les affinements de l'esprit comptant à ses yeux comme des différences négligeables et ne justifiant au nom de leur supériorité, aucune mesure de faveur.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LES MÉDECINS

Comme le vulgaire profane, le médecin adopte devant la maladie l'attitude de son tempérament. Inquiet, découragé, apeuré, vaillant, la vérité de sa nature transperce sous les réactions de sa sensibilité. Lorsque l'heure suprême approche, il ne reste que l'homme résigné, stoïque, ouvert sans doute à de vagues lueurs d'espoir, mais sachant qu'il n'est au pouvoir d'aucun être vivant de retenir le rayon qui s'échappe. Rien de simple et d'émouvant comme la fin de ces figures. Si modestes, si humbles se fussent-elles montrées au cours de leur carrière, elles se rejoignent avec les plus hautes, dans la majesté de la dernière heure.

« Demain, à six heures, je serai mort », dit un médecin de campagne, puis, l'un après l'autre, défilent devant lui ses enfants, puis les malades qu'il avait soignés pour des affections graves et dont la gratitude lui était demeurée fidèle. Dans les heures tragiques qui précèdent le grand départ,

Digitized by Google

les médecins aiment ainsi à revoir ceux pour la vie desquels ils avaient, aux jours sombres, éprouvé des angoisses dont nul ne se doutait. Dans le cortège qui se poursuit, les femmes, surtout les femmes âgées se signalent par leur nombre. Elles n'oublient pas; le médecin vieillit, la faveur publique se détache de son nom, les femmes âgées ignorent le changement. Elles-mêmes ont souffert et le culte de la reconnaissance, affermi en elles par le choc des épreuves, les rappelle pieusement auprès de la porte que les autres ont délaissée.

S'il est un sentiment qui ne s'efface pas du cœur du médecin qui agonise, c'est celui de la compassion à l'égard de ceux qu'il laisse derrière lui. Il sait la vie dure, cruelle aux faibles, et que les meilleurs jours y sont embrumés de larmes. Ce que lui-même a enduré de fatigues, dépensé de peines, subi d'accusations iniques quand un échec avait frappé d'impuissance ses efforts, ce qu'il a traîné après soi de marques d'ingratitude attachées à ses pas, il en a trop souffert pour ne pas redouter la douleur d'une blessure aussi vive pour la sensibilité de ceux qui lui sont chers. Souvent, les fils de médecins embrassent une autre carrière. L'amertume professionnelle vidée en famille aux heures des repas, leur fait prendre en horreur la tâche de dévouement dont leur père reçoit une si maigre récompense. Dans les milieux seuls où la notion

Digitized by Google

de devoir et d'esprit de sacrifice continue à régner, l'héritier du nom, à seule fin de transmettre la tradition de noblesse morale léguée par les siens, s'engage courageusement dans la voie que ses ascendants avaient ouverte avant lui.

Est-il besoin de rappeler les maladies des médecins? Chaque jour, la liste en figure dans les faits-divers des journaux. Un tel a succombé à un empoisonnement du sang à la suite d'une intervention chirurgicale, tel autre a contracté la diphtérie, la fièvre typhoïde au chevet des contagieux. Un grand nombre meurent de cancer ramassé devant un lit d'hôpital ou une table d'opération.

Lorsqu'il est touché par cet affreux mal, le médecin a vite fait de se résigner à l'inanité de l'effort. Il calcule d'avance la durée de l'agonie : dix mois, quinze mois, deux ans. Le siège du mal règle le temps de sa durée.

Un chirurgien des hôpitaux de Paris, à force d'ardeur, de persévérance et d'habileté était parvenu à une haute situation. La vie lui souriait, la gloire avec la fortune descendait sous son toit; pas une ombre dans son intérieur rayonnant de joie aimable et saine. Un jour de printemps, il dit à sa femme : « Allons au Bois et à pied si vous voulez bien ». Il avait une communication importante à lui faire.

Digitized by Google

Tous deux s'engagèrent dans une allée solitaire. « Mon amie, fit-il, préparez-vous à une grande peine, j'ai un cancer de la langue. » L'examen microscopique ne laissait aucun doute ; en dépit des apparences de santé robuste, la fin était proche. Accablée, la pauvre femme protesta d'abord, invoqua une erreur possible, ne se laissa pas convaincre, affirma la guérison quand même. Six mois plus tard, elle portait le deuil. Le chirurgien ne s'était pas trompé et la promenade au Bois avait marqué la première station de son calvaire.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES HOMMES POLITIQUES

Chez les hommes politiques, le cœur est fréquemment malade. Huchard déjà jadis en avait fait la remarque. Les libations excessives des périodes électorales, les efforts de la voix dominant le tumulte des réunions publiques, les déceptions inavouées et muettes, les fluctuations de la popularité secouant le cœur, l'exaltant pour l'écraser anéanti quand la vague adulatrice se retire et soulève de nouveaux venus à leur tour, autant de causes physiques et morales qui émeuvent, énervent, jettent pantelant sur la rive. Une fois touché l'homme politique tait son mal. La situation à défendre contre des rivaux toujours menaçants oblige le malheureux à faire front et à ne laisser soupçonner à personne un désarmement physique qui devant une attaque le jetterait à bas sans souffle et sans possibilité de reprise dans la lutte.

La nature de son mal lui assure, il est vrai, la faculté d'en dissimuler l'existence aux yeux d'un

Digitized by Google

public oublieux des services rendus et toujours malveillant. Il n'est point d'affection chronique que la médecine traite avec un tel succès et une certitude aussi assise des résultats lointains. A la fin, et si les forces fléchissent, la volonté de l'homme politique demeure ferme. Personnage de tribune, de réunion, d'agitation populaire, il a l'horreur profonde de son lit. Sa maladie s'aggrave dans les dernières périodes souvent par refus de se soumettre à l'ordonnance. Tant qu'il ne s'agissait que de suivre des prescriptions médicamenteuses ou des régimes, l'obéissance était consentante. Elle se rebiffe du jour où l'évidence de l'effondrement ne pouvant plus être niée, l'asservissement à la honte d'un repos prolongé ne sera même plus compensé par la certitude de la guérison ultérieure. Aujourd'hui, on se risque à boire le calice, demain ce sera à recommencer. Mieux vaut la mort immédiate que l'agonie graduelle. Les paroles du médecin se heurtent à une obstination de mauvais vouloir contre lequel il ne peut que déplorer son impuissance.

L'un des malades désire mourir au milieu d'une foule émue à laquelle, ramassant son énergie disponible dans un dernier sursaut de volonté, il adresse les paroles enflammées d'espérance et de réconfort dont, au cours de sa longue carrière, il s'est nourri avec la conviction d'un apôtre et la

Digitized by Google

foi d'un héros. Un autre, à toute extrémité, pendant la consultation de ses médecins réunis dans une pièce voisine, appelle d'une voix éteinte son valet de chambre et lui déclare qu'il veut aller mourir dans sa bibliothèque. Dans l'encadrement de la porte qui s'ouvre, les médecins voient avancer ce fantôme qui leur fait signe et s'écroule anhélant dans un fauteuil. Puis enveloppant d'un dernier regard les livres qui lui étaient chers, il tente un sourire, veut balbutier un mot, n'y parvient pas, laisse retomber sa tête. Il était mort.

Au contraire des médecins qui terminent leur vie au milieu des populations qu'ils ont chéries et soignées, les hommes politiques, exception faite pour les rares qui furent désintéressés et nobles, fuient l'atmosphère de leurs électeurs. Si la maladie est sérieuse, au moins que les ennuis du métier grossis de toutes les visites d'électeurs influents n'en viennent pas aggraver la marche !

Ils s'enfuient par amour du repos et aussi peut-être parce qu'ils éprouvent instinctivement le besoin de quitter un pays où leur action s'est souvent exercée en représailles puériles et néfastes. Le rôle social du médecin toujours utile le rattache au sol où il a exercé ; celui du politicien l'en éloigne. Tout au plus se rapprochent-ils l'un de l'autre par le spectacle commun qui leur est fourni,

Digitized by Google

de la comédie humaine. Pour en avoir éprouvé l'amertume, l'un et l'autre connaissent l'ingratitude, mais non sur un mode de constatation parfaitement identique. Vis-à-vis du médecin, l'ingratitude est isolée et n'entrave pas son succès par ailleurs. Elle est collective vis-à-vis de l'homme politique et quand elle l'accable, il n'y a plus rien à tenter. La défaite est certaine, irrémédiable et interdit toute possibilité de relèvement.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES SOLDATS

Nous avons dit ailleurs la fin de ce général de cavalerie agonisant dans une maison de santé et dans son délire, se relevant tout à coup, excité, l'œil en feu. Il commande la charge à ses escadrons : « En avant, leur crie-t-il, et vers l'éternité ». Exclamation où se révélait, avec l'âme d'un héros, la foi de toute une vie. Les morts des soldats ne s'illuminent pas toutes d'une splendeur pareille. Loin du champ d'honneur, en période de paix, il est parmi eux des fins tristes, humbles, effacées où le lit d'agonie n'allume aucun éclat. Le type professionnel s'efface, l'être humain seul survit, noyant dans la brume tragique qui descend les horizons héroïques où il avait abordé.

Avant l'apparition de ces derniers nuages, un trait clair et nettement appuyé circonscrit d'ordinaire les contours du caractère; sous les dissemblances individuelles, un dessin de lignes communes se trahit : goût de la méthode, besoin de

Digitized by Google

netteté, amour de la précision, crainte de l'erreur. Autour d'une ordonnance médicale ces tendances de l'esprit s'affirment avec force. Le soldat, comme l'officier qui relit un ordre, questionne, s'informe, élucide. Pas de malade plus aimable et plus obéissant. La discipline qu'il a acquise à l'armée le soumet docilement au verdict de la Faculté. Il écoute à la lettre, se pénètre de la règle prescrite, ne s'en écarte pas. Avec lui pas d'incartade de régime, pas d'imprudence regrettable. S'il ne guérit pas, à coup sûr, il aura droit de s'écrier : « Ce n'est pas ma faute ». Avec cela l'horreur de l'argumentation vaine et des discours. Pour marcher droit dans la vie, il a mieux que des phrases : un idéal qui ne se discute pas. Les idées de patrie et de sacrifice qui règnent dans le sanctuaire du Temple sont pour lui de nobles déesses qui se révoltent aux caresses de l'analyse. Faites d'une pudeur qui n'accepte qu'un hommage respectueux et lointain, leur force est puisée dans cette délicatesse. Le soldat vénère et n'approche pas. Le fameux adage : *Cedant arma togae*, que les armes s'inclinent devant la toge, c'est-à-dire devant l'orateur, le bavard, le dévideur de périodes sonores, le musicien aux cymbales assourdissantes, cette sentence où se dérobe la rancune des inertes et des impuissants ne doit son succès qu'à l'affirmation d'un sophisme. Le soldat qui se bat n'a point à se ran-

Digitized by Google

ger devant ceux qui parlent. Il est le rempart comme eux la dissolution. Les périodes de décadence ouvertes au triomphe des rhéteurs invoquent seules le souvenir de l'adage antique pour justifier la misère de leur effort.

Comme les hommes d'action chaque jour exposés à la mort, au-dessus de son idéal humain, le soldat a édifié un idéal religieux. Il est un croyant. L'instinct religieux fait partie de l'instinct de conservation. Le premier s'avive quand l'autre est menacé. Si la maladie s'aggrave, le soldat n'a jamais peur. A l'heure solennelle, il attend le prêtre et ne s'émeut pas. S'il est un ennui qui lui pèse, c'est d'avoir échappé à la mort glorieuse sur le champ de bataille pour la voir s'installer sournoisement à son chevet, quand il ne l'appelle pas. Après avoir commandé toute une vie, quelle humiliation de recevoir des ordres à son tour, et de la part d'une inconnue qui, sans explication, nous expédie dans l'autre monde. Devant l'inévitable, sans doute la résignation s'insinue peu à peu ; les paroles du prêtre y aident, mais la grande sérénité, c'est surtout l'image de toute une vie d'abnégation et de sacrifice qui l'inscrit sur le front de celui qui va partir.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES RETRAITÉS

Le retraité, en province surtout, s'il est un homme parfaitement heureux, subit une éclipse de félicité dans les premiers mois ; des habitudes automatiques poursuivies régulièrement les deux tiers de l'existence et rompues subitement du jour au lendemain, quel désastre et que faire, grands Dieux ! L'automatisme d'habitudes neuves où intervient la volonté ne remplacera pas chez lui la volupté de l'automatisme professionnel où chaque jour avait sa fixité d'emploi : rentrées, sorties, heures de bureau, imposées par la force d'un règlement qui avait la majesté d'un sacerdoce. Quand sonne l'heure fatale, les distractions qui s'ouvrent aux besoins intellectuels du retraité : culture du jardin, pêche à la ligne, promenades avec des amis, conversations à heures prévues sur des sujets également prévus, au début nécessitent de sa part un effort d'adhésion qui en abolit le charme. Et puis il faut opérer un choix. Entre l'attrait qui émane de ces invitations diverses, laquelle convient-il d'accepter ? Le

Digitized by Google

retraité consulte le baromètre : il fera beau ; on peut sortir. Sur le pas de la porte, à scruter l'horizon, un doute lui vient à l'esprit. Des nuages moutonnent au ciel. S'il allait pleuvoir ? A la femme, appelée en hâte, de mettre fin à l'hésitation et de donner son avis. La malheureuse regarde, ne sait pas, le baromètre dit oui et le ciel non. D'où colère du mari, qui éclate en imprécations tapageuses sur l'inintelligence féminine et son infériorité manifeste.

Le retraité se fâche, et cela est bon à son tube digestif. En dehors des repas, la violence du langage exerce une action stimulante et salutaire sur la contractilité de l'estomac. Un retraité doux et qui n'ose élever la voix est un homme perdu avant longtemps. En acceptant sans maugréer la tristesse de son destin, il puise dans la résignation matière à inertie, à atonie, à paresse générale, à épuisement progressif. Les maladies cancéreuses sont fréquentes, et aussi celles qui sont plus directement imputables au danger des nouvelles habitudes prises : nous voulons dire l'abus de l'alcool par stations prolongées au café.

Le café, pour le retraité, devient aisément l'équivalent du bureau : un endroit où il vit. Il y trouve des tables comme à son bureau, un peu plus de tables, un luxe de glaces aux murs, à son bureau il n'y avait qu'une glace, des garçons plus nom-

Digitized by Google

breux aussi, à tablier blanc, et au comptoir qui n'existait pas à son bureau, la caissière, une femme d'âge, mais charmante, et dont le sourire invite à un échange de propos aimables, en attendant l'heure des habitués avec qui l'on fait la manille et qui ne vont pas tarder. Tous les jours, de trois à sept, c'est la partie de manille, agrémentée d'un chiffre de quatre à six bocks, relevée vers six heures par le piquant d'un à deux apéritifs qui, naturellement, ne sont pas les premiers du jour, ayant été précédés avant midi par la lente dégustation d'un ou deux apéritifs matutinaux. Le retraité ne se fait pas seulement une nouvelle âme, il se compose un nouvel estomac, et cette seconde tentative s'essaie un peu trop tard pour ne pas comporter quelques risques. Nous ne comptons pas le vin consommé aux repas, mais les petits verres après ? Qui en énumèrera le nombre ! L'adieu au bureau, s'il a fait couler des pleurs un jour, continue de faire absorber des verres qui s'alimentent à un jet de source régulier et ininterrompu.

Au café, la complaisance de sa capacité stomacale se double d'une puissance d'affirmation qui impose ses jugements au cercle coutumier d'auditeurs. En jouant au piquet, il décide de la valeur des gouvernants et prophétise le destin des empires. La stratégie des armées n'a point de secrets pour

Digitized by Google

lui; il abat une quinte majeure et déclare : « Je ne comprends pas que Joffre hésite à prendre l'offensive ».

Homme de cœur, avec cela, il entoure les siens d'une affection égoïste et tendre. Sa disparition risquant d'introduire la misère au logis, il ne cessera de gémir sur la détresse de l'avenir réservé à ceux qui lui sont chers.

« Garçon un bock » et il conte ses maigres ressources et combien sa présence est indispensable. Les larmes mouillent son regard; il aime tant sa femme et ses filles qui n'ont point de dot. Que deviendront-elles demain? Et il commande un autre bock. Ne manquant jamais sa visite biquotidienne au café, son âme se désole avec un attendrissement qui a besoin de s'épancher. Ses amis l'écoutent en silence, et cela lui fait du bien qu'ils battent les cartes avec compassion.

Lors du grand départ : « Si j'avais su », pleure-t-il devant son médecin. Exclamation où se trahit une dernière illusion de l'amour-propre expirant. S'il avait su et s'il lui était donné de revivre, il recommencerait sa vie sur le même ton et l'accorderait sur un rythme identique d'abdications et d'errements quotidiens.

La mollesse d'âme est une tare indélébile; l'effort pour en effacer la trace, s'il réussit dans des circonstances exceptionnelles où un souffle héroïque

Digitized by Google

redresse passagèrement la volonté, retombe bien vite au niveau des velléités inconsistantes qui remettent quotidiennement la réalisation de leurs promesses au lendemain.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LES ARTISTES

Spontanés, les artistes sont toujours des nerveux. Imitateurs, ils sont encore des nerveux, ratés faute d'effort suffisant, ou bien ils appartiennent à des natures plus lourdes, épaisses, ouvertes simplement aux techniques du métier, incapables d'en saisir et d'en échauffer l'âme. L'originalité ne jaillit que d'un terrain nerveux, fécondé par le travail. Jadis nous avons défini l'originalité : « Une disposition des cellules nerveuses à entraver l'acte réflexe de la pensée »[1]. Les territoires psychiques rompent les associations léguées par les instincts et les habitudes et cette besogne n'a chance d'aboutir qu'à la faveur d'un labeur persévérant. « Le génie est une longue patience. » Fausse à l'égard des esprits essoufflés de nature, la formule est vraie pour tous ceux qui sont aptes à l'ascension.

[1] Ch. Fiessinger. *La Thérapeutique des Vieux Maîtres* (épuisé). Paracelse, 1897.

Digitized by Google

Parvenu ou non aux sommets, l'artiste sensitif bouleverse de ses réactions tumultueuses l'équilibre de son système nerveux. Les répercussions sur le plexus solaire (sympathique viscéral) sont communes avec les fatigues d'estomac dont nous avons parlé. En général la bonne volonté règne, l'artiste ne demande pas mieux que de se soigner. Les premiers jours, c'est l'exécution intégrale de l'ordonnance. Puis la lassitude s'en mêle : une suggestion contraire d'un passant et voilà les bonnes résolutions envolées. L'artiste, en effet, du fait de sa sensibilité trop vive, est sujet à des sursauts violents, des dépressions soudaines qui contrecarrent en lui l'esprit de suite. Il se décourage, déclare qu'il en a assez, essaie d'autre chose.

Les recettes des charlatans sont accueillies par son âme crédule. Se disant : l'art officiel est terne, raide, gourmé, émacié, nourri par un sang anémique, son estime pour la médecine officielle reçoit de cette appréciation un contre-coup assez défavorable. Et il va s'informer à la porte à côté. A. Dumas, jadis, nous le rappelons encore, recommandait avec enthousiasme à ses amis la fameuse ordonnance de Grüby qui l'avait guéri de ses états anxieux : à dix heures du matin, aller manger une pomme verte sous l'Arc de Triomphe. Au chapitre

Digitized by Google

des « Psychasthéniques »[1] nous avons exposé la raison qui justifiait l'efficacité de la méthode et avant tout l'obéissance consentie par le malade qui l'asservissait à une discipline salutaire.

La suggestion à laquelle tout artiste est si aisément ouvert ne s'exerce pas seulement par le canal des mots. Les lieux, les actes d'autrui lui parlent comme les gens. Une résolution de régime qu'il tiendra chez lui se relâchera dans un autre milieu. Les voisins de table, au restaurant, s'astreignent-ils à un menu spécial ? Même original pour ses conceptions, l'artiste, dans le train coutumier de la vie, est un imitateur fiévreux. Il fait comme ses voisins, à charge, pour son amour-propre, de faire parfois tout le contraire, ce qui constitue une imitation à rebours, mais encore une imitation.

Les rechutes ne tardent pas à suivre les incartades commises. Quelle désolation au retour chez le médecin. « Comptez sur moi. Je ne m'y laisserai plus reprendre. » La sagesse est de ne pas compter sur ces protestations, très sincères sans doute, mais dont la sincérité au bout de quelques jours se mettra au service d'une promesse opposée. Accordons toutefois que les artistes, ceux qui occupent les degrés supérieurs de l'échelle, une fois leur parole engagée, suivent strictement les obligations

[1] P. 77.

Digitized by Google

qu'elle comporte. Pendant des mois, ils s'obstineront dans la fidélité d'une ordonnance. La même raison qui leur a valu la gloire assurera leur constance : une volonté tenace fixée sur son objet. La sensibilité maîtrisée par le caractère, telle apparaît la double condition à la fois du triomphe dans la carrière et de la guérison des états nerveux ou dyspeptiques.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LES PRÊTRES

A la mémoire de l'abbé Motet,
vicaire de Saint-Sulpice.

Vous vous souvenez, mon père, de votre dernière maladie. A six heures du soir, vous dînez avec la communauté de Saint-Sulpice. Dans la nuit, le malaise s'aggrave. On m'appelle à onze heures. J'accours. Vous étiez mort.

Déjà souffrant, la veille encore vous aviez voulu dire votre messe. L'âge ne vous retenait pas, le froid vous était indifférent. Vous aviez quatre-vingt-cinq ans passés et nous étions en hiver. Imprudence qui à vos yeux n'en était pas une, tellement vous étiez pénétré de cette vérité que Dieu seul dispose de notre vie et que les médecins ne peuvent pas grand'chose. Vous acceptiez les soins pour obliger vos collègues et un peu par amitié pour le médecin : « Je suis prêt, disiez-vous, quand le bon Dieu voudra ». Un rire frais et jeune soulignait cette affirmation qui sur d'autres bouches aurait fait descendre un pli de tristesse. Votre figure en

Digitized by Google

effet, dans la clarté de l'œil bleu, gardait comme un rayon des premières années. Jamais de brume ni de lassitude. Une bonté, une effusion de cœur jaillissante et prête à s'épancher au service de toutes les peines.

Comme l'abbé savait panser les âmes, ceux-là le savent qui dans sa chambre encombrée de Saint-Sulpice, où régnait un beau désordre de paperasses et de livres, s'en venaient ouvrir devant lui les secrets de leur conscience et les détresses de leur cœur. Avec quel art, quelle connaissance profonde des sentiments il savait toucher la fibre douloureuse et en apaiser le frémissement. On sortait de chez lui, l'âme sereine, lumineuse, allégée.

Aujourd'hui, 1er novembre, un an déjà que le saint homme nous a quittés, les chrysanthèmes que ses amis vont déposer sur sa tombe témoignent de la tristesse qui n'a cessé de le suivre. L'âme de François Coppée qui l'aimait tant se joindra certes au cortège et rappellera à ceux qui sont présents qu'il est possible à des êtres tout de pureté et de foi de traverser la vie sans une ombre et sans un doute, d'accumuler les années sans connaître la vieillesse et jusqu'au dernier jour de maintenir au cœur une flamme jeune et de gaîté saine, puisqu'un si noble prêtre, pendant tant d'années, a vécu parmi eux.

Digitized by Google

Le soir où fut fêté son soixantième anniversaire d'entrée dans les ordres, une cérémonie touchante réunit ses amis au presbytère de Saint-Sulpice! Chacun le félicitait et ses quatre-vingt-cinq ans, qui se serait douté qu'ils pesaient sur ses épaules! Malheureusement le grand âge a besoin de lumière et de chaleur. Méridional, habitué au soleil de la Provence, les hivers parisiens secouaient l'abbé avec rudesse. Il eût fallu garder le coin du feu. « Mais le devoir » objectait-il. Et il sortait quand même.

Entre le sacerdoce et la profession médicale, s'il est des affinités de nature, c'est surtout à ces manifestations communes d'abnégation et de dévouement que les rapprochements correspondent. Mais tandis que les plus efficaces de nos remèdes n'exercent qu'une action temporaire et qu'il faut mourir quand même, les consolations religieuses restent la ressource vivante et un trésor qu'au moment du grand départ chacun emporte pieusement avec soi.

Au surplus, quelle différence en faveur de la supériorité du ministère sacerdotal! Un médecin, on le remplace. Le confident de l'âme, où lui trouver un successeur? Les maladies du corps, grossières, brutales, tapageuses ne manquent pas de connaisseurs pour les soigner. Mais les misères de l'âme, subtiles, nuancées, mensongères dans leur

Digitized by Google

art de n'éclairer que les beaux côtés et de duper le cœur dans l'appréciation des mobiles, quelle pénétration nécessaire pour démêler cette confusion et quand celui qui y a réussi n'est plus, vers quel autre se tourner qui comprendra aussi bien et, ayant compris, pardonnera avec la même tendresse !

Dans sa lutte jusqu'au dernier jour de l'extrême vieillesse, ce saint homme a affermi son dédain des soins qui l'eussent détourné de l'accomplissement de sa tâche quotidienne. Il est mort debout, l'esprit lucide, l'âme confiante, rejoignant dans le monde vers lequel il aspirait la légion de tous les prêtres en qui le souffle du sacrifice avait dès ici-bas abattu les résistances de l'instinct et éteint la volonté de vivre.

La douce résignation vis-à-vis l'inévitable, si elle accueille toutes les maladies, se montre néanmoins particulièrement indispensable pour certaines d'entre elles, plus fréquentes chez les prêtres. Laissons de côté l'obésité et le diabète si répandus, mais les affections chroniques du rein, pourquoi cette prédilection sur des sujets encore jeunes que ni les écarts de régime, ni les maladies infectieuses, ni les vices de nutrition ne semblaient prédisposer à des maladies de cet ordre ? Il y a là une question

Digitized by Google

d'hygiène générale et de solidarité entre le fonctionnement des sécrétions internes dont les données encore troubles commencent à s'éclairer à peine.

Seulement, dès maintenant, les notions acquises permettent d'affirmer les inconvénients de l'hygiène générale qui règle les divers exercices de la vie cléricale. Dès le séminaire, les lacunes se font jour : insuffisance de la détente spirituelle, fatigue morale des pensées orientées vers la fixité de l'idée religieuse, absence de stimulants indispensables : occupations diverses, marche, distractions, voyages, toutes conditions qui remplacent, à titre de stimulants, l'inconvénient des renoncements physiologiques nécessités par les exigences des disciplines. Plus haut nous avons parlé des conditions hygiéniques qui favorisent la chasteté. Il y a moyen de tout concilier, de tout respecter, de ne rien enfreindre. Encore convient-il d'indiquer, dans un esprit éminemment respectueux, la voie à suivre et les épines à éviter.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LES RELIGIEUSES

Les ordres cloîtrés connaissent la fragilité de la plante humaine; puisqu'il suffit d'un souffle pour la flétrir, ils endiguent l'agitation de l'air extérieur derrière leurs murailles de renoncement et de silence. Les vains bruits du dehors ne les atteignent pas; les seuls murmures qui viennent troubler le calme des heures sont les prières confuses récitées dans l'obscurité des chapelles.

Le médecin qui visite une sœur cloîtrée n'est pas introduit tout de suite : il faut attendre dans le parloir la sœur tourière qui l'invite à la suivre et le mène à travers un long couloir jusqu'à une vaste salle où donne une porte close. C'est le dernier asile où pénètrent les vivants. La clef joue dans la serrure, la porte s'ouvre, devant deux sœurs gardiennes qui veillent à l'entrée et, muettes, s'inclinent; la mère supérieure paraît, précédée de l'assistante, une clochette à la main. On gravit un escalier, on franchit des galeries à jour dominant

Digitized by Google

les jardins intérieurs, aux tintements de la clochette qui avertit les religieuses, méditant dans leur cellule, qu'un profane passe auprès d'elles. Rien d'impressionnant comme cette visite dont la présence, à celles qui ne sont pas malades, est annoncée à la façon d'un danger.

A l'infirmerie, la note change, le mutisme cède, la supérieure, la malade causent, renseignent, interrogent même, l'examen terminé, sur les événements du dehors. Peut-on espérer la fin de la guerre, à quand le triomphe de l'Église et au bout de quelles luttes encore? Dans ces femmes séparées du reste du monde percent des allures de grande race : aisance, simplicité, enjouement même, politesse exquise. On prend congé; retour le long des galeries où la sœur assistante secoue sa clochette d'un geste égal et rythmé; salut aux deux sœurs gardiennes demeurées à la même place et qui, au passage, baissent silencieusement le front; rentrée dans le monde où la sœur tourière vous accueille et vous indique le chemin de sortie.

Qui dénierait la profondeur à la règle des ordres cloîtrés? Refuge des sensitifs, des meurtris, des âmes ardentes, à toutes celles qui se refusent au partage et veulent tout ou rien, ils offrent dans sa plénitude et sans qu'il soit voilé par l'ombre des affections périssables, l'image de Dieu tout entier.

Digitized by Google

L'amour infini, celui qui n'arrive jamais à se circonscrire, parce que ses limites dépassent la portée de nos tendresses, l'amour unique, constant, enflammé, divin, celui dont la blancheur idéale règne dans une atmosphère transparente et purifiée, voilà le sentiment exclusif et fort dont vont se nourrir celles qui pour toujours disent adieu au monde frivole.

Heureuses de se désaltérer dans ce vase inépuisable de consolations mystiques et d'extases, les sœurs cloîtrées puisent la sérénité dans les disciplines consenties, la force de volonté dans l'adoration, le courage de vivre dans les espoirs illimités et radieux. Leur sensibilité étant dominée et maîtrisée par l'énergie de l'âme, elles accueillent la maladie sans plainte, remerciant Dieu de l'épreuve, obéissantes quand même, suivant l'ordonnance à la lettre, mais, si elles souhaitent de guérir, n'exprimant ce vœu que pour continuer leur tâche de prière et ne pas attrister, par leur départ, la mère supérieure et les saintes compagnes qui leur prodiguent les soins.

Les maladies des religieuses comme celles des prêtres se distinguent de celles qui atteignent les natures sensitives par cet accent de résignation qui les exprime. Comme chez d'autres, l'estomac et l'intestin annoncent par des crises gastralgiques

Digitized by Google

et d'entérite muco-membraneuse l'excitation profonde du système nerveux viscéral ; d'autres fois une maladie de Basedow, révélatrice du coup de fouet émotif porté sur la sécrétion thyroïdienne, vaudra au regard cette fixité qui fait peur. Quel que soit l'ordre des troubles constatés, l'abandon de son sort qu'elle aura remis entre les mains de la volonté divine assurera à la sœur, en dépit des angoisses sourdes, une quiétude apparente qui se fortifiera avec l'épreuve. Un médecin qui douterait encore de la valeur des croyances au point de vue du réconfort moral et de la vaillance, qu'il aille soigner des religieuses. Quand il les aura quittées, un sourire ironique ne flottera plus sur ses lèvres. L'évidence des résultats rabattra son orgueil et le détournera des négations où il enferme son ignorance des causes et son dédain du mystère.

Digitized by Google

CONCLUSION

Les maladies des caractères ne sont pas seulement une curiosité psychologique ; leur connaissance, à titre d'indication directrice, ouvre les voies vers des modes de traitement qui tiennent compte, non pas seulement des maladies, mais aussi des diverses sortes de sensibilité auxquelles elles se rattachent. Les anciens médecins, moins informés des maux organiques, accordaient la place d'honneur aux réactions du moral sur le physique. Celles-ci, ils les disposaient en artistes, discernant et démêlant derrière les apparences, les causes réelles et profondes. Au rebours, les médecins modernes entraînés sur les traces physiques du mal ont négligé l'avertissement des particularités morales qui arrêtent maintes fois sur les variétés de ses aspects. La formule « il n'y a point de maladies, mais seulement des malades », combien se comptent-ils ceux qui, se pénétrant de la vérité de cette maxime, cherchent à la mettre en pratique et à se guider sur ses instructions !

Digitized by Google

Le caractère qui s'imprime dans les filets nerveux du sympathique, c'est lui et non pas l'intelligence qui règne dans le cerveau, c'est lui qui assigne à une maladie la majeure diversité de ses types.

Si certaines zones obscures entourent les rapports des particularités émotives avec la nature précise des filets nerveux en jeu, ce brouillard épandu sur des régions encore à l'étude n'empêche pas des flèches de lumière de percer de ci de là. Ce sont ces rayons épars que nous avons tenté de ramasser dans ce livre, attendant que d'autres, mieux munis avec les progrès de la science, puissent plus tard projeter une clarté moins incertaine et plus large.

FIN

Digitized by Google

APPENDICE

I

LE VIN AU POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE[1]

Il y a une vingtaine d'années, un médecin de Divonne recevait une lettre d'un maître parisien lui annonçant l'arrivée prochaine d'un neurasthénique désespérant. Ce malade n'alla jamais à Divonne. Il s'était, en cours de route, arrêté chez un sien parent, grand viticulteur de la Bourgogne. — « De l'eau pour te guérir, jamais », s'écria l'oncle avec indignation. Soumis au régime du vin par autorité avonculaire, ce malade dut vider sa bouteille quotidienne de Beaune. En un mois, un peu moins de temps que la saison habituelle de Divonne, il était complètement guéri et retourna à ses affaires.

Le vin avait fouetté les sécrétions internes, rétabli l'équilibre nutritif, s'était fait tolérer par l'estomac que le changement brusque d'habitudes et de milieu avait rendu moins excitable. Cette action du vin sur les échanges profonds, c'est elle qu'il convient, ce semble, de surtout mettre en relief. Les buveurs modérés de vin sont maigres parce qu'ils brûlent leurs déchets. Ils n'ont point besoin de graisse pour emprisonner les substances toxiques des nutritions viciées. Aux buveurs de bière,

[1] Extrait d'une communication à l'Académie de Médecine, 8 février 1916.

Digitized by Google

l'épaisseur des chairs et l'opacité de l'esprit. Les buveurs de vin sont gais, maigres, agiles, primesautiers.

Que le vin stimule les fonctions sexuelles, chacun le sait. Or il semble bien probable que cette excitation s'étende tout aussi bien aux glandes endocrines, et, si elle ne les atteint pas directement, elle les influence par l'intermédiaire des glandes sexuelles en vertu de la répercussion harmonique qui unit les fonctions de ces organes entre elles. Les glandes thyroïde, parathyroïde et autres étant chargées de détruire les déchets des mutations organiques accompliront plus allègrement leur besogne sous le coup d'éperon de légères quantités de vin. De là, un renforcement dans les défenses de l'organisme, une lutte plus efficace contre les auto-intoxications, dépression nerveuse, obésité et peut-être athérome, une résistance mieux armée contre les infections et surtout les infections bronchitiques, comme le disait dernièrement à cette tribune M. le professeur Armand Gautier.

A mesure que l'homme avance en âge, les sécrétions internes baissant de ton, le vin intervient pour leur rendre les éclats de voix qui font reculer l'heure fatale. La longévité — les statistiques anglaises et belges en font foi[1] — est mieux assurée chez les buveurs modérés de vin que chez les buveurs d'eau. Si la quantité de 1 litre de vin convient aux soldats dans les tranchées, une dose quotidienne de 30 à 60 centilitres de vin vieux et non acide suffit à cet heureux résultat.

Or, ce sont les sécrétions internes qui dessinent, ce semble, de concert avec l'organisation cérébrale, les traits mentaux et l'individualisme de chacun.

En excitant les sécrétions internes, le vin active les associations d'idées, et s'il est consommé à dose faible, fortifie même le pouvoir des centres d'arrêt : attention,

[1] Enquête du *British Medic. Association*, 1880, et *Journal médic. Bruxelles*, n° 5, 1910, Dr Mabillon.

Digitized by Google

réflexion, volonté, que les doses excessives ou les spiritueux tels que l'absinthe, anéantissent si complètement. L'esprit plus agile est mené par un guide plus attentif; un travail plus prolongé est possible. Nous avons tous connu des buveurs d'eau indolents, fatigués, découragés; un peu de vin, les voilà d'aplomb et se remettant au travail pour des heures. On invoque l'exemple contraire des coureurs de sports. Il n'est nullement convaincant, tout d'abord parce que les amateurs d'habitudes sportives, quand ils parlent de vin, accusent des quantités beaucoup plus abondantes, et ensuite parce que le travail physique épuise beaucoup moins que l'effort intellectuel. La preuve immédiate en est dans la quantité de sommeil plus prolongé, dont ont besoin les hommes qui travaillent de la tête. Un paysan se contente de cinq à six heures de repos nocturne. Il en faut de huit à neuf pour les sujets à système mental plus développé.

Associer des idées, c'est ouvrir, chez des esprits bien doués, des horizons nouveaux. L'inventeur est celui dont l'imagination, reliant des idées en apparence étrangères, découvre le rapport caché qui les unit. Pasteur, entre le microbe et la maladie infectieuse séparés avant lui, établit une union indissoluble. Faut-il rappeler, au surplus, que Pasteur était natif d'Arbois, le grand vignoble du Jura?

Sans doute, des buveurs d'eau se sont montrés inventeurs. Actives par hérédité, les sécrétions internes ont chez eux, en dépit des habitudes d'hygiène, éveillé les associations d'idées indispensables[1].

Après les modifications intellectuelles, notons maintenant les variations dans le rythme affectif. Nous ne savons si, comme le prétend le proverbe, les méchants

[1] M. Maurice de Fleury a invoqué l'exemple de Balzac, le grand romancier, qui ne buvait que de l'eau. Or, Balzac était obèse, épuisé au moindre écart, et il mourut à cinquante et un ans (*Ac. Méd.*, 8 février). Ajoutons qu'il remplaçait le vin par le café.

Digitized by Google

sont buveurs d'eau ; mais c'est une certitude que l'infériorité mentale de la méchanceté. Elle s'enfonce dans la permanence d'une attitude hostile, à la faveur d'une certaine indolence des sécrétions internes qui n'éveillant pas d'images émotives nouvelles, laissent le cerveau assoupi sous la plaque des clichés émotifs antérieurs[1]. Les buveurs de vin valent-ils mieux ? Les petites faiblesses où pousse le jeu des intérêts particuliers, les médisances où se satisfait l'amour-propre de l'envieux, composent une gamme de vilenies où la dextérité des buveurs de vin s'exerce avec un talent parfois égal à celui des buveurs d'eau. Seulement il en va autrement de la bonté vraie, celle qui s'élance, pénètre et comprend. Une telle qualité, la plus noble de celles qui ornent le cœur humain, suppose une vivacité de dons intellectuels, une richesse de sécrétions internes que les buveurs d'eau ont peine à réaliser avec la même fortune.

Si nous ajoutons que les attributs de l'individu fixés par leur passage à travers les générations finissent par constituer les caractères de la race, nous comprendrons la large place que l'usage alimentaire du vin détient dans le génie de l'âme française. C'est lui qui nous vaut cette combinaison unique de dons intellectuels et affectifs, où l'imagination brillante, tempérée par le sentiment du réel, s'envole vers des horizons d'hypothèses que la découverte du fait pressenti transforme ensuite en terres fécondes, où les élans du cœur s'échauffent en flammes généreuses, où la vaillance se dore aux rayons d'un idéalisme désintéressé[2].

[1] Tardieu. *La méchanceté* (*La Revue*, 15 juillet 1914).

[2] M. Linossier a rappelé l'influence sur la race des conditions d'éducation, de mœurs, d'habitudes, de climat. Entendu, mais ce semblent là, causes secondes. Le caractère primordial d'une race paraît dépendre de son régime alimentaire et de ses boissons (*Ac. Méd.*, 8 février).

Digitized by Google

Au premier moyen âge, à une époque où les échanges entre provinces étaient rares, quelles sont les régions de France où l'art a jailli dans sa fleur d'originalité ? La Champagne, la Bourgogne, l'Isle de France, pays de vin.

M. E. Mâle, le professeur d'histoire d'art à la Sorbonne, nous apprend que les pays — Normandie et Bretagne — où les populations ne consomment guère de vin, renferment des monuments merveilleux, c'est vrai, mais dont le prototype a été conçu ailleurs. Si nous quittons la France pour aborder le monde antique, quel est le pays d'art incomparable ? La Grèce où les écrivains, les artistes, où le père de la Médecine, Hippocrate, qui vécut jusqu'à cent ans, buvaient journellement du vin.

Nous parlons de la brutalité allemande. Aurait-elle jamais songé à édifier une philosophie qui par avance en légitimât les crimes, si la bière, boisson nationale, n'avait depuis des siècles écrasé sous son poids la délicatesse et la conscience de la race ? Oublierons-nous les femmes ? En regard de Jeanne d'Arc, des salons du XVIIe et du XVIIIe siècle, en France, que peuvent nous opposer les buveurs de bière allemands ?

Il y aurait maints développements à ajouter, il faudrait exposer les exemples confirmatifs, entrer dans les détails, insister sur la valeur des états émotifs, montrer l'influence des autres excitants, tels que le café dont l'action sur les glandes endocrines semble moindre, s'appuyer sur des documents qui ne manquent pas, conclure d'après des chiffres et des statistiques qui telles qu'elles sont exposées ailleurs, confirment ces données premières. Esquisser le problème à traits larges suffira sans doute pour retenir l'attention.

Digitized by Google

II

LES COQUETTES

Le grand physiologiste La Rochefoucauld — car ce fut un trait de génie de faire de l'amour-propre, autrement dit de nos sécrétions internes combinées avec l'individualité cérébrale, le ressort profond du caractère et des actes, — La Rochefoucauld a écrit cette pensée éclatante de vérité : « Les femmes ne connaissent pas toute leur coquetterie ». Dans leur désir de plaire, il y a de l'inconscience; elles ne savent pas, ne se livrent à aucun manège. La nature fait tous les frais; la volonté, au moins et au début chez la petite fille, n'intervient pas.

Peu à peu, l'expérience aidant, les artifices préparent leur jeu. Certaines femmes, dans le plan et l'exécution, acquièrent à cet exercice un talent prestigieux ; chez d'autres, la nature n'est point recouverte. Femmes, elles restent ce qu'elles étaient petites filles. Une puissance de séduction émane d'elles, qu'elles ne font rien pour rendre plus piquante. Elles plaisent comme un pommier porte des pommes, parce que leur fonction organique est de plaire.

Dans la vie, elles reçoivent les hommages des hommes comme un don qui leur revient de droit; pas d'efforts pour le provoquer. Les compliments vont à elles, par une pente fatale comme l'eau de la prairie au ruisselet prochain. Elles se font une cour de leurs adorateurs

Digitized by Google

qu'elles assemblent avec agrément chez elles quand elles allient l'intelligence à la grâce. La coquetterie, en effet, comme toutes les manifestations de l'instinct, évolue dans le vide ou avec le secours de l'esprit. La sottise est son attribut aussi bien que l'agilité et la finesse de la pensée. Les coquettes au cerveau lourd retiennent peu les hommes ; ils se remplacent, ne se réunissent pas en nombre chez elles. Chez les coquettes délicates, intuitives, dont le tact sait caresser les amours-propres, c'est au contraire un cortège qui ne ralentit pas. Sous le premier Empire, le salon de Mme Récamier offrait le type de ces rendez-vous d'hommes fréquentant chez une coquette supérieure : une certaine jalousie flottait certes autour de Chateaubriand à qui la maîtresse de maison avait décerné, au su de tous, la première place dans son cœur ; ce malaise disparaissait à la sortie. Le sourire d'adieu que l'amie de René réservait à chacun avait quelque chose d'unique ; il semblait impossible qu'un autre pût être caressé par la chaleur d'un rayon aussi pénétrant. Et les habitués se retrouvaient au complet la semaine suivante.

Le charme de séduction de la part d'une femme n'implique nullement le don de sa personne. Bien au contraire. Choyée, fêtée, adulée, encensée, elle se contente de respirer l'ivresse de son triomple. Ce n'est qu'assez tard et vers la quarantaine, à l'heure de l'automne approchant, que le danger réel commence. Si peu d'années lui restent, qu'elle fléchit dans ses moyens de défense et se laisse prendre au feu d'un sentiment dont, la veille encore, elle s'amusait sans se brûler. La coquetterie protège contre la faute qui s'offre journellement. Du jour où les tentations se font plus rares, au lieu de s'en garer comme avant, c'est elle qui y court. « Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier, » disait encore La Rochefoucauld. C'est

Digitized by Google

surtout aux coquettes des environs de la quarantaine que s'applique la dureté de cette maxime.

Au reste, le besoin de plaire ne s'épuise pas avec les années. Les filets du sympathique qui déterminent cette manière d'être conservent leur activité jusqu'à la fin. Seulement leurs procédés changent d'objet : ce n'est plus sur son enveloppe corporelle que la femme attache le désir : ce sont ses qualités morales dont elle répand le charme et le parfum autour d'elle. L'esprit de charité est la coquetterie des femmes âgées. Elles sont fines, indulgentes, compatissantes, et leur grande joie est de répandre un rayon. Elles plaisent toujours, mais par les effusions de leur cœur.

Les âmes les plus élevées vers la fin ont, maintes fois, eu un passé non pas forcément orageux, mais éclairé par les passions qu'elles soulevaient sous leurs pas. Elles demeurent gaies et charmantes, gardant dans le sourire le reflet de leurs succès de jeunes femmes, se multipliant en délicatesses et en bonnes grâces, pour effacer tout pli d'amertume ou de tristesse sur l'expression d'un front aimé. En vérité les vieilles femmes adorables semblent surtout celles dont la coquetterie, dans le jeune âge, avait récolté, comme un tourbillon de papillons autour d'une lampe, les déclarations affolées des hommes.

Et c'est encore parce qu'elles ont été coquettes jeunes, qu'elles deviennent souvent très âgées, leur sympathique toujours ardent les garantissant, si ce n'est contre les malaises sans importance, assez fréquents à la moindre contrariété, au moins contre les agressions triomphantes des maladies graves.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES

CHAPITRE I. Le cerveau et les réactions nerveuses . 7
— II. Les réactions réciproques des maladies et des caractères. 14
— III. L'amour-propre 18
— IV. Les émotions et les sentiments 22
— V. Les sentiments et l'esprit de suite. . . 27
— VI. Le grand sympathique féminin 31
— VII. Les sympathies entre femmes. 35
— VIII. L'inconscient du caractère 39
— IX. L'élévation des caractères 43
— X. L'activité des caractères 47
— XI. L'égalité morale. 51
— XII. La reconnaissance. 55
— XIII. Le caractère des races 59
— XIV. L'alimentation des races 63
— XV. La brutalité allemande. 68
— XVI. La psycho-analyse allemande. 72

DEUXIÈME PARTIE

LES TYPES MORBIDES

CHAPITRE I. Les hystériques. 81
— II. Les neurasthéniques 87

Digitized by Google

CHAPITRE III. Les psychasthéniques 91
— IV. Les hypochondriaques. 99
— V. Les mélancoliques 103

TROISIÈME PARTIE

LES TYPES ORGANIQUES

CHAPITRE I. Les instinctifs. 109
— II. Les chastes. 113
— III. Les sanguins 117
— IV. Les maigres 121
— V. Les gloutons 125
— VI. Les sobres 128
— VII. Les obèses 131
— VIII. Les laids. 135
— IX. Ceux qui ont chaud 140
— X. Les sexuels 144
— XI. Les agités. 148
— XII. Les agacés 151

QUATRIÈME PARTIE

LES TYPES INTELLECTUELS ET AFFECTIFS

CHAPITRE I. Les égoïstes 157
— II. Les vieillards 160
— III. Les sots. 164
— IV. Les paisibles. 168
— V. Les médisants 172
— VI. Les méfiants. 176
— VII. Les indécis. 180
— VIII. Les indifférents. 184
— IX. Les vaniteux. 187
— X. Les bavards 191
— XI. Les hâbleurs 195
— XII. Les ambitieux 199
— XIII. Les apathiques 203
— XIV. Les gais 207

Digitized by Google

CHAPITRE XV. Les bons 211
— XVI. Les tendres 214
— XVII. Les poltrons 217
— XVIII. Les susceptibles 221
— XIX. Les jaloux 224
— XX. Les timides 227
— XXI. Ceux qui ont besoin d'imprévu. . . . 231

CINQUIÈME PARTIE

LES TYPES PROFESSIONNELS

CHAPITRE I. Les ouvriers 239
— II. Les paysans. 243
— III. Les domestiques. 252
— IV. Les médecins 256
— V. Les hommes politiques. 260
— VI. Les soldats 264
— VII. Les retraités 267
— VIII. Les artistes 272
— IX. Les prêtres 276
— X. Les religieuses 281

CONCLUSION 285

APPENDICE. 287
I. Le vin au point de vue psychologique. 287
II. Les Coquettes 292

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉPISSEY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

89094659877

B89094659877A

ay be kept
URTEEN DAYS

Digitized by Google

G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York

Digitized by Google

89094659877

b89094659877a

Digitized by Google